58E ANNÉE AVRIL 1951

★

REVUE DE PARIS

ROBERT SCHUMAN : La France et l'Europe

PRINCESSE BIBESCO : L'Abbé Mugnier

H.-F. AMIEL : Journal intime

GABRIELLE ROY : L'École de la Petite Poule d'Eau (fin)

ED. GISCARD D'ESTAING : Menaces inflationnistes

CHRISTIAN MURCIAUX : La Kahena (I)

ADRIEN DANSETTE : Léon XIII et le Ralliement

J.-H. WILLIAMS : Éléphants et Oozies

PIERRE AUDIAT : Les Crises de l'Enseignement

DENISE BOURDET : Images de Paris

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

Le Mois à Paris par HENRI MONDOR, JACQUES CHASTENET, CLAUDE ROGER-MARX, BERNARD GAVOTY, FRANCIS AMBRIÈRE, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT.

★

LA LIVRAISON : 160 FRS

SOMMAIRE

		Pages
ROBERT SCHUMAN	La France et l'Europe	3
PRINCESSE BIBESCO	L'Abbé Mugnier	18
H.-F. AMIEL	Journal intime	39
GABRIELLE ROY	L'École de la Petite Poule d'Eau (fin)	50
ED. GISCARD D'ESTAING	Menaces inflationnistes	85
CHRISTIAN MURCIAUX	La Kahena (I)	93
ADRIEN DANSETTE	Léon XIII et le Ralliement	103
J.-H. WILLIAMS	Éléphants et Oozies	115
PIERRE AUDIAT	Les Crises de l'Enseignement	127
DENISE BOURDET	Images de Paris	137
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	145
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	150
	Le Mois à Paris	162
	Chronique bibliographique	172

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

NOUVEAUX TARIFS

La hausse mondiale du prix du papier a fait passer cette matière première essentielle de 36 francs le kilog en mai dernier à 69 francs le kilog au début de mars 1951. A cette augmentation considérable se sont ajoutées, au cours des derniers mois, une hausse des prix d'impression, une hausse des salaires et une hausse des fournitures. Ces charges représentent une élévation du prix de revient de 30 à 40 % à laquelle il nous est malheureusement impossible de faire face sans relever nos tarifs. Nous nous voyons donc obligé, à notre grand regret, de porter le prix de vente de notre livraison à 160 francs.

NOUVEAU TARIF DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.600 »
— Six mois (6 numéros) .. 800 »

Étranger : Un an (12 numéros). Fr. 1.950 »
— Six mois (6 numéros) .. .. 975 »

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 5.80

Canada .. .. $ canadiens 6

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. } Fr.S. 25 »

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 27 »

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B.280 »

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr. B. 295 »

Italie .. .. Lires 3.700. -

Angleterre .. .. £ 2/1 -

Égypte. .. .. Piastres 205. -

Hollande .. .. Florins 22. -

Portugal .. .. Escudos 167. -

La différence que l'on peut constater entre le prix de 1.950 francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

Copyright by Revue de Paris 1951

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

A INTÉRÊT PROGRESSIF

PRIX D'ÉMISSION : **9.700 Frs**

VALEUR DE REMBOURSEMENT :

Avant 3 mois	9.700	Après 2 ans	10.400
Après 3 mois	9.760	— 2 ans ½	10.650
— 6 mois	9.830	— 3 ans	10.900
— 9 mois	9.910	— 3 ans ½	11.150
— 1 an	10.000	— 4 ans	11.400
— 1 an ½	10.180	— 4 ans ½	11.680

APRÈS CINQ ANS : **12.000 Francs**

TAUX D'INTÉRÊT PROGRESSIF DE 2,40 A 4,60 %

ANONYMES ET EXONÉRÉS

DE TOUS IMPOTS FRAPPANT LES VALEURS MOBILIÈRES, DE LA SURTAXE PROGRESSIVE (IMPOT GÉNÉRAL SUR LE REVENU)

REMBOURSABLES SANS AUCUNE FORMALITÉ AU JOUR CHOISI PAR LE SOUSCRIPTEUR

INFORMATION FINANCIÈRE

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 Décembre 1950

La situation au 31 décembre, influencée par le report au 2 janvier de l'échéance de fin d'année, se totalise à 320.425 millions, en augmentation sur le mois précédent de 26.619 millions.

Au passif, la progression porte pour 2.728 millions sur les Comptes de chèques, pour 18.514 millions sur les Comptes courants et pour 1.912 millions sur les Banques et Correspondants.

En regard, à l'actif, on constate une augmentation de 27.932 millions du Portefeuille-Effets, compensée en partie par une contraction de 4.582 millions du poste Comptes courants.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation provisoire au 31 décembre 1950 se totalise à 259 milliards.

L'augmentation de 32 milliards par rapport à fin 1949 se retrouve dans le total des comptes de dépôts, passé de 211 à 243 milliards.

A l'actif, le Portefeuille-Effets s'est élevé de 148 à 176 milliards et le poste " Caisse, Trésor public, Banques d'émission " figure pour 16 milliards 245 millions au lieu de 10 milliards 830 millions. Les comptes courants débiteurs avec 35 milliards 287 millions ont diminué de 252 millions.

DENTOL
DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

LES ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES
NUMÉRO D'AVRIL
GEORGES BIDAULT
Les Meneurs du Jeu
•
SIMONE
Chantecler
•
DANIEL-ROPS
Un Aventurier de Dieu : Saint Paul
II. - Le Messager de l'Esprit Saint
•
Le livre du jour
" Au Dieu Inconnu "
roman raconté et commenté par RENÉ LALOU
•
La pièce du jour
" Corps et Ames "
racontée et commentée par FRANCIS AMBRIÈRE
•
LE QUARTIER DES LETTRES - LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES
79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 70 FR.

Pour les Amateurs de Livres
LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e
HISTOIRE - MÉMOIRES
En distribution sur demande : CATALOGUE SPÉCIAL SUR NAPOLÉON
Achat de Bibliothèques

ORFEVRERIE
Christofle
12, RUE ROYALE, 12 PARIS
MÉTAL ARGENTÉ - ARGENT MASSIF
COUTELLERIE - CRISTAUX - PORCELAINES

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

COMMENT LE FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI PEUT-IL CONCEVOIR L'EUROPE ?[1]

par ROBERT SCHUMAN

ESSAYER de fixer les positions françaises au regard du problème européen, en dehors et au-dessus des partis, ne signifie nullement qu'on veuille nier la valeur et l'influence des conceptions générales qui nous inspirent et nous guident en tant qu'individus ou adhérents d'un groupement. Syndicalistes, chrétiens, socialistes, économistes, sont tout naturellement attachés à l'idée d'une organisation supra-nationale. Leurs principes et leur état d'esprit les amènent à regarder au-delà des frontières et à s'élever au-dessus des conceptions trop étroitement nationales.

Le problème est donc de savoir si nous pouvons dégager le point de vue du Français comme tel, en raison non d'une idéologie ou des intérêts particuliers qui le préoccupent, mais à la lumière de nos expériences historiques et des conditions géographiques au milieu desquelles nous devons chercher notre voie et orienter notre avenir.

Avant tout, il nous faut avoir conscience de ce qui est à l'origine du problème européen et essayer d'expliquer l'existence et la nature

1. Ce texte est celui d'une conférence prononcée à la salle Pleyel par M. Robert Schuman au cours d'une des séances des « *Conférences des Ambassadeurs* » dirigées par MM. André et Guy David.

de celui-ci. On est trop souvent enclin à trouver la réponse dans nos préoccupations immédiates, dans la nécessité où nous sommes de résoudre certains problèmes concrets d'actualité urgente. Tel est, entre autres, le problème allemand ; il intéresse spécialement la France.

Notre objectif est de réintégrer l'Allemagne dans le circuit productif et économique des pays démocratiques. Les Français, dans leur grande majorité, sont persuadés qu'il ne faut pas recommencer l'erreur commise au lendemain de la première guerre mondiale, c'est-à-dire nous obstiner à chercher une garantie contre la revanche ou contre l'hégémonie allemande dans l'isolement de l'Allemagne, qu'on tiendrait enserrée dans un système de restrictions et de prohibitions. Ce système était celui du traité de Versailles ; il s'est révélé inefficace et illusoire ; il a aggravé le chômage et, par là, favorisé la naissance d'un nationalisme qui a été le plus exalté et le plus dangereux de toute notre histoire contemporaine.

D'autre part, l'accession de l'Allemagne à l'O.N.U. et à ses filiales n'est pas possible avant la conclusion d'un traité de paix ; elle se heurterait, en outre, si elle était demandée, au veto soviétique. Au surplus, une telle intégration de l'Allemagne dans l'organisme mondial ne donnerait pas, à elle seule, des résultats satisfaisants. Les résultats ne seraient pas plus durables que les espoirs que l'on avait placés dans l'admission de l'Allemagne weimarienne à la Société des Nations. L'O.N.U. est encore trop divisée en elle-même et trop inconsistante pour suffire à cette tâche de rééducation et de réadaptation. Il faut pour cela une discipline plus solide, une cohésion plus grande, un contrôle réciproque assuré par une coopération directe, permanente, et par l'interpénétration des intérêts et des initiatives. Ce but ne pourra être atteint que dans un cadre plus restreint et dans un ensemble d'États homogènes.

Devrait-on tenter une expérience bilatérale, accepter, en d'autres mots, le tête-à-tête franco-allemand que l'on nous a proposé ? Nous croyons que le temps n'en est pas encore venu. Ce serait psychologiquement prématuré, économiquement dangereux. Nos préférences vont ainsi à une solution européenne de la question allemande.

Dans un autre ordre d'idées, les nécessités de la défense des pays libres d'Europe nous amènent à une conclusion identique. Ces pays se trouvent placés devant un même danger : l'expansionnisme communiste. La présence russe au cœur de l'Europe et plus spécialement au cœur de l'Allemagne, l'emprise brutale que le régime soviétique exerce sur les populations et sur les économies des pays de l'Est ainsi que de la zone orientale d'occupation, les menaces que font peser sur tout l'Occident l'agitation du Kominform et les prétentions russes, tout cela pose les mêmes problèmes dans tous les pays situés à l'ouest de la Baltique et de l'Elbe. Il faut à ces pays une politique harmonisée.

C'est sous l'angle de la défense commune qu'ont été envisagées et engagées, dès 1946, l'action de M. Churchill, dans ses discours de Metz et de Zurich, puis celle du Mouvement européen, sous l'impulsion

de Churchill, Léon Blum et Paul-Henri Spaak. Rappelons-nous le discours retentissant que ce dernier prononça à Paris en septembre 1948, lors de la session de l'O.N.U., sur la peur des nations européennes en face du péril soviétique.

Ces circonstances ont indubitablement favorisé l'éclosion de l'idée européenne et hâté les premières tentatives de sa mise en œuvre. Toutefois, ce serait une erreur de croire que l'Europe unifiée n'est qu'une improvisation répondant à des besoins immédiats mais temporaires, une issue au problème allemand et une parade à la menace soviétique. Il y a autre chose, des raisons plus profondes et plus durables. Il faut en effet à l'Europe une réforme de structure dont la portée dépasse de beaucoup les conjonctures actuelles. Les pays européens se sentent de plus en plus à l'étroit dans leurs frontières nationales. Ils ne peuvent plus satisfaire leurs besoins et résoudre leurs problèmes intérieurs par leurs propres ressources économiques ou militaires. Le morcellement de l'Europe est devenu un anachronisme, un non-sens, une hérésie.

Les moyens modernes de transport, la concentration industrielle, la spécialisation technique des activités productrices, la pénurie des matières premières, la constitution enfin des blocs géants que sont les États-Unis, l'Empire britannique, le colosse slave soviétisé, imposent aux autres pays européens, s'ils veulent survivre, une coopération plus étroite, et la renonciation à tout régime d'isolement autarcique et protectionniste.

Les frontières politiques sont nées d'une évolution historique et ethnique respectable, d'un long effort d'unification nationale ; on ne saurait songer à les effacer. A d'autres époques, on les déplaçait par des conquêtes violentes ou par des mariages fructueux. Aujourd'hui, il suffira de les dévaluer. Nos frontières en Europe devront être de moins en moins une barrière dans l'échange des idées, des personnes et des biens. Le sentiment de la solidarité des nations l'emportera sur les nationalismes désormais dépassés. Ceux-ci ont eu le mérite de doter les États d'une tradition et d'une solide structure intérieure. Sur ces soubassements anciens, il faut édifier un étage nouveau : le supranational reposera sur des assises nationales. Il n'y aura ainsi aucun reniement d'un passé glorieux, mais un épanouissement nouveau des énergies nationales, par leur mise en commun au service de la communauté supranationale.

Uu tel idéal est bien français ; il est conforme au génie d'un peuple qui a toujours tendu vers l'universalisme à travers ses particularités si prodigieusement diverses.

***

Le problème étant ainsi posé, précisons les objectifs vers lesquels nous devons nous orienter.

Il faut, dit-on, « faire l'Europe »... Au cours d'un débat récent, un sénateur pour qui j'ai la plus haute estime personnelle a répudié ce terme

qu'il considère comme ambigu et prétentieux. Dégageons-en le sens véritable et valable :

« Faire l'Europe », ce n'est certes pas créer une chose inexistante, mais rassembler et ajuster des éléments donnés, c'est unir ce qui est divisé et séparé, mais ce n'est pas nécessairement fusionner ce qui est et doit rester distinct.

Unir l'Europe, ce n'est pas seulement éviter ou atténuer les heurts entre les pays européens, prévenir ou arbitrer des conflits. Certes, un tel résultat ne serait pas négligeable. Créer et reconnaître des juridictions internationales, auxquelles on se soumettrait d'avance, dont on s'engagerait à appliquer les sentences, constituerait un progrès appréciable. Une Cour internationale de justice existe depuis 1907. Elle est devenue une institution permanente et autonome, annexée à l'Organisation des Nations Unies. Le recours devant elle est, en soi, facultatif, mais souvent rendu obligatoire par des stipulations contractuelles, pour des conflits qui naissent de ces contrats entre les États signataires.

Il y a trois mois, nous avons signé à Rome une convention européenne des Droits de l'homme, qui prévoit de tels recours devant une juridiction internationale en cas de manquements à cette convention.

D'autres contrats internationaux, de plus en plus fréquents, prescrivent une procédure d'arbitrage qui exclut tout usage de la force comme solution d'un conflit.

Ce sont des débuts importants et précieux, mais ce n'est pas encore « faire l'Europe ».

L'arbitrage suppose généralement une coopération préalable. Les États acceptent de se soumettre à une juridiction internationale en prévision de conflits issus de l'application d'un traité, de relations étroites et définies entre États qui cherchent à se rapprocher l'un de l'autre. Un tel règlement du contentieux est l'accessoire et le complément d'une coopération organisée entre deux ou plusieurs États.

« Faire l'Europe », c'est précisément coordonner les activités des pays européens, accroître leur efficacité en les libérant des égoïsmes à courte vue, les orienter vers un bien commun supranational, en un mot, grouper ces pays en vue d'une action positive, commune et concertée.

Comment y parvenir ?...

Dans le passé, les États assuraient une telle coopération par le moyen des contrats bilatéraux et multilatéraux. Ces contrats étaient une nomenclature de concessions accordées réciproquement, de sacrifices exactement dosés, plus ou moins librement consentis. Chaque partie était avant tout préoccupée de faire prévaloir, de sauvegarder, de marchander au mieux ses propres intérêts nationaux.

Les accords contractuels demeurent l'instrument principal de toute organisation internationale, mais nous devons aller au-delà des simples engagements contractuels dont l'observation est affaire de bonne foi, de loyauté, dont la violation donne lieu à des dommages et intérêts ou

à des mesures de rétorsion. Désormais, les traités devront créer non seulement des obligations, mais des institutions, c'est-à-dire des organismes supranationaux dotés d'une autorité propre et indépendante. Comme dans le domaine contentieux, des États se soumettent à des sentences qui émanent de juridictions supranationales ; ainsi ils reconnaîtront, à des organismes économiques ou politiques supranationaux, certains pouvoirs nettement limités et définis.

De tels organismes ne seront pas des comités de ministres, ou des comités composés de délégués des gouvernements associés. Au sein de ces organismes ne s'affronteront pas des intérêts nationaux qu'il s'agirait d'arbitrer ou de concilier ; ces organismes sont au service d'une communauté supranationale ayant des objectifs et des intérêts distincts de ceux de chacune des nations affiliées. Les intérêts particuliers de ces nations se fusionnent dans l'intérêt commun, comme ceux des citoyens se confondent avec l'intérêt national.

De tels organismes sont de véritables autorités qui détiennent des pouvoirs autonomes et non pas seulement des pouvoirs délégués ; elles agissent sous leur responsabilité propre dans les limites de l'acte par lequel elles ont été constituées, et non comme de simples exécutants nantis d'instructions de la part de leurs gouvernements.

« Faire l'Europe » serait, en définitive, créer une autorité européenne unique, souveraine. Mais c'est déjà faire l'Europe que commencer par créer des autorités européennes spécialisées pour certaines tâches et se situant dans un cadre général d'organisation européenne. C'est dans cette voie que nous nous sommes engagés.

Certains regrettent que nous n'ayons pas empoigné d'emblée le problème dans son ensemble : ils auraient préféré commencer par l'institution d'une autorité européenne intégrale, d'un Parlement et d'un Gouvernement européens, dont les pouvoirs seraient définis par une constitution européenne. Toutes les autres institutions en découleraient tout naturellement.

Ce serait en effet très cartésien, très conforme à la manière de penser française. Nous aimons les constructions logiques, déduites de principes abstraits.

Les mouvements fédéralistes nous proposent une structure européenne toute faite, aussi parfaite que les maquettes d'urbanistes que nous admirons dans nos expositions. Je ne suis nullement hostile à ces semeurs d'idées, qui auront peut-être raison plus tard. Mais je ne me reconnais pas le droit de m'identifier avec un de ces systèmes tant que je serai aux prises avec les réalités présentes.

Or, que m'enseigne l'expérience ? C'est que les idées abstraites, si elles séduisent l'esprit français, effarouchent les esprits essentiellement positifs, acquis aux méthodes empiriques. Vous avez deviné que je songe entre autres à nos amis britanniques et aussi à nos amis scandinaves. Nous n'aurons quelque chance de les convaincre, des les associer à nos

efforts, que si nous leur offrons des plans limités et concrets. Ils en pèseront soigneusement le pour et le contre dans chaque cas d'espèce. Ils n'admettront pas les injonctions de la seule logique et les postulats d'une sorte de métaphysique politique. C'est le procédé qu'on appelle outre-Manche du terme de « functional », nous disons pragmatique. Le terme n'est pas encore francisé, mais l'idée est acceptable pour les Français, à une condition toutefois : c'est qu'il y ait, à la base de toutes ces initiatives, même limitées à un objet restreint, une conception d'ensemble de la Cité européenne future. Si nous admettons des solutions fragmentaires, nous les considérons comme des anticipations de la solution totale qui sera toujours présente à notre esprit. Nous ne voulons pas nous livrer aux fantaisies de l'improvisation exclusivement empirique. Il faudra en tout une idée directrice. Les réalisations partielles nous serviront de champ d'expérience. D'autre part, nous devons avoir le souci de les maintenir dans la ligne de nos conceptions générales.

Il est surtout nécessaire que les institutions européennes successivement créées se coordonnent dès leur début comme les éléments d'un futur ensemble cohérent.

C'est ainsi que nous pourrons allier la méthode empirique aux positions de principe. Nos spéculations ne doivent pas être une fin en soi. L'Europe ne sera pas un édifice durable si elle est une œuvre préfabriquée. Nous construisons sur le terrain du concret, non dans l'abstrait ; nous construisons au fur et à mesure que les besoins se présentent, avec les ressources du moment. C'est ainsi que la France elle-même s'est faite. Faisons l'Europe à son image, avec la même patience, avec un même sens du possible, mais toujours orientés vers l'objectif final.

Nous creusons actuellement les fondations de cette Europe... Le style du fronton nous importe peu pour le moment. Il est trop tôt pour savoir quel système doctrinal ou juridique sera finalement adopté pour enrober et couronner ce qui aura été créé en détail. Toute querelle à ce sujet serait pour le moment prématurée, et nous détournerait de l'action concrète et efficace.

Nous voilà donc éclairés — je l'espère, au moins — sur les données et les objectifs du problème européen, ainsi que sur la façon de l'approcher. Il nous reste à dire où nous en sommes dans la pratique, quelles sont les perspectives d'avenir, quels sont aussi nos espoirs.

***

Le Conseil de l'Europe est dû principalement à des initiatives françaises, mais il faut reconnaître que sa réalité actuelle ne répond ni à l'idée que nous nous en étions faite ni à nos propositions initiales. Fallait-il pour cela renoncer à tout, parce que nous ne pouvions tout obtenir ? Nous avons au contraire pensé que dans un tel domaine, où toute innovation est hardiesse, et où il faut être plusieurs pour commencer, l'essentiel est précisément de commencer. Il faut laisser les idées se frayer leur

chemin. Pour cela, il suffit de leur procurer une ambiance, un commencement d'exécution, quelque timide qu'il soit.

Le Conseil de l'Europe n'est pas encore une autorité européenne telle que nous venons de la définir. En effet, l'Assemblée de Strasbourg, purement consultative, est démunie de tout pouvoir de décision. Le Comité des ministres n'est pas un gouvernement européen, mais une réunion de ministres régie par la règle de l'unanimité. On vote des recommandations qui ne lient ni les gouvernements, ni les parlements nationaux. C'est là la cause essentielle de l'insuffisance institutionnelle du Conseil de l'Europe et de son impuissance juridique. Sa force réside dans sa puissance psychologique.

Les gouvernements ne pourront pas indéfiniment résister aux recommandations votées par une assemblée dont les membres sont mandatés par quinze parlements européens. Ces recommandations sont souvent en avance sur nos possibilités actuelles, parfois trop sommairement étudiées dans le détail technique, mais elles expriment une opinion européenne et traduisent les préoccupations essentielles de notre époque. On s'y élève bien au-dessus des considérations électorales et des intérêts privés. Par ailleurs, il s'y forme un esprit européen, grâce aux contacts personnels d'une part, à la confrontation des points de vue nationaux d'autre part.

Cet esprit européen se communique aux parlements nationaux par l'action de leurs délégués, qui sont généralement les hommes les plus représentatifs de leur milieu politique.

Le Conseil de l'Europe, comme toute institution à ses débuts, sera une création continue. Son développement est actuellement entravé par une certaine méfiance, retardé par le scepticisme et le découragement. Mais nous ne voulons pas que les hésitations des uns et les impatiences des autres puissent paralyser son action et compromettre son avenir.

Dans l'immédiat, le Conseil de l'Europe fournit un cadre vaste et solide, dans lequel pourront et devront s'insérer organiquement, progressivement, toutes les institutions européennes. Il sera ainsi non seulement l'initiateur mais le coordonnateur des initiatives européennes.

J'en arrive à d'autres initiatives françaises plus récentes et plus caractéristiques peut-être dans le cadre de nos conceptions. Au cours des années 1947 à 1949, où nous avions fait l'expérience des difficultés qu'on éprouve à faire agréer des solutions totales, on avait pensé pouvoir réaliser une union économique complète entre plusieurs pays européens, à l'image du Benelux, d'autant plus que la grande universalité des ressources et des besoins complémentaires des uns et des autres, qui existe sur un territoire vaste et varié dans ses richesses naturelles, paraissait alors faciliter un équilibre économique à l'intérieur des pays affiliés. L'offre et la demande se compenseraient, pensait-on, la production s'adapterait aux besoins grâce au marché unique, comprenant des pays tantôt producteurs, tantôt consommateurs.

Il y a eu des projets Finebel, Fritalux, auxquels n'a survécu que le sourire justifié par leur nom. Le Benelux n'arrive pas à sortir du stade de préunion. L'union franco-italienne conserve toutes ses chances ; elles se sont même améliorées depuis les derniers mois : nous en avons comme preuve l'avis favorable émis par le Conseil économique et l'intérêt croissant que ce projet suscite dans les milieux économiques qui jusqu'ici étaient méfiants ou même hostiles.

Toutefois, ces projets d'unions qui auront pour objet de fusionner les économies de deux ou plusieurs pays dans leur ensemble mettent en cause tant d'intérêts divers, font apparaître tant de risques, que les inquiétudes et les résistances se multiplient et se coalisent dès le début. Un risque qui est limité à certaines activités n'intéresse qu'un nombre restreint d'entreprises ; c'est le plus facile à mesurer, à neutraliser, à faire accepter. C'est ce qui nous a amenés à nous orienter dans une autre direction, sans cependant abandonner les projets qui étaient et demeurent en chantier. Pour aboutir, il faut en effet inlassablement renouveler les tentatives, à condition toutefois de les maintenir dans la ligne générale d'une politique cohérente.

Au printemps 1950, nous nous sentions au point mort dans beaucoup de domaines. Les résultats de la première session de l'Assemblée de Strasbourg avaient été décevants. On ne voyait pas d'issue à l'impasse où nous plaçait le conflit qui opposait alors l'Assemblée et le Comité des ministres. Les relations entre la France et l'Allemagne s'altéraient, à propos de la question de la Sarre, brusquement soulevée à l'occasion de certaines conventions qui réglaient des problèmes de détail dans le cadre de l'union économique franco-sarroise. Au point de vue économique, notre projet d'union avec l'Italie — je l'ai déjà rappelé — se heurtait à une sorte de résistance passive tant au Parlement qu'auprès de la plupart des producteurs. Il fallait en sortir.... C'est le moment que nous avons choisi — que nous avons dû choisir — pour intéresser l'Europe à un projet que nous préparions depuis plusieurs mois. Quand je dis « nous », je ne pense pas seulement aux membres du Gouvernement, je pense aussi à Jean Monnet, qui a le principal mérite dans cette initiative. Au lieu d'une union économique générale, nous préconisions une union limitée à deux produits, le charbon et l'acier.

Nous avons choisi ces produits d'abord parce qu'il s'agit de produits de base essentiels pour toute l'économie ; ils commandent en effet toutes les autres productions. Le charbon est la principale source d'énergie, ses sous-produits sont d'une variété et d'une importance exceptionnelles. La consommation d'acier est devenue en quelque sorte la commune mesure de toute l'activité économique, en particulier de l'équipement, des moyens de transport, de la construction, de l'armement. D'autre part, il s'agit de deux productions très concentrées dans de grandes entreprises faciles à contrôler, occupant une main-d'œuvre spécialisée relativement réduite. Ces industries présentent en outre de

grandes analogies dans les différents pays, alors que le textile par exemple, l'agriculture et d'autres branches d'activité travaillent dans des conditions extrêmement variables.

Notre choix n'a donc pas été fait au hasard. Nous voulions obtenir un maximum d'effets avec un minimum de risques. Une telle expérience était cependant sans précédent, elle n'avait jamais été tentée, ailleurs, ou à une autre époque.

Beaucoup parlaient et parlent encore aujourd'hui d'aventure hasardeuse... Admettons qu'il faille du courage pour la proposer, qu'il en faut encore peut-être davantage pour l'entreprendre : ici comme ailleurs il faut oser si l'on ne se résigne pas à périr.

Quel est l'essentiel de notre projet tel qu'il a été annoncé le 9 mai 1950 ?

L'Europe est aujourd'hui démembrée, morcelée par des frontières qui sont autant de barrières qui séparent les pays et les isolent. Si je m'en tiens aux six pays participants, retenant quelques chiffres de moyenne approximative, je vois que leur production actuelle de charbon et d'acier est la suivante :

	Millions de tonnes.
Charbon :	
France	52
Sarre	14
Belgique	28
Pays-Bas	12
Italie	1
Allemagne	102
Acier :	
France	10
Sarre	2
Belgique	4
Pays-Bas	0,5
Italie	2,5
Luxembourg	2,5
Allemagne	12 *(actuellement)*

Soit un total de 33 à 34 millions de tonnes d'acier et 210 millions de tonnes de charbon.

Pour approvisionner un total de 160 millions d'habitants, il existe ainsi six entités économiques séparées par des cordons douaniers et par des restrictions quantitatives sous forme de contingents d'importation et d'exportation. Si par contre il y avait, entre ces six pays, un marché unique, si leurs produits pouvaient circuler sans entrave d'aucune sorte à l'intérieur de ce même marché, ces 160 millions de consommateurs auraient à leur disposition une production totale de 210 millions de tonnes de charbon et de 33 millions de tonnes d'acier : c'est-à-dire le tiers de la production des États-Unis, dont la population est d'égale importance. Ainsi, à cette production fusionnée, correspondrait une consommation ou une faculté d'absorption bien supérieure à la production effective. Il

y a donc un intérêt évident à ouvrir ce marché à l'ensemble de cette production, et cela aux meilleures conditions de prix et de qualité.

Tel est le but à atteindre, le problème à résoudre.

Pour la Grande-Bretagne, le problème se pose autrement. La production est de 220 millions de tonnes de charbon (à peu près le même chiffre que pour les six pays réunis), et de 16 millions de tonnes d'acier (c'est-à-dire la moitié seulement de la production d'acier dans les six pays). Quant à la consommation intérieure, il n'y a pas que les 50 millions d'habitants de Grande-Bretagne, il faut compter aussi les pays du Commonwealth, ce vaste empire qui fait la grandeur et la fierté de nos amis britanniques.

Mais les pays continentaux disposent eux aussi de débouchés dans leurs territoires d'outre-mer et notamment dans les territoires africains. Les possibilités de ce marché sont grandes, les besoins y sont immenses. Les difficultés de financement, cependant, ne sont pas encore résolues.

Quant aux pays de l'Est, ils forment, on le sait, un ensemble énorme, unifié non seulement politiquement mais économiquement. Leur puissance de production en charbon et en acier est proportionnellement bien inférieure à celle de leurs concurrents. Autant qu'on puisse être renseigné, l'Union Soviétique produit actuellement 260 millions de tonnes de charbon et 27 millions de tonnes d'acier. Cette pénurie relative par rapport aux besoins, qui sont ceux de la reconstruction et de l'armement en face de cette immensité de territoire et des destructions, explique l'impossibilité dans laquelle se trouve la Russie de satisfaire entre autres les demandes de la Chine communiste désireuse de s'équiper au plus vite.

Nous voyons par ces statistiques que le monde ne peut pas vivre longtemps ainsi coupé en deux. L'état de chose actuel, contre nature, aboutira soit à une entente, soit à de nouvelles violences.

Quant à nous, pays de l'Europe occidentale, nous essayons de nous libérer de cet enserrement qui nous étouffe, nous voulons créer un vaste courant d'affaires dans nos propres pays, accroître la production et la consommation, pour le bien de la population entière ; abaisser le prix de revient par le perfectionnement de nos modes de production ; développer nos exportations. Pour cela, il faut moderniser nos outillages, spécialiser nos industries, assurer un emploi rationnel des capitaux d'investissement, mettre fin à un protectionnisme à courte vue et aussi permettre la libre concurrence.

Telles sont les conditions préalables de notre relèvement économique.

Or, tout ceci n'est possible que si nous regroupons nos industries pardessus nos frontières politiques et si nous acceptons une discipline supranationale, si nous nous refusons à végéter à l'intérieur de frontières économiques devenues trop étroites. En faisant cela, loin de méconnaître

ou de vouloir sacrifier les intérêts nationaux, nous les sauverons au contraire d'une crise certaine.

Nous sommes convaincus de la solidarité et de l'interdépendance des nations. S'inspirer de cette vérité, c'est servir l'intérêt bien compris de chacune d'entre elles. Mettre en commun les activités et les ressources, c'est accroître la part de chacun. Bien sûr, il faudra une transition prudente. Lorsqu'on veut établir une communication entre des réservoirs qui ont un niveau d'eau très différent, il serait déraisonnable de supprimer tout simplement les digues qui les séparent : il faudra un système d'écluses et de jonctions contrôlées, des travaux de régularisation.

Ces différences de niveau et de situation, nous les avons dans le domaine des salaires, des prix de revient, de l'équipement, des gisements naturels. Tout le monde reconnaît qu'il faudra, dans les pays qui s'unissent ainsi, s'acheminer vers une péréquation des prix, des salaires, des frais de transport, des charges fiscales et des autres éléments entrant dans le prix de revient.

Tout cela demandera des délais, des sacrifices... Les difficultés sont grandes et variées. Prenons l'inégalité des salaires qui, d'un pays à l'autre, peuvent varier de 60 à 80 p. 100 : il ne sera pas possible, pour des raisons sociales évidentes, d'abaisser les salaires dans les pays où ils sont les plus élevés. Il faut donc progressivement les rapprocher par en haut.

Quant aux prix, par contre, il faut arriver à les égaliser au niveau le plus bas. Il se peut que des établissements qui produisent trop cher cessent d'être viables malgré un effort d'adaptation raisonnable. Enfin, la qualité naturelle des gisements est ce qu'elle est, et ne peut être améliorée.

Le problème qui se pose ainsi devant nous est de savoir si, et dans quelles conditions, pourront être exploitées des mines de rendement pauvre, le jour où disparaîtront les protections douanières ou autres dont elles ont bénéficié jusqu'ici à l'égard des pays participants.

Ce sont des exemples... Ils nous permettent de mesurer la diversité des problèmes que nous avons rencontrés sur notre route. Ils peuvent parfois paraître insolubles ou exiger des solutions contradictoires. Pourtant, aucun d'eux ne s'est révélé comme étant sans remède. La plupart de ces problèmes, d'ailleurs, se posent ou finiraient par se poser en tout état de cause, indépendamment de tout marché unique (tel celui des mines insuffisamment rentables).

Il sera plus aisé aux six pays de trouver ensemble un remède, d'assainir la situation par des sacrifices communs, que d'être chacun abandonné à soi-même. La solidarité entre pays européens deviendra ainsi une réalité, tout comme la solidarité entre les diverses régions d'un même pays.

Le 20 février dernier, il y a eu huit mois que les délégués de six gouvernements se sont attelés à cette tâche commune avec un courage et une abnégation dignes de notre gratitude. Pour la première fois, des tracta-

tions économiques se sont affranchies des marchandages et habiletés diplomatiques. Chaque délégation a librement exposé ses conceptions, sans être emprisonnée dans des instructions rigides, sans considérer que sa tâche essentielle consistait à défendre âprement des intérêts nationaux.

Ces délégations se sont réunies autour d'une même table, pour confronter leurs idées, avec la volonté de collaborer à une œuvre commune, de construire ensemble un édifice supranational, où se rejoindraient et se souderaient les intérêts nationaux. A l'étroitesse particulariste, s'est substitué chez tous un véritable esprit d'équipe, de coopération et de compréhension réciproque. Ce changement de climat constitue en lui-même un progrès immense.

Ce progrès apparaîtra davantage encore et d'une façon durable, je l'espère, dans les institutions permanentes dont la création est envisagée. Vous n'attendez pas de moi une analyse détaillée de ces institutions, mais qu'il me soit permis d'en dire les principales caractéristiques.

Pour la première fois, il y aura autre chose qu'un organisme international du type traditionnel, où siègent des délégués mandatés, porte-paroles de leurs gouvernements.

A la tête, une autorité commune, qui sera autonome, dont les membres seront choisis moins à cause de leur nationalité qu'en raison de leurs compétences personnelles et qui seront indépendants à la fois des gouvernements qui les auront nommés et des intérêts privés qu'ils auront à contrôler. Ils seront cependant en contact permanent et en liaison étroite d'une part avec les représentants des gouvernements associés et d'autre part, avec toutes les catégories d'intéressés (producteurs, salariés, utilisateurs).

Les décisions de cette haute autorité seront délibérées et prises librement. La seule réserve est que les plus importantes d'entre elles pourront être différées devant une juridiction internationale. Cette autorité sera en outre responsable, pour l'ensemble de son action, devant une Assemblée interparlementaire qui réunira les représentants des pays participants. Cette Assemblée est appelée à s'insérer dans le cadre du Conseil de l'Europe.

Ainsi, se constituerait la première de ces autorités européennes spécialisées dont l'Assemblée de Strasbourg a conçu l'idée et élaboré le statut. Il appartiendra à cette autorité de créer le marché unique, de prendre toutes dispositions et précautions à cet égard. Mais les négociateurs ne se sont pas bornés à proposer l'institution d'une telle autorité : ils ont par avance élaboré les règles générales d'après lesquelles cette autorité procédera et auxquelles elle sera liée. Il ne s'agit donc pas — comme on pouvait le redouter — de nous livrer aux fantaisies d'un dirigisme omnipotent. Nous ne voulons ni étatisation, ni coalition des intérêts privés, ni dictature de techniciens. Nos conceptions s'inspirent plutôt du régime constitutionnel.

L'organisation européenne économique devra se fonder sur un réseau

d'institutions autonomes, où tous les intérêts — nationaux, professionnels, économiques et sociaux — se rencontreront dans une collaboration féconde.

Le choix des hommes auxquels sera confiée une telle tâche est naturellement décisif quant aux résultats. Il y a là un aléa que je ne conteste pas, mais ce risque, nous le connaissons, il existe même et peut-être davantage quand il s'agit de nos organismes politiques.

Tel est le projet qui vient d'être mis au point et qui sera sous peu, je l'espère, soumis aux gouvernements intéressés en vue d'une délibération commune entre ministres. Celle-ci précédera la signature du traité, en attendant sa ratification par les parlements.

Le 15 février, s'est ouverte à Paris la conférence sur l'Armée européenne. C'est la troisième des grandes initiatives européennes à l'actif de la France. Elle était, dès le début, dans nos prévisions, mais nous avons dû l'avancer, parce que la participation de l'Allemagne à la défense européenne s'est trouvée brusquement jetée dans la discussion.

L'organisation de l'Europe et l'intégration de l'Allemagne dans l'Europe unifiée constituent selon nous un seul problème, dans le domaine militaire autant que dans le domaine économique. Le Pacte Atlantique, dont l'Allemagne n'est pas membre, ne se prête pas à une telle intégration. Certes, l'Armée européenne trouvera sa place dans le système atlantique ; elle sera soumise au commandement suprême, elle servira à la défense commune des pays européens comme des pays atlantiques au même titre que les armées nationales affectées à cette même défense. Mais l'armée européenne sera une armée dénationalisée. Elle n'obéira pas à un gouvernement national, elle ne sera pas un instrument de politique nationale. Ses effectifs appartiendront à diverses origines. Ses soldats seront groupés, selon leur origine, dans des unités homogènes, dont l'importance est discutée. L'encadrement suivra les mêmes principes. Il ne s'agit pas non plus d'une sorte de Légion étrangère européenne, d'une armée de mercenaires : l'Armée européenne sera une armée régulière se substituant progressivement aux armées nationales. Chaque pays participant contribuera à la formation, à l'entretien de cette armée commune, non seulement en hommes mais en argent. Il y aura un budget commun de défense.

La mise en œuvre de ce système sera confiée à un commissaire auquel les gouvernements délégueront les pouvoirs nécessaires. Un Conseil, composé de ministres ou de leurs suppléants, contrôlera l'action de ce commissaire. Une Assemblée interparlementaire surveillera de son côté la gestion du budget et la politique générale de défense. Une Cour internationale pourra, dans certaines conditions, annuler les décisions du commissaire, lorsqu'elles seront incompatibles avec les principes fixés dans le traité constitutif.

Maintes difficultés seront sans doute à surmonter avant d'aboutir. Des délais et des étapes seront nécessaires et seront prévus pour opérer

le passage des armées nationales existantes à l'armée supranationale future. L'alignement des législations et des institutions sera une œuvre délicate...

Enfin, dans le domaine psychologique surtout, il faudra user de beaucoup de précautions afin d'éviter les froissements, les inégalités, afin de faire naître ici encore l'esprit de solidarité européenne. L'utilisation d'une armée ainsi constituée rendra nécessaire l'accord permanent des groupes et gouvernements associés, soit dans le cadre du Pacte Atlantique, soit autrement.

L'armée commune suppose une politique commune, au service de la défense commune. Nous voyons ainsi, une fois de plus, qu'on ne saurait s'arrêter à mi-chemin. Chaque réalisation européenne en appelle une autre. C'est la production agricole qui vient de faire l'objet d'une étude et d'un projet par le Gouvernement français. Mon collègue et ami Pflimlin en a le mérite. Ce projet envisage d'organiser le marché du blé, du sucre, des produits laitiers, du vin, à l'intérieur des pays participants. Une invitation sera adressée, je l'espère, par le prochain Gouvernement, aux pays européens membres de l'O.E.C.E., en vue d'examiner ce projet et d'obtenir leur adhésion. Un autre projet, dont le promoteur est M. Bonnefous, président de la Commission des Affaires étrangères de l'Assemblée nationale, est également en préparation et concerne l'organisation des transports européens.

Nous commençons ainsi, à sortir du domaine de la spéculation abstraite. Nous voyons des chantiers s'ouvrir un peu partout. Mais, nous demandera-t-on, quand verrons-nous le premier édifice européen sortir de terre? La première institution européenne fonctionner effectivement? Je rappellerai d'abord que le Conseil de l'Europe est devenu une réalité dynamique, bien que très imparfaite encore, mais assurée de développement ultérieur malgré tous les obstacles que l'on rencontre sur la route.

Quant à l'idée de la communauté charbon-acier, elle a pris corps sous forme d'un projet de traité comprenant 91 articles, qui va être paraphé, si les nouvelles qui nous sont données se confirment, par les six délégations. Les gouvernements participants l'examinent actuellement, en vue de la conférence ministérielle commune qui aboutira — je l'espère — à la signature de ce traité. Il serait imprudent de faire à l'heure actuelle d'autres pronostics. Le texte du traité sera passé au crible par six gouvernements et par six parlements.

Nous savons par ailleurs que des oppositions puissantes se forment et se coalisent. Dans chacun de ces pays, en effet, des appréhensions se font jour. On redoute les aléas de l'expérience. On voudrait plus de garanties contre l'inconnu, contre l'arbitraire, contre l'erreur possible, contre le concurrent voisin qu'on croit à tort ou à raison favorisé par les circonstances. On reconnaît bien qu'une autorité est nécessaire pour orienter et pour arbitrer, mais on a peur de s'engager dans un prétendu dirigisme qui serait plus insupportable que celui pratiqué par l'État. Ne vaudrait-il

pas mieux, nous suggère-t-on, s'en remettre aux intéressés eux-mêmes, aux producteurs organisés sous le contrôle des gouvernements associés?

De tels raisonnements prouvent que le principe même d'une autorité supranationale est remis en cause. Nos contradicteurs s'en tiennent toujours aux errements anciens qu'ils invoquent en tant que professionnels : tutelle de l'État, protectionnisme... Ceci s'explique : les nécessités de la guerre, de l'après-guerre, d'une longue période de pénurie, ont déchargé nos entreprises de certaines responsabilités qu'elles auraient assumées en temps normal.

L'approvisionnement en matières premières, la détermination des prix et salaires, les exportations, étaient strictement et sont en partie encore réglementés. On a violemment et parfois légitimement récriminé contre le dirigisme bureaucratique. N'empêche que l'on s'est accommodé de ces régimes, ou pour le moins habitué à cette absence d'initiative personnelle dans certains secteurs. La création d'un marché unique remet brusquement les producteurs devant la nécessité d'affronter la libre compétition avec les industries voisines étrangères. La liberté effraie lorsqu'on a perdu l'habitude de s'en servir.

Il faut, en effet, souligner avec force que la haute autorité dont on dénonce les pouvoirs dirigistes n'a pas la faculté d'intervenir dans la gestion des entreprises. Son objectif est de s'opposer à toute pratique susceptible de fausser la libre concurrence. Elle garantit les producteurs et les consommateurs contre l'usage abusif de la liberté, contre tout artifice entravant l'expansion de la production.

Il nous faut une réadaptation à la liberté loyalement pratiquée. Cela n'ira pas sans risque ni effort intelligent et méritoire. S'il est légitime que les producteurs en soient préoccupés — je suis le premier à le reconnaître — ils commettraient cependant une erreur grave s'ils voyaient leur salut dans un statu quo perpétué. Le refus de l'effort et du risque est, comme la capitulation, la pire des défaites.

Nos économies nationales, comme l'Europe elle-même, doivent sortir des vieilles ornières. Sinon elles sombreraient dans la routine et dans la passivité, cette éternelle tentation du timide.

La France, champion de tant d'idées hardies et généreuses, ne se refusera pas, je l'espère, pour elle et pour l'Europe, à une expérience qui est appelée à être le point de départ d'une rénovation de notre vieux continent. Et si elle n'aboutissait pas, peut-être, par les hésitations ou par la méfiance d'autrui, elle aurait au moins accompli sa mission, servi une grande idée, qu'aucun échec momentané ne parviendrait à étouffer. Dieu veuille qu'il n'appartienne pas à d'autres de s'en emparer et de la mettre en œuvre sans les garanties que nous offrons à la liberté et à la coopération pacifique des peuples européens.

ROBERT SCHUMAN
ministre des Affaires étrangères.

L'ABBÉ MUGNIER

par la Princesse BIBESCO

Il avait une vivacité d'oiseau. Il ressemblait à un poussin...

« Mais comme un poussin ressemble à un vieil oiseau », disait-il.

La tête un peu de côté, il avait toujours l'air d'interroger les gens, les choses, la terre, le ciel ; il posait des questions à toute la nature.

Les jeux de sa physionomie, pour être extrêmement variés, n'en étaient pas moins fidèles à son double caractère, au point de le révéler tout entier à qui l'observait avec quelque attention, dans sa diversité devant les hommes, dans son unité devant Dieu.

A l'âge qu'il avait atteint, sa stylisation était faite quand je le vis pour la première fois, et je doute qu'il ait été fort différent dans sa jeunesse. Court de taille et la vue courte derrière son pince-nez blond, je le comparais parfois au petit homme Zachée de l'Évangile, qui, perdu dans la foule et ne pouvant la dominer, monte dans le sycomore, pour voir passer Jésus.

De Zachée, à qui le Seigneur a dit : « Je suis venu chercher ce qui était perdu... » il n'avait pas seulement la taille, mais aussi la curiosité agile. Il se mouvait avec une rapidité surprenante, courant plutôt qu'il ne marchait dans les rues de Paris, et, s'il allait plus posément dans la campagne, c'était à cause des fleurs, des mousses, des feuilles et des herbes, qui l'arrêtaient à chaque pas. Dans la création végétale dont il raffolait, il voyait Dieu.

Les caractéristiques de l'Occident se remarquaient dans ses yeux bleus, petits, couleur de myosotis « palustris » — le myosotis des rivières — et dans la couleur de ses cheveux qui étaient pâles, floconneux, et qu'il avait pris l'habitude, par un geste fréquent de la main, d'effiler en houppe au sommet de son crâne.

Il donnait ainsi à penser aux enfants de son catéchisme, dont il aimait tendrement la compagnie, que M. l'abbé n'était pas seulement l'envoyé du petit Jésus de leur crèche, venu pour leur expliquer l'étoile des bergers, l'âne, le bœuf, et les Rois Mages, mais aussi un personnage apparenté au héros de ce conte populaire : *Riquet à la Houppe*.

Le portrait de l'abbé Mugnier est dû à l'Agence Intercontinentale.

D'apparence, c'était un Français du XVIIIe siècle ; il ressemblait à l'abbé Hubert peint par La Tour. Je décrirai sa mise. Il m'avait appris à ne pas dédaigner ces détails. Il me disait : « Je serais reconnaissant à un auteur de m'avoir raconté exactement la manière dont était vêtu un prêtre d'Apollon ou de Diane, et ces évêques de l'Église primitive, à qui saint Jean adressait de si belles lettres : à l'Ange de Pergame, à l'Ange de Laodicée... »

Il portait toujours, et même en voyage, sa soutane, le costume de son état qui s'est fixé à l'époque de Louis XV, comme d'autres costumes religieux ont gardé la marque d'autres siècles ; les sœurs de saint Vincent de Paul montrent encore dans les rues de Paris, et sous tous les climats du monde, la robe des paysannes de l'époque de Louis XIII, ou comme d'autres religieux, nos contemporains, sont vêtus du froc à capuchon du XIe siècle ou de la tunique à plis et du camail, comme on les portait du temps de Louis XI. Sa soutane noire était boutonnée tout au long, et retenue à la taille par une large ceinture de faille noire à franges, nouée comme celle des enfants. A petits coups nerveux, il frappait sur cette ceinture avec ses doigts. C'était une façon qu'il avait de ponctuer sa conversation.

***

Malgré son chapeau de feutre noir modelé un peu comme un tricorne, et qu'il malmenait, malgré le collet qu'il mettait pour passer à table, il n'avait rien d'un abbé de cour. C'était un vrai pauvre, comme le remarquait une vieille Française à mon service, qui profitait du jour où il déjeunait chez moi, pour raccommoder en cachette la doublure effilochée de son pardessus, ses gants troués, et jusqu'à son parapluie déchiré : « Battu de l'oiseau », disait-elle.

Car tout impatient qu'il fût de nature, il était plein d'égards pour qui servait et savait se faire aimer de tous.

Sa seule élégance, c'était son rabat. Il tenait à son rabat qui n'était plus porté que par les vieux prêtres du diocèse de Paris. L'usage en devait tomber en désuétude de son vivant et sans qu'il l'eût jamais abandonné. Ce rectangle d'étamine noire bordé de minuscules perles de porcelaine blanche, qu'il plaçait à l'intérieur de son col, sous son menton, avait une signification pour lui, qui ne devait plus guère être connue que par quelques érudits, spécialisés dans l'histoire du XVIIIe siècle. Il y tenait pour des raisons très délicates à définir :

« Faites attention! me disait-il. Nous, prêtres de Paris, c'est le deuil de madame de Pompadour que nous portons, en gardant le rabat. » Si incroyable que cela paraisse, c'était vrai. Quand la « marquise », recrue de douleurs, saturée d'humiliations comme sont les maîtresses des rois, s'était tournée vers l'Église, qui accueille la courtisane repentie, en fait une sainte, Marie de Magdala ou Marie l'Égyptienne, elle reçut l'absolution.

La charité de Jeanne Poisson avait été jugée si grande au regard de Dieu, qu'à sa mort, ordre fut donné par l'archevêque de Paris, à tous les prêtres de son diocèse, de porter en signe de reconnaissance et de deuil, ce rabat noir bordé de blanc, demeuré en usage jusqu'à nos jours. Quelle leçon d'humilité! Tandis que Louis XV à sa fenêtre, voyant sortir de la porte de Versailles le cortège funèbre fouetté de pluie, tambourinait sur la vitre, et disait pour toute oraison funèbre : « La marquise aura mauvais temps », l'Église prenait le deuil de la brebis égarée.

La fidélité refusée aux hommes, retrouvée en Dieu, n'apparaît qu'au ciel lorsque Béatrice inspire à Dante cette plainte de la femme divinisée : « *Je l'ai soutenu*, dit-elle, *je l'ai soutenu quelque temps par mon visage et mes yeux d'enfant, mais quand je fus sur le seuil de mon second âge, et que je changeai de vie, il me quitta et se donna à d'autres.* »

C'est dans le même esprit que l'abbé Mugnier me fit remarquer, lors d'une de nos visites de la Toussaint au Père-Lachaise, que la tombe de Marguerite Gauthier était plus abondamment fleurie que tout autre, ce que j'ai constaté plusieurs fois depuis, et cette année même, où elle disparaissait sous un amoncellement de bouquets frais, d'humbles gerbes, apportés par des inconnus, tant est vraie cette parole des Écritures qu'il aimait à répéter :

« Vous serez précédés dans le royaume de Dieu par des filles publiques... » et il ajoutait, pensant à toutes celles qui ont sauvé leur âme en faisant litière de leurs pauvres corps condamnés : « Précédées, ou accompagnées... »

Il ne réprouvait qu'une seule chose : c'était la réprobation.

Il niait le droit que s'arrogent des mortels de se substituer à la justice divine. Elle seule connaît les abîmes d'iniquité qui se cachent dans le cœur des justes.

« Condamner, disait-il, ce n'est pas notre affaire! »

Et il continuait de porter son rabat, comme signe de ce pardon incommensurable dont il était dépositaire.

« Nicodème, c'est mon homme, disait-il en commentant l'Évangile du lundi de la Pentecôte : *En ce temps-là Jésus dit à Nicodème... Dieu n'a pas envoyé son fils dans le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé...* »

Il combattait vigoureusement cette passion de se juger les uns les autres, qui domine dans le monde.

« Ne jugez pas, disait-il. Pour Dieu, c'est le jugement dernier qui compte ; pour le monde, c'est le jugement premier. Les hommes condamnent toujours à priori. »

Ses ruses, pour éviter une méchanceté, de la nature de celles qui sont monnaie courante dans le monde, m'apparaissaient toujours comme un chef-d'œuvre d'équilibre, inspiré par sa bonté. Sa charité n'était jamais prise en défaut ; on voulait qu'il se fourvoyât ; on lui tendait des pièges ;

on cherchait à le prendre en flagrant délit d'excessive mansuétude, à l'obliger au blâme, à la désapprobation, à la sanction ; on voulait lui faire prononcer des paroles d'excommunication, un de ces verdicts promulgués en l'absence des condamnés, dans ces cours de justice improvisées dont les mondains se constituent si volontiers les arbitres. Lui se dégageait du traquenard avec une agilité incomparable. Ainsi, un soir qu'il dînait chez la princesse Edmond de Polignac, un certain nombre de convives, s'étaient méchamment donné le mot pour réduire l'abbé Mugnier à prononcer une parole de blâme, au sujet d'un voyage.

Quatre justiciables de cette société, dont on savait qu'il était l'ami, avaient été invités par la grande-duchesse Vladimir de Russie à faire un séjour chez elle. Ils avaient répondu à une invitation, flatteuse à l'époque, et très enviée. Ils étaient partis pour Saint-Pétersbourg. Toutes les personnes présentes savaient fort bien que l'abbé Mugnier allait chercher à éviter de prononcer une condamnation ; pourtant, si la question lui était posée, comment pouvait-il absoudre, lui, prêtre, cette étrange façon de voyager à quatre, la fille, la mère, le gendre et l'ami de la mère qui passait, peut-être à tort, pour avoir été son amant, quelque vingt ans plus tôt, ce qui rendait le repentir probable. Hypocrites! Les conversations particulières baissèrent de ton. Celui que l'assistance avait désigné pour « tendre le piège à l'abbé », comme ils disaient, profitant d'un silence d'ailleurs concerté, posa sa question à très haute voix, à travers la table :

— Monsieur l'abbé! Que pensez-vous de ce voyage?

Les convives se turent malicieusement. Tous les regards étaient dardés sur l'abbé. Il était seul à faire face. Comment allait-il s'en tirer? S'il approuvait, c'était absoudre le scandale parmi ces scandalisés d'avance, et qui faisaient semblant de l'être. S'il désapprouvait, c'était manquer à la charité qui était sa loi, à l'amitié qu'on lui supposait pour ces personnes et qu'il éprouvait réellement. Venant de lui, le blâme ne manquerait pas d'être exploité, colporté dès le lendemain, et probablement transmis, par lettre, aux intéressés.

La réponse de l'abbé se fit à peine attendre. Il poussa un léger soupir, chercha le ciel de ses yeux bleus de myope dans le plafond peint de la somptueuse salle à manger, et s'écria de son air le plus naïf :

— Prions pour les voyageurs!

Puis se tournant vers la maîtresse de maison, qui seule n'avait pas pris part à la joute, il donna ce supplément d'information :

— C'est dans le rituel, madame!

***

Parmi les mots révélateurs de sa miséricorde, le plus fameux, celui qui est devenu un classique, s'échappa de ses lèvres, lorsque des interlocuteurs déterminés à le pousser dans ses derniers retranchements, lui posèrent une question qui touchait au dogme.

— Monsieur l'abbé, croyez-vous qu'il y ait un enfer?

— Oui, je le crois ; je dois le croire. Mais je pense qu'il n'y a personne dedans !

— Parce que tout le monde est dehors, les diables et les damnés, et qu'ils se promènent ! ai-je ajouté, un jour.

Il leva les bras au ciel, mais sans me contredire. C'était après la guerre de 1914 et avant celle de 1940, que je donnais cette interprétation à ses paroles, lorsque quelqu'un lui rappela chez moi son propos, sur un enfer brûlant à vide.

Il supportait mes accès d'ironie, parce qu'il savait les corriger, après rire.

Il avait aimé le titre de mon premier ouvrage *les Huit Paradis*, inspiré par une croyance répandue chez ces musulmans dissidents de la Perse, tout imprégnés de Platon, les Soufis, qui enseignaient l'existence de sept enfers et de huit paradis pour indiquer que la miséricorde de Dieu dépasse sa justice.

Il ne se trompait jamais sur le caractère foncier du christianisme qu'il aurait volontiers, en vrai Français qu'il était, résumé dans cette fable de La Fontaine, où le soleil l'emporte sur le vent pour faire tomber le manteau des épaules du voyageur : *Plus fait douceur que violence.*

L'inutilité des violences nous apparaissait à tous deux dans le va-et-vient inexorable des révolutions et contre-révolutions, des occupations qui se soldent par une occupation contraire, finissant comme les fleuves qui rentrent dans leur lit, après conquête faite : l'inondation !

La folie des hommes ne faisait aucun doute pour lui, mais il ne les en aimait pas moins, puisque les connaissant comme il se connaissait lui-même, il les confondait dans le même amour de Dieu. Un de ses fredons (je les datais par année), consistait à dire : « Tout est fou. » Puis : « Tout est raté ! » Et l'année d'après, renchérissant sur la précédente : « Tout est foufou ! » Puis, sentant vivement en quoi consistait son espoir, il se résumait ainsi : « Tout est fou ; tout est raté ; et tout est sublime ! »

Il lui arrivait de dire : « Moi, prêtre, qui suis en fonction du péché... » Parfois il disait aussi : « *Felix culpa* ». Heureuse faute ! comme antidote à la dureté de cœur envers les autres, à la complaisance envers soi, qu'il détestait par-dessus tout.

« Au moins, disait-il, quand les corneilles abattent des noix, c'est pour que nous les mangions ; mais madame X... n'a pas même l'excuse d'avoir faim. »

On lui reprochait constamment sa charité.

On lui reprochait aussi sa miséricorde, d'avoir été trop bon, d'être toujours trop indulgent, alors que son refrain était : « Pas assez ! » Sa mansuétude s'attachait à lui, comme une tare, aux yeux des méchants.

J'entendis, un jour, un nouveau converti, revenu de loin, lui dire d'un ton sévère, qui sentait la remontrance :

— Monsieur l'abbé ! un catholique doit être féroce !

— Oh ! monsieur, ce n'est pas mon avis, répondit l'abbé Mugnier. Quand je monte à l'autel, je ne dis pas : « Voici la panthère de Dieu! » Je dis : « *Agnus Dei* ».

On aimait à l'embarrasser, sans y réussir jamais, même ceux qui se croyaient naturellement les plus fins.

Anatole France, qu'il venait de rencontrer dans le salon de la comtesse Greffulhe, le voyant en admiration devant le célèbre buste de Houdon, qui représente Diane, s'écria d'un air narquois :

— Hé! hé! monsieur l'abbé, vous voici comme Endymion.

— Endymion? répondit l'abbé, sur le ton de la plus sainte ignorance. De quelle paroisse était-il?

Anatole France était homme à goûter la répartie, qui donnait rang de curé au prêtre de Diane...

Alors ils parlèrent d'Hippolyte, dont Racine avait fait l'amoureux d'Aricie, pour complaire au goût de la Cour. Ils tombèrent d'accord que l'Hippolyte antique était supérieur à l'autre. C'était un prêtre consacré à la Vierge immortelle, que les transports de Phèdre importunaient.

***

Il avait un goût très vif pour la compagnie et la conversation des médecins, parmi lesquels brillent quelques-uns des hommes les plus intelligents et les plus cultivés de Paris. J'en citerai deux qu'il voyait constamment, avec un plaisir « toujours divers, toujours nouveau ». C'était le professeur Mondor, le disciple de Mallarmé, l'ami de Paul Valéry, et le professeur Debré, qui joint à une profonde science, l'esprit le plus fin et la sensibilité d'un homme qui a consacré sa vie à sauver des enfants.

Il voyait dans leur profession quelque chose où passait le souffle vivifiant de l'Évangile, le Christ thaumaturge, le Dieu guérisseur. Mais il savait où sont les limites des sursis obtenus par les maîtres du bistouri et du pneumo-thorax. Je n'ai jamais tant admiré sa présence d'esprit, qu'un jour où un médecin psychiâtre, nouveau venu dans son art incertain, lui dit avec une suffisance insupportable : « Monsieur l'abbé! Les femmes ne viennent plus se confesser à vous; elles viennent se faire psychanalyser par nous. »

« C'est possible, monsieur, répondit l'abbé. Mais vous, vous ne pardonnez pas! »

Il voyait bien par où le vrai médecin et le vrai prêtre se ressemblent et se rencontrent, et à quel moment l'un doit le céder à l'autre.

En temps de guerre et de révolution, en temps de troubles publics, le confesseur est assailli, il en avait fait l'expérience, confirmée par ce passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* que j'ai retrouvé, vigoureusement souligné par lui, et daté : 1914 !

On se précipitait dans la maison de Dieu, comme on entre dans la maison d'un médecin le jour d'une contagion [1].

1. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 115.

SA VOCATION

« La piété se définit : le goût des choses divines. » Il a écrit cela pour l'avoir senti. Du mysticisme, il disait : « C'est le tête-à-tête et le cœur-à-cœur passionné avec Dieu. »

Et de la vie que « c'était une chose complexe, un mélange d'erreur et de vérité, de sublime et d'absurde. »

J'ai cru deviner le secret de son équilibre un jour où il me montra dans une ode d'Horace, cette définition : « Le souffle *ténu* de la muse grecque... » Il disait : « C'est cela que je sens passer à travers les Évangiles. »

Ce « souffle ténu » c'était aussi son génie.

Il détestait l'exagération, le grandiose, l'enflure, le colossal, le terrible. Il y voyait autant de péchés. C'est ce que les Grecs appelaient « la démesure »; il l'avait en aversion.

Il me racontait que lorsqu'il fut entré au grand séminaire de Saint-Sulpice — c'était après Nogent-le-Rotrou — tous les samedis de la fin du mois, un des professeurs montait en chaire, pendant le salut, et d'une voix caverneuse, il admonestait les séminaristes, les mettant en garde contre les tentations qu'ils allaient affronter le lendemain, dans ce Paris des « abominations de la désolation » qu'il ne craignait pas d'appeler : « La moderne Babylone! » « Et le lendemain, disait l'abbé, mes chaussettes à raccommoder sous le bras, je prenais l'omnibus ; et j'arrivais dans l'intérieur *peu babylonien* de ma mère! »

Combien il préférait à ce « maître à penser du mal », à ce professeur d'exagération, un autre de ses directeurs d'alors, un très vieux prêtre, qui avait la sagesse de dire à ses élèves : « Les choses étant ce qu'elles sont, et ne pouvant pas être autrement — à moins qu'elles ne changent — nous continuerons comme par le passé. »

Son indulgence qui lui fut tant, si souvent et par tant de méchants, reprochée, il en puisait l'essence exquise dans son cœur, et quelquefois dans saint Paul :

La Charité est patiente, elle est bonne ; la Charité n'est pas envieuse ; la Charité n'est point inconsidérée, elle ne s'enfle pas d'orgueil ; elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne tient pas compte du mal... elle exécute tout, elle croit tout, elle espère tout, et elle supporte tout [1]...

Elle ne tient pas compte du mal, et elle croit!

Voilà ce qui constituait sa vocation, ce pouvoir du pardon qui ne peut pas se tromper en pardonnant, qui lui avait été conféré par l'Église du Christ et par son apôtre en succession directe, nommément à lui, son plus jeune fils, son indigne serviteur, et son pauvre enfant!

Domine non sum dignus! Il prononçait en officiant ces paroles, comme je ne les ai jamais entendues prononcer par personne. Il aimait à rappeler

1. SAINT PAUL I, *Corinthiens*, 13.

un autre souvenir de l'enseignement sévère qu'il reçut à Saint-Sulpice : « Un jour, au réfectoire, où le silence était de règle, où tout en mangeant on écoutait la lecture, une salade fut servie, dans laquelle se trouvait une souris morte. Le Supérieur s'interrompit un instant, et remarqua : « Ce sont des choses qui arrivent dans les communautés. » Et la lecture reprit. C'était saint Ambroise qu'on lisait ce jour-là. »

Cette histoire me faisait rire et réfléchir en même temps.

« N'était-ce pas pour vous habituer à la confession, monsieur l'abbé? lui disais-je ; pour vous apprendre à vaincre votre dégoût? »

A son tour il riait de mon interprétation, puis il ajoutait : « Voyez-vous, il y a soixante ans que je confesse, et je ne suis pas encore dégoûté! »

Et pourtant, pensais-je, combien de souris mortes dans le saladier a-t-il vu passer depuis ce temps-là!

J'ai visité l'église de Saint-Sulpice avec lui, plus d'une fois. C'est une de ces vieilles églises de Paris, où la Religion et l'Histoire convergent. Élevée pour donner abri à la sagesse divine, elle a servi à toutes les démences humaines. Saint-Sulpice fut désaffecté par la Révolution et puis, rendu au culte. L'abbé me disait : « Lucile Desmoulin s'y est mariée. Le général Bonaparte a banqueté à Saint-Sulpice, à son retour d'Égypte ; mais il n'a rien mangé, par crainte du poison. Le voyez-vous, ce grand vainqueur faisant maigre dans l'église?

— Je doute, lui disais-je, que le fils de Lætitia Ramolino, ce catholique corse, ce neveu d'évêque, élevé par son oncle l'archidiacre dans un pensionnat de demoiselles, se soit trouvé très à l'aise. Il ne devait pas être autrement rassuré de festoyer si près de la Sainte-Table, même si le tabernacle était vide et l'autel renversé. »

C'est dans cette église rendue à Dieu, comme toutes les autres églises de France — le génie de Napoléon et le Génie du Christianisme ayant trouvé leur point de coïncidence — c'est à Saint-Sulpice que l'abbé Mugnier a été fait prêtre. « C'est ici que j'ai reçu les Ordres mineurs et majeurs, me disait-il. C'est le vieil archevêque de Paris, Mgr Guibert, né en 1802, qui m'a ordonné prêtre. Faites attention! ajoutait-il ; 1802, c'est une date ; c'est Bonaparte à l'aurore de sa gloire. »

Je lui disais : « Ces mains qui vous ont consacré, béni, sont des belles-de-jour qui se sont ouvertes aux rayons de la campagne d'Italie! »

Je le vis s'agenouiller sur le parvis, devant l'autel d'où lui était venue la consécration. Là était la dalle où il s'était étendu pour mourir et renaître à la vie.

— Un des vicaires généraux criait : « *Procumbant !* Jetez-vous à terre! » Je me suis couché à terre de moi-même, me disait-il. Nous devions rester dix minutes étendus tout de notre long sur le parvis... On faisait de ses bras un petit coussin... la face contre terre... ma pauvre mère était là... Elle se disait : « A-t-il la vocation? »

— Est-ce qu'elle a désiré ardemment que vous soyez prêtre? demandai-je.

— Ma pauvre mère! Elle voulait pour moi la paix. Et je n'ai pas eu la paix... J'ai eu les guerres des autres!

C'était une variante de ce qu'il m'avait déjà dit : « J'ai eu le trouble des autres. »

Formule nouvelle pour exprimer la même pensée, jaillissant des profondeurs de son insondable compassion. « Je ne regrette rien, je me hâte de le dire! » ajoutait-il. Puis revenant sur ce qu'il m'avait déjà dit, avec encore plus de force, il ajoutait : « Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que je ne suis pas encore dégoûté, depuis quatre-vingt-trois ans que ça dure! »

Il prononça ces derniers mots en 1937, chez moi, dans l'île Saint-Louis, où nous déjeunions ensemble près d'une fenêtre ouverte sur les beaux toits penchés, et sur la nef de Saint-Gervais, qu'il ne pouvait plus voir, puisqu'il était privé de la vue depuis 1931. Mais il entendait les cloches, alternant avec le roucoulement des pigeons qui venaient déjeuner avec nous, sur le rebord de cette fenêtre.

Sur le sujet de sa vocation, il revenait souvent, toujours avec la même confiance. Il avait suivi le tracé de Dieu, et c'était tout.

Un jour que nous passions par Amiens (c'était lors de son unique voyage en Angleterre, auquel j'avais eu le bonheur de le décider, en 1927), voyant la flèche de la cathédrale à l'horizon, il me dit : « C'est à Amiens que je suis venu le jour de la bataille de Wissembourg, pour me faire Jésuite. J'y suis resté quatre jours... J'étais entré dans la Société de Jésus pour y vivre et pour y mourir, et ça a duré quatre jours! Je me suis mis à pleurer, je me sentais perdu ; je pleurais parce que j'avais dit adieu à ma mère. On me disait : « Vous avez retrouvé une autre mère, la Compagnie. » Je trouvais que c'était une mère bien sèche.

Et parlant encore de ce court passage chez les Jésuites, il disait : « Évidemment, c'était de ma faute. J'eus l'instinct que j'étouffais. Au lieu d'entrer dans la Compagnie de Jésus, je me suis simplement préparé au sacerdoce. Je suis du clergé séculier, tandis que Brémond (il parlait de son ami l'abbé Brémond) est du clergé régulier. Brémond, lui, est resté longtemps chez les Jésuites, c'était une vocation d'imagination...

Un homme de lettres, nouveau converti, lui disait avec cette outrecuidance particulière à ceux qui détiennent la vérité depuis peu :

— L'abbé, vous sentez le fagot.

— Excusez-moi! Je n'ai rien senti. Je suis enrhumé! Je me suis enrhumé ce matin dans mon confessionnal.

Robert de Montesquiou lui dit, un jour, chez moi :

— Monsieur l'abbé, quand je mourrai, je ne me confesserai pas à vous, parce que mes péchés ne vous étonneraient pas assez!

Paul Bourget, après avoir écrit *le Disciple*, ne le trouvant pas suffisamment discipliné, lui disait :

— Mon cher abbé, vous n'êtes qu'un séducteur.

— Oh! monsieur Bourget... Je ne suis pas digne de ce nom-là, disait l'abbé, c'est ainsi que les Pharisiens ont appelé le Christ!

Pour d'autres, de beaucoup les plus nombreux, son esprit et sa foi ne faisaient qu'un, et leur servaient de pierre de touche. Qui comprenait et aimait l'abbé Mugnier était sauvé, qui le sous-estimait était perdu.

Pour réfléchir fidèlement le rayon de sa foi, qui brillait si clairement aux yeux d'un grand nombre et aux miens, il me suffira de transcrire ces paroles, un jour qu'il me parlait de ce que fut pour lui l'armistice du 11 novembre 1918.

« Quand une grande chose merveilleuse arrive, on n'a rien à dire. Tenez, le jour où je suis devenu prêtre, je n'ai écrit dans mon journal que : *Dieu! Mon Dieu!* »

Le jour du 11 novembre 1918, ce fut la fin du scandale que fut pour lui sa seconde guerre, la fin de la seconde invasion de la France, la certitude de la seconde libération du territoire. C'était la Lorraine revenue, le pays de sa mère... Et il ne trouvait d'autre comparaison dans son cœur pour cette grande chose merveilleuse, que de se rappeler le jour de son entrée dans l'Église.

L'AMOUR DES LETTRES

Cette réputation que lui firent les gens de lettres d'aimer la littérature, naquit de la conversion d'un romancier, Huysmans. Il la méritait avant.

Sa passion pour les muses était antérieure. Il respirait l'âme des livres comme on respire l'air, en faisant appel à quelque chose qui est hors de nous, et dont nous avons pourtant besoin pour être nous, et pour vivre.

Je le questionnais souvent sur les débuts de cette autre vocation qu'il savait compatible avec sa vocation religieuse, en intime rapport avec elle. Il avait faim et soif de poésie. Il aimait ceux qui le nourrissaient de la substance de leurs rêves.

Il me disait, parlant de sa période d'initiation littéraire : « C'était vers 1877, 1878, 1879... Vous n'étiez pas née... Vous étiez encore loin d'être née... Mes confrères étaient alors de bons prêtres, très pieux. Ils me disaient : « Vous êtes « poâte »? d'un ton de mépris. Je leur répondais :

— Vous ne dites donc pas la messe?

— Comment je ne dis pas la messe?

— Mais, alors, que dites-vous donc au commencement de la messe? Vous dites bien : « *Confitebor tibi in cithara?* » — « Je vous chanterai sur la cithare... » C'est le psaume de David! Le roi David! En voilà un qui était poète!...

Je le questionnais sur les premiers livres qu'il avait lus au temps de la vie où chaque lecture est une révolution. Je le savais d'expérience. Il

me disait : « Les livres que j'aimais, pendant les années 1870, 1871, enfin, toutes mes lectures préférées jusqu'en 1879, étaient traitées de « littérature-de-rien-du-tout »... C'était « le mauvais goût », c'était « la décadence »! Et ce sont aujourd'hui des livres qui prévalent, c'est-à-dire : les *Mémoires d'Outre-Tombe*, Stendhal, Victor Hugo, Flaubert... »

Il me disait ces choses en 1919. Nous devions assister ensemble à un retour de flamme pour Chateaubriand. Combien je devais regretter que l'abbé Mugnier n'eût pu lire davantage dans l'avenir, et n'eût pas vu de ses yeux mortels ce que j'allais voir en 1946 : le portrait de l'*enchanteur* sur tous les billets de 500 francs imprimés par la Banque de France! René entouré des rayons d'une gloire dans laquelle se peuvent lire le titre de tous ses ouvrages, depuis *Atala*, *le Génie du Christianisme* et *les Martyrs*, jusqu'aux *Mémoires d'Outre-Tombe*... Il eût été ravi par la forme que le cours imprévisible des choses donnait à cet hommage de reconnaissance public : notre Chateaubriand, ce gueux fier, toujours à court d'argent, prenant valeur fiduciaire dans la République française et sur toute l'étendue des territoires français, cent ans après sa mort...

Et le portrait reproduit sur les billets de banque était bien celui de Gérard, l'orageux, le sombre, l'échevelé, devant qui Bonaparte s'était arrêté pour dire :

« Chateaubriand a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée! »

La prédilection de l'abbé Mugnier pour George Sand m'intrigua longtemps, jusqu'au jour où je compris que ce qu'il avait cherché d'instinct dès ses premières lectures, c'était un rafraîchissement, un adoucissement à cet « état de sécheresse » dont parlent les théologiens, qui s'il eût vraiment touché son âme, l'aurait flétrie. « Vous êtes des dieux en fleurs », dit Tertullien, un père de l'Église, qu'il aimait à citer.

« George Sand, me disait-il, c'est encore autre chose que Chateaubriand, ou Stendhal ; c'est mon côté Jean-Jacobien qui parle pour elle. Elle est une petite fille de Jean-Jacques. George Sand, c'est tout le « bataclan » romantique, mais c'est aussi, une petite sœur de Virgile ; c'est la campagne du Berri que j'aime, c'est *la Petite Fadette*, ce sont *les Lettres d'un Voyageur ;* c'est l'Indre et son rivage qui sent la menthe ; c'est l'exotisme de Bernardin de Saint-Pierre, mais animé par le génie d'une femme ; c'est l'histoire du Malgache de l'Ajupa [1] ».

J'avais communication avec lui à travers les lectures à haute voix que mademoiselle Viaud m'avait faites, un été, en Normandie, au cours d'une de mes convalescences. Elle m'avait lu les deux livres « convenables » de George Sand : *la Mare au Diable* et *la Petite Fadette*.

Ces romans champêtres m'avaient ravie, mais je n'allais pas aussi loin que l'abbé dans mon admiration pour tout le reste, et je me repro-

1. Surnom de Jules Néraud, ami de George Sand et son voisin à Nohant.

chais cela comme une pauvreté de cœur. Je n'ai jamais été fière de ne pouvoir admirer ou aimer davantage. L'abbé trouvait un vif plaisir de mélancolie à me raconter comment il s'était d'abord intéressé à George Sand :

« J'étais vicaire à Saint-Nicolas-des-Champs ; je m'ennuyais dans la sacristie, et j'étais seul. Je pris un registre des naissances, et je tombai sur l'acte de naissance de George Sand : juin 1804!... Les prénoms qu'on lui avait donnés, les témoins, tout y était!... Pensez donc : ce nom d'Aurore, le souvenir de Maurice de Saxe... Elle avait été baptisée à Saint-Nicolas-des-Champs, cette femme qui a tant aimé les champs. »

Il rapprochait ce souvenir d'un autre de ses souvenirs « georgesandien », comme il disait. Le berceau touchait la tombe, les derniers sacrements, le premier... Il avait appris la mort de George Sand quand il était encore à Saint-Sulpice.

« Ma mère m'envoya une paire de chaussures de rechange, dont, d'ailleurs, je n'avais pas besoin, puisque nous ne sortions jamais! Ces chaussures étaient enveloppées dans un numéro du journal *le Temps*. Les journaux ne pénétraient pas dans le séminaire de Saint-Sulpice. C'est par ce journal, que j'appris la mort de George Sand! Mais revenons à Virgile! Retrouvons George Sand dans le Berri, parmi le thym et la rosée ; c'est dans l'églogue qu'il faut la rejoindre, au bord de l'Indre. « Battre la campagne » est une vilaine expression inventée par les gens des villes... Il faut la battre le plus souvent possible. »

Avec saint Paul, il implorait : « Ne me permettrez-vous pas un peu de folie? »

Après avoir célébré tout le bataclan romantique, il me disait encore : « Un temps viendra où l'on n'aimera plus que les notes. Il faut de la rapidité. D'ailleurs, ajoutait-il, dans notre Chateaubriand, il y a de tout, des brèves et des longues, des raccourcis, qui feraient honneur aux Latins, à Voltaire... »

Puis nous revenions à Stendhal, celui des notes, le plus sec, le plus fin. Je lui citais une phrase du *Journal*, où pour la première fois j'entendis la note végétale, et que j'aimais pour cette raison : « Les tilleuls du Ministère de la Guerre rougirent par le haut. J'en fus profondément attendri. J'avais donc des amis à Paris? »

Ce rougissement de rubis des tilleuls taillés, la sève montant jusqu'à l'extrême pointe des jeunes rameaux, c'est le premier signe du printemps, dans l'Ile de France. Je l'avais souvent observé.

« Et qu'il a dû souffrir de son isolement pour avoir écrit cela, ce pauvre provincial, qui voulut conquérir Paris! » disait l'abbé.

En contraste, je lui citais une phrase romantique dans *le Rouge et le Noir*, quand Julien Sorel aperçoit la fille du duc de La Môle endormie dans le cabinet de travail de son père, tout justement sous une panoplie : « Ah! que j'eusse voulu couvrir de baisers ces joues si pâles! *Et que tu ne le sentisses pas!* »

Il me faisait l'éloge de Stendhal en Italie, de Stendhal à Rome, de Stendhal à Civitta Vecchia, tout cela très loin de *René*, de George Sand, ou de Byron.

Je lui disais : « Vous savez vous contredire délicieusement. »

Il riait, et disait : « Il le faut, cela entretient la santé de l'esprit. Il faut de la souplesse. »

Je n'avais d'ailleurs aucune peine à le suivre dans ses sautes d'humeur littéraire, ses préférences contradictoires, ses admirations qui ne se faisaient pas la guerre entre elles. N'étais-je pas dès mes jeunes années, l'inventeur d'une méthode qui se résumait dans ce cri : « Quelle chance qu'il y ait les deux : Turenne et Condé. Corneille et Racine! »

Ce que nous craignions le plus, l'un et l'autre, dans les admirations de commande, les enthousiasmes de convention, les élans calculés, dans les classifications, la balance des comptes tenus à jour, et tout l'appareil bancaire appliqué à cette matière précieuse, puisqu'elle est vivante ; l'amour des lettres, c'était la pétrification. Ici commençait « l'Histoire de la fontaine pétrifiante », telle que je la racontais à l'abbé Mugnier.

Dans mon enfance, on m'avait fait visiter, en Auvergne, un lieu célèbre du Puy-de-Dôme ; une grotte à stalactites, où se trouve une source. Mais, on ne m'avait pas révélé d'avance la nature du miracle auquel j'allais assister. Dans un jardin proche de la source, on me donna permission de cueillir des fleurs. On me laissa composer mon bouquet à ma guise. J'aimais passionnément les fleurs, alors, comme aujourd'hui. Je choisis une pensée, une rose, une marguerite, un réséda, un myosotis, et cette fleur qui s'appelle « le cœur de Jeannette », rouge comme un cœur, avec une flamme au bout, et qui tremble. Mon charmant petit bouquet terminé, on l'admira ; on me donna un ruban pour l'attacher ; puis on me conduisit à la source. Arrivée au bord de la fontaine, je devais y jeter mon bouquet. Je n'en voulus rien faire ; en voyant cette eau trouble et tourbillonnante, j'avais peur.

« Bête! On va te le rendre! » me disait ma sœur aînée qui était dans la conspiration. Et comme je résistais quand même, quelqu'un me le prit des mains, donna mon bouquet au gardien, et ce fut lui qui le jeta dans la fontaine. Je poussai un grand cri! Mon beau bouquet avait disparu.

On me le rendit quelques instants plus tard ; mais non pas lui, un autre qui n'avait plus mine de rien! Toutes les couleurs, tous les parfums étaient partis. Grise était la rose ; grise, la pensée ; grise, la marguerite ; gris, le réséda, et lourde comme une pierre la fleur appelée « cœur de Jeannette ».

Le tour était joué. Ce qu'ils m'avaient rendu, c'était un bouquet insensible. On eut beau me dire que je venais d'assister à un miracle de la nature et qu'ainsi mon bouquet pétrifié durerait toujours, je ne voulais rien entendre ; je pleurais ; mes fleurs étaient mortes, je le savais, et je ne voulais pas être consolée.

De cette histoire, l'abbé Mugnier et moi, tirions une moralité. Il ne fallait jamais jeter ses fleurs à la fontaine...

« Pas d'épingle pour les papillons ; d'empailleur pour les oiseaux... Pas d'immortelles surtout, me disait-il, mais des roses ! Mais des résédas !... »

Rien de ce qu'il appelait « du définitif ». Pas d'absolutisme en poésie. Toute uniformité d'opinion devient ennuyeuse. L'effet de la fontaine pétrifiante se fait souvent sentir dans les écoles, dans les chapelles littéraires, partout où quelque chose ou quelqu'un tend à imposer sa loi.

Lui ne jetait jamais ses bouquets à l'eau qui les change en pierre. Il reconnaissait que leur caractère périssable ajoute de la beauté aux œuvres des hommes, que leur renouvellement est à ce prix, et qu'il nous faut changer de chefs-d'œuvre pour les mieux sentir, comme les saisons changent de fleurs.

Des cénacles, il se méfiait ; aussi des personnes qui ne lisent les livres, un peu, que pour en parler, ou qui en parlent sans les avoir lus, n'aimant les lettres que par ouï-dire ; il évitait leurs conversations. « Les échos retardent toujours », disait-il. L'une d'elles avait confondu, dans son enthousiasme phonétique, Marcel Proust avec Marcel Prévost. Une autre, confondit devant lui, Paul Bourget avec Paul Valéry ; c'était à cause du prénom. Pour la prévenir, l'abbé s'écria : « Oh ! madame ! Nous avons changé de Paul ! »

« Que voulez-vous, me disait-il, tout cela manque d'ingénuité, de sincérité. On peut se tromper sur tout, mais il ne faut pas se tromper sur ce qu'on aime. »

Je lui disais : « Ce sont les travaux de l'amour, sans l'amour. »

Il me répondait : « C'est vrai ! La véritable prostitution est intellectuelle. »

Nous revenions à Stendhal par Mérimée. Il aimait *Colomba* et citait son style en exemple. Je lui racontai que ce goût était partagé par mon père, qui fut mon premier maître en littérature et me conseillait de lire Mérimée, pour m'exorciser de Chateaubriand — sans y réussir.

— Ce que j'aime surtout dans Stendhal, c'est son grand amour pour l'Italie, disais-je à l'abbé qui approuvait ce choix.

— Aimer ailleurs, aimer hors de soi, c'est le salut, me disait-il. Combien peu le savent, à l'exception des plus grands ! Tout cela, ce sont des exercices du cœur, destinés à l'agrandir, à dilater notre pouvoir d'admiration. Gœthe préférant la France à l'Allemagne de son temps ; Henri Heine séduit par la Vénétie, au point de vouloir pour épitaphe ces seuls mots : « Il aima les roses de la Brenta. »

« Leur précurseur, c'est Montaigne. Il se voulait citoyen romain, avant que d'être Français.

— Admirons Stendhal quand il parle de lui-même en disant : « Henry Beyle, Milanese. » Ce transfert d'affection favoriserait singulièrement la tâche du catholicisme, si l'usage en était plus répandu.

— Cette tâche étant de réconcilier les hommes? demandais-je.

— Hélas! oui, répondait-il.

Je me moquais un peu des amours volontaires de Julien Sorel, entachées de ce que les Anglais appellent *Class Conciousness*, conscience de classe; l'amour à l'état de revendication sociale est un sentiment assez comique. J'approuvai ce que m'avait dit Claudel à ce sujet; il trouvait Julien Sorel insupportable et lui reprochait d'être le père d'une longue lignée de pions conquérants.

Je me souviens d'une discussion au sujet de Stendhal, dont la conclusion imprévue fut donnée par un ambassadeur d'Angleterre à la requête de l'abbé Mugnier. Les uns louaient Stendhal, les autres le décriaient, chacun disait ce qu'il fallait en lire ou n'en pas lire. Lord d'Abernon, un des hommes les plus cultivés d'Angleterre, auteur, dans sa jeunesse, d'une grammaire grecque qui sortait d'une conférence diplomatique à Varsovie et paraissait assez fatigué, ne disait rien. Interrogé par l'abbé Mugnier :

— Que pensez-vous de Stendhal, monsieur l'ambassadeur?

Il répondit simplement :

— Je n'aime pas les consuls!

On eût dit que l'esprit des autres était plus sensible à l'abbé Mugnier que le sien propre, celui dont sa conversation brillait, comme en se jouant et sans qu'il parût y faire la moindre attention. Il stimulait; il suscitait la répartie; il provoquait la réplique. C'était ce qui le faisait rechercher d'une foule de gens qui ne se sentaient jamais tant d'esprit que lorsqu'il était là. Quant à la littérature c'était pour lui plus qu'un divertissement, plus qu'un goût; plus qu'une habitude; une récréation de l'âme dans le sens littéral du mot : re-créer. Rien ne se fane plus vite, ne souffre plus facilement des langueurs et des mortelles atteintes de l'ennui, que l'âme, cette chose dont l'absence entraîne la corruption.

Quand l'abbé Mugnier disait d'un auteur, qu'il lui « corsait » l'esprit, c'était bien. Quand il disait : « Il me recrée l'âme », c'était mieux.

De son âme, il avait toujours besoin, pour la dépenser, pour la communiquer à d'autres, et puis à d'autres, foule affamée et lamentable, qu'il lui fallait renvoyer nourrie. Où puisait-il ses forces de renouvellement si nécessaires? Dans l'Évangile d'abord et dans la Bible; il ne cessait de le dire. Mais aussi, dans les livres qui traitent des passions, « ces Furies qui ne viennent jamais seules», et que les Muses savent seules endormir, en chantant.

Lui reprocher son amour des lettres, comme il arrivait à quelques esprits chagrins, lui refuser l'usage des textes profanes, au nom des textes sacrés, cela équivaudrait dans la pratique à reprocher à Pasteur, parce qu'il croyait en Dieu de lire des traités de médecine, lorsqu'il étudiait les moyens de guérir la rage.

L'étude des passions, ce qui les prépare, puis ce qui les détruit, faisait partie de son apprentissage; c'était son métier de confesseur, c'était sa

vie, puisque la guérison des âmes était le prix de son renoncement, le repentir, la raison d'être de son sacerdoce, et le pardon, l'essence de sa vocation. La connaissance des fautes lui était nécessaire.

« Le prêtre ne vit pas, disait-il encore ; il regarde vivre. »

Où donc aurait-il pris plus ample connaissance du spectacle que dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, qu'il relisait constamment, qui le ne quittaient jamais ?

Shakespeare, Gœthe, Victor Hugo, ceux qu'il appelait « ses grands hommes », venaient continuer les lamentations des Rois et des Prophètes qui succédaient aux gémissements d'Iphigénie, de Phèdre et d'Andromaque, à la douleur de Prométhée enchaîné.

La plus haute littérature n'est qu'une plainte. Dans toutes les langues de la terre, ce n'est qu'une suite ininterrompue de confessions et de testaments, après des crimes qui ont été commis.

Au prêtre qui doit s'interdire de les commettre, mais qui doit en instruire, à qui la science des passions est nécessaire, pour les régler ou les détrulre dans le cœur des fidèles, les poètes apprendront toujours de quoi sont faits les rêves des hommes, leurs remords, et dans le meilleur des cas, leurs regrets.

L'échange constant d'allusions à nos lectures préférées entra pour une part très grande dans le fondement de cette amitié, qui devait m'être salutaire, à la veille d'événements iniques et monstrueux, qu'elle précédait de si peu d'années, et pendant le cours desquels devait se poursuivre une vie qui ne m'a pas encore quittée.

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. »

Tel poète ancien, ou moderne, entrait de préférence dans la composition de telle amitié ou de telle autre, selon les affinités du caractère de chacun, et rien ne m'amusait davantage que de découvrir l'auteur par lequel l'abbé Mugnier avait communication d'esprit avec telle ou telle autre personne, qui lui ressemblait aussi peu que possible, ou bien avec quelqu'un qui s'accordait parfaitement avec lui. J'analysais ainsi une de ces amitiés les plus fines, et en même temps les plus fortes, que j'eus le bonheur de partager avec lui : celle de M. Jules Cambon. En la distillant, je découvris que le parfum de base était La Fontaine. J'éprouvai de la joie à écouter la conversation de l'abbé Mugnier et de M. Jules Cambon, à les entendre se faire écho. M. Cambon avait la voix basse, et prenait soin de ne l'élever jamais. Tout ce qu'il disait de beau devenait flatteur comme une confidence :

— Souvenez-vous, mon cher abbé, que les hommes sont des animaux !

— Je n'oublie *rien !* répondait l'abbé Mugnier, se ralliant avec promptitude à cette opinion et mettant un accent sur le mot *rien* qui valait plus qu'un long discours.

Parfois, M. Cambon, alors président de la Conférence des ambassa-

deurs, après une journée de travail décevante, venait passer une heure chez moi, où il savait retrouver l'abbé Mugnier. Il nous lisait les *Fables* à haute voix. Ce jour-là, il avait choisi : « Les animaux malades de la peste ». Sa diction était exquise. Chaque mot portait. Cette lecture faite par l'ancien ambassadeur à Berlin, de cette voix nuancée, confidentielle, presque chuchotante, de cette même voix qui avait vainement cherché à ramener à la raison l'empereur Guillaume II, ses chanceliers Bülow ou Bethmann, et tant d'autres chefs de gouvernement après eux, faisait les délices de l'abbé Mugnier et les miens. Je demandais à M. Cambon de relire : *L'oiseau blessé d'une flèche* qui est, parmi les *Fables*, celle que je préfère :

Mortellement blessé d'une flèche empennée
Un oiseau déplorait sa triste destinée.

Les commentaires suivaient :

Faut-il contribuer à son propre malheur?

— Nous ne faisons que ça , murmurait l'abbé Mugnier.

Cruels humains, vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles.

— Déjà prédite, l'aviation de combat...

Mais ne vous moquez pas, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre
Des enfants de Japeth toujours une moitié
Fournira les armes à l'autre.

— Nous sommes dans une période de trente années de guerre, disait doucement M. Cambon en refermant le livre.

Nous étions alors en 1919... Il ne croyait pas si bien dire.

Les tragiques grecs entraient aussi pour quelque chose, et même pour beaucoup dans leurs conversations. J'avais le sentiment d'entendre deviser deux Athéniens, spectateurs des *Perses*, après Salamine, quand l'abbé Mugnier et M. Cambon se racontaient leurs histoires, devant les portes-fenêtres ouvertes, non pas sur le jardin d'Academos, mais sur mon petit jardin du faubourg Saint-Honoré. Je leur répétais un mot que M. Paul Cambon, le frère de Jules, alors ambassadeur à Londres, m'avait dit, en mai 1919 :

« Prenez l'homme le plus intelligent du monde, mettez-le au gouvernement ; au bout de peu d'années, vous obtenez un imbécile. »

— Si ce n'est pas un fou furieux..., ajoutait M. Jules Cambon, complétant la pensée de son frère.

Mon commentaire venait d'un texte grec : *Le pouvoir corrompt la raison des humains.*

— On ne dira jamais mieux, soupirait l'abbé Mugnier! C'est évident ; c'est la condamnation de tout pouvoir personnel. Nous, en France, nous savons si bien cela, que nous avons peur du pouvoir. C'est pourquoi

nous le refusons à nos gouvernements ; alors nous tombons en anarchie.

— Il faut du pouvoir, disait monsieur Cambon, mais pas trop! Un pouvoir tempéré, avec un arbitre.

Pour l'abbé Mugnier et pour moi, si j'analyse la composition de notre longue amitié, la dominante fut et restera, en ce qui touche les lettres : Chateaubriand. La base, l'essence même et le bouquet de notre commerce d'esprit furent les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ce livre généreux sera notre guide, notre code secret, notre botanique, notre géographie, notre dictionnaire des passions, notre grille à déchiffrer le temps. Il nous suffisait de l'appliquer aux événements dont nous étions les témoins, ou les victimes, pour lire dans le présent, ce qui est plus difficile que de lire dans l'avenir. Grâce à la petite édition de poche des *Mémoires* qui ne quitta jamais l'abbé Mugnier, et que je possède aujourd'hui, les fleurs et les plantes séchées transformées en signets, et les passages soulignés au crayon, je puis suivre les démarches de son esprit. Les dates ajoutées en marge font foi.

Je lis à la page 68 du premier tome :

« *Vallée aux Loups, décembre* 1813. *Invasion de la France.*

» De Dieppe, où l'injonction de la police m'avait forcé à me réfugier, on m'a permis de revenir à la « Vallée aux Loups » où je continue ma narration. La terre tremble sous les pas du soldat étranger qui, dans ce moment même, envahit ma patrie. »

Note au crayon de la main de l'abbé Mugnier :

« Je suis à Combourg, 16 août 1918. Pendant que nous essayons de repousser l'ennemi, qui est *chez nous depuis quatre ans !* »

Il serait trop long de raconter comment chacune des avenues de notre domaine d'amitié correspondait à quelque carrefour en étoile, où s'élevait, comme une fontaine, quelque belle phrase de Chateaubriand, que ma curieuse mémoire me permettait de retenir, et qui nous consolait tout en nous désolant.

L'unique voyage accompli en Angleterre par l'abbé Mugnier nous mena sur les traces de ce jeune Chateaubriand, qui se laissa enfermer toute une nuit dans l'abbaye de Westminster, avec les fantômes des rois, des poètes et des grands hommes. Ce voyage commença par une promenade dans la campagne anglaise, avec le fantôme de Charlotte Ives, la fille du pasteur de Bungay, celle qui lui inspira, vingt-deux ans après avoir perdu « cet amour resté à la limite du rêve », son bel hosannah de mélancolie.

« Si l'on m'eût dit que je passerais le reste de ma vie ignoré au sein de cette famille solitaire, je serais mort de plaisir. » Et cette famille était anglaise.

A la demande de l'abbé Mugnier, il m'arriva souvent de traduire pour lui Shakespeare à livre ouvert. Il aimait le mot à mot ; malgré des

ânonnements inévitables, cette façon de lire lui donnait, disait-il, plus de plaisir que les traductions imprimées qu'il trouvait, pour la plupart, médiocres. Il me payait de mes peines en traduisant de la même manière des passages de l'anthologie grecque et des Tragiques, au temps où sa vue ne l'avait pas encore tout à fait quitté. Il me faisait partager aussi son enthousiasme pour les *Métamorphoses* d'Ovide et pour les *Tristes*, où il est quelque peu question de mon pays.

Je ne saurais préciser laquelle des personnes de son intimité, versée dans la langue allemande, lui servit d'Antigone dans ses voyages à travers la littérature germanique, et à travers cette « vieille Allemagne, un pays dont je rêve » comme il disait souvent, où il passa parfois ses vacances, dans la patrie de la Loreleï, au bord du Rhin. Bien entendu, en bon Français qu'il était, il ne savait pas plus l'allemand qu'il ne savait l'anglais. Je connais tout de son Angleterre, mais presque rien de son Allemagne, si ce n'est que le buste de Gœthe ne quitta jamais sa place d'honneur sur la cheminée de son humble petit parloir de la rue Méchain. Saluant le buste, il disait :

« Monsieur de *Gétte !* Vous êtes un homme! » en imitant l'accent méridional avec lequel ces paroles fameuses furent prononcées par Napoléon.

Il louait Gœthe d'avoir mérité, reçu et porté la Légion d'honneur. Il l'aimait particulièrement dans sa *Vie de Wilhelm Meister*, et pour son humanisme, pour Werther, pour Charlotte, et pour son voyage en Italie, pour son amour des auteurs français, pour ce qu'il y avait, dans cet Olympien, de divination et d'allégeance envers une Europe encore à naître, restée, elle aussi, à la limite du rêve.

Ce que furent les amitiés littéraires germaniques de l'abbé Mugnier, nouées autour de Weimar et de Bayreuth, d'autres pourraient le dire, qui l'ont connu avant moi ; je l'ai mal su, et deviné imparfaitement, car la comtesse Wolkenstein était déjà occupée à mourir quand je le rencontrai, mais il en parlait toujours comme d'une personne qui savait tout de la littérature allemande et douée de ce pouvoir de comprendre, auquel Sthendal faisant allusion, quand il disait : « De la sympathie, on n'en aura jamais assez! »

La comtesse Wolkenstein était une Autrichienne mariée à un Allemand qui fut ambassadeur d'Allemagne à Paris. « Wolkenstein... Des rochers et des nuages! des nuages sur des rochers », me disait-il.

Ce qu'il aimait dans ce qu'il appelait « la vieille Allemagne » sans qu'il s'en rendît compte peut-être, c'était *le Songe de Descartes ;* c'étaient les reflets de cette coupe vénérable déjà brisée en mille morceaux, le saint Empire romain germanique.

« Si seulement François Ier avait été élu empereur d'Allemagne, en place du Bourguignon, tout s'arrangeait! »

Voulant faire un jour une incursion dans un domaine mal connu de moi, je lui demandais comment il avait découvert Wagner.

« Comment je suis devenu wagnérien? Je vais vous le dire : c'est à Paris, chez M. Lascoux, juge d'instruction, qui habitait l'appartement de Montalembert, rue du Bac. Le Cygne de *Lohengrin*, c'était le cygne de madame Pelouse qui habitait Chenonceaux. On y faisait de la belle musique. J'y dînais ; nous mangions un lièvre aux poires ; j'étais assis à côté de madame Cosima Wagner. Je lui demandai de me parler de Nietzsche, elle me répondit : « Monsieur l'abbé, c'est un nom qu'on » ne prononce pas ici! »

« Voyez-vous. On ne s'aime pas entre gens du même pays, me disait-il ; on ne s'aime pas entre gens du même métier ; on ne s'aime pas entre gens de génie ; on ne s'aime pas parce qu'on se fait la guerre ; on ne s'aime pas non plus quand on fait la paix. Alors quand donc s'aimera-t-on?... Et la solution est là, pourtant, rien que là, » disait-il en tambourinant sur son cœur, d'un petit geste nerveux de ses doigts secs qui rythmait ses paroles. « Avant de mourir, saint Jean Chrysostome, très vieux, très faible, se fit hisser à bras dans la chaire de Sainte-Sophie de Constantinople ; il dit au peuple rassemblé : « Mes petits enfants : aimez-vous les » uns les autres. » Ce furent ses dernières paroles. Et ça n'a servi à rien... A rien, répétait-il, en levant les bras au ciel. Depuis dix-neuf cents ans!... » Puis il ajoutait : « L'humanité est indécrottable! »

Et après un silence :

« Mais il y a la petite perle, ne l'oublions pas. »

C'était pour me consoler.

Un jour qu'un importun, ou une importune, lui proposait de s'inscrire parmi les membres d'une de ces sociétés éphémères qui s'occupent à enfoncer des portes tenues grandes ouvertes par l'Église et depuis si longtemps, l'abbé s'enquit du but et du nom de cette association. « S.S.H. lui dit-on, la « Société Sans Haine ».

— Pourquoi pas A.A.? « Avec Amour. » C'est la société du Christ, et j'en suis déjà!

Dans son esprit, les textes sacrés et les textes profanes — les anciens — ne se combattaient pas, ils se complétaient le plus souvent. Je me souviens d'un jour où je lui envoyai par télégramme une parole que je venais de lire dans sa traduction d'un texte grec qu'il m'avait donnée. « Il y a beaucoup de porteurs de thyrses et peu de bacchants. »

C'est la préfiguration de la parole évangélique : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. »

Antigone préparait les voies du Seigneur quand elle disait : « J'ai un cœur fait pour l'amour et non pour la haine. »

Un jour que je lisais *Prométhée enchaîné*, je dis à l'abbé Mugnier que c'était à lui que je devais d'avoir senti toute la beauté chrétienne du texte. C'est à l'endroit où les petites Océanides, filles d'un dieu — et du parti des dieux, étant elles-mêmes des immortelles — sortent des vagues et,

saisies de pitié, viennent sur le rivage interroger le dieu puni, attaché par les autres dieux sur son rocher, pour être dévoré vivant.

Naïves, elles lui demandent ce que sont ces hommes pour lesquels un dieu a consenti à souffrir de si grands tourments. Prométhée les décrit : « Ils naissent dans la douleur ; ils crient quand leurs dents poussent, ils souffrent quand elles tombent ; puis viennent les passions ; contrairement aux autres animaux, ils se font la guerre entre eux ; ils sont la proie des maladies ; ils vivent peu de temps ; ce sont des éphémères ; ils meurent dans la douleur... »

Épouvantées, les petites Océanides demandent : « Quels remèdes à leurs maux ? »

Et Prométhée répond : « J'ai mis dans leur cœur les espérances aveugles ! »

L'abbé Mugnier approuvait ma libre interprétation du texte grec. Il me disait que l'Église est la gardienne fidèle de ces textes. Il m'apprenait aussi que la bénédiction des lettres faisait partie du rituel de la consécration des églises, de toute nouvelle église.

Le long de la nef principale, des écuelles sont disposées à intervalles réguliers ; elles sont remplies de cendres et sur ces cendres sont tracés, à droite les signes de l'alphabet grec, à gauche les signes de l'alphabet latin. Et l'évêque qui consacre les bénit en passant.

— Faites attention ! ajoutait l'abbé ; cette cérémonie a un sens, c'est un symbole. Tous les chefs-d'œuvre que nous aimons sont contenus dans l'alphabet.

— Et les cendres ? disais-je.

— Les passions, les civilisations éteintes...

— Qu'en restera-t-il ?

— Des lettres. Tout serait perdu sans les lettres.

PRINCESSE BIBESCO

JOURNAL INTIME

(Pages inédites)

p ar H.-F. Amiel

Il est inutile, je pense, de reproduire ici la brève introduction aux fragments inédits d'Amiel que nous avons publiés dans la Revue de Paris *d'avril* 1949. *Amiel est du reste trop célèbre pour qu'il faille répéter qu'il naquit à Genève en* 1821, *qu'à l'âge de douze ans il perdit sa mère et deux ans plus tard son père, qui se donna la mort. Recueilli, élevé par un oncle et une tante, Henri-Frédéric Amiel fréquenta les écoles de Genève, puis il se rendit, on le sait, en Allemagne, où il étudia pendant cinq années et, en* 1848, *il rentra dans sa ville natale, où il devait enseigner à l'Académie jusqu'à sa mort* (1881). *Ses exécuteurs testamentaires firent paraître en* 83 *une partie de son journal intime : ce texte assura immédiatement sa gloire.*

Les fragments qu'on va lire datent tous de l'année 1850. *A cette époque, Amiel n'a donc que vingt-neuf ans. Mais déjà on le trouvera à peu près tel qu'il allait être durant sa vie entière : attiré et rebuté tout à la fois par l'action dont il s'abstiendra de plus en plus à cause de sa frêle santé, et de son isolement, de sa « singularité » politique ; amoureux tiède ou transi, retenu toujours par des « respects » ou des scrupules aussi maladifs que délicats, rêveur de la veille et de la nuit, et rêvant des scènes humiliantes ou menaçantes qui ne manqueront point d'intéresser les psychanalystes.*

Et plus encore on reconnaîtra, dans les fragments qui suivent, la curiosité et l'intelligence très souples d'un esprit ouvert de toutes parts et à toutes choses, son goût pour l'érudition et la critique, son affection pour la nature et ses paysages, son romantisme solitaire, lyrique, mélancolique. Un romantisme, à vrai dire, non exempt de cette sauvagerie qui, rompant avec le classique désir de plaire, cherche à s'affirmer, cherche souvent l'être dans l'intériorité secrète, unique et ombrageuse, plutôt que dans un anonyme et généreux accord avec tous. Enfin et surtout on trouvera déjà, dans ces pages inédites, l'annonce de l'infatigable effort qu'Amiel déploiera sans cesse pour essayer de se connaître, de s'avouer, et de se changer en agissant sur soi-même.

Léon Bopp.

3 *janvier* 1850. *Jeudi soir.*

Fait important. *Tu prends la vie à rebours ;* il faut aborder les gens par leur bon côté, pour rendre les rapports agréables, au lieu de se raidir contre le côté faible. — Il faut être liant et non cassant ; il faut ne mécontenter les autres que le moins possible ; ne blesser et n'aigrir volontairement personne. Ne pas se faire des ennemis ; mieux que cela, chercher à ne pas s'en faire. — Tu es candide comme un enfant, et ne sais pas ce que sont des ennemis, ce que peut la calomnie. Tu dédaignes et passes. Cette fierté irrite d'autant plus les ennemis rampants et patients. — Tu es imprudent par orgueil, maladroit par raideur, et vulnérable par candeur.

Jeudi 31 *janvier* 1850.

Rêvé que Laurent C...[1] tenait en main et lisait un de mes anciens examens de conscience, que j'avais oublié, mais que je reconnaissais *mot pour mot.*

Ainsi rien ne s'oublie, et l'âme dans le sommeil médite et rumine son passé. Pourquoi ne ferait-elle pas de même dans la mort ? Donc se faire un trésor de bonnes pensées et de bonnes œuvres. De plus se faire un trésor d'impressions, de formes, d'images, car avec la disparition des sens, disparaît la possibilité du nouveau, au moins quant à ce monde et cette vie-ci. — Observer, étudier, sonder le plus possible de ce monde pendant que nous y sommes, car c'est la *matière de notre esprit ;* épurer son cœur, s'élever au bien, par l'amour d'autrui et la charité, entrer en Dieu, car c'est l'âme de notre esprit.

On n'emporte rien d'ici que soi-même, que son âme. Plus elle sera riche, développée, ouverte à toute évolution nouvelle, tournée vers l'infini, plus elle aura de belles destinées ultérieures. Notre vie est une gestation. Le grain que nous semons en mourant, c'est notre âme. A la fleur qui en sortira, on pourra juger la vie antérieure. Ainsi *nous faisons notre destin,* dans ce sens que nous pouvons dénaturer l'œuvre divine de l'éducation de notre Psyché, que Dieu nous sollicite perpétuellement, mais que nous pouvons nous ouvrir ou nous fermer. Dieu ne peut *donner* le paradis, comme il ne peut *donner* la liberté. Car l'âme qui n'est pas prête pour une situation, ne la peut goûter : un méchant mis en paradis, y serait dévoré d'ennui. *Le paradis n'est point un lieu, c'est un état d'âme,* c'est la félicité. La félicité c'est d'être en harmonie avec sa mission, de vouloir avec Dieu, d'être en Dieu.

Question. — Lequel est le plus avancé en mourant, de l'ignorant plein d'étroites superstitions, ne comprenant rien au monde, mais honnête, pieux, soumis, résigné, voulant le bien et humble — ou de l'homme éclairé, du penseur qui comprend mieux les voies de Dieu, du poète qui possède le monde dans son imagination, mais qui sont égoïstes et

1. Laurent Custot, fils d'un premier mariage d'une tante d'Amiel.

orgueilleux, en un mot s'il y a divorce entre l'intelligence et la volonté, lequel des divorcés est le moins malheureux?

Réponse. — Le premier de ces hommes est d'une espèce plus excellente; le second est un beaucoup plus bel exemplaire d'une espèce inférieure. Le Dieu de sainteté est plus profond encore que le Dieu de vérité.

N'y aurait-il pas entre les hommes une hiérarchie analogue à la série animale? Les hommes-sensation, hommes-imagination, hommes-observation, hommes-raisonnement, hommes-passion, hommes-action, hommes-intelligence, hommes-moralité, hommes-religion, etc. — Chacun obtiendra ce qu'il cherche : c'est la manière dont Dieu punit et éclaire. Si ce qu'il cherche est faux et incomplet, c'est là l'enfer relatif.

Tous les hommes cherchent Dieu, même l'avare, le débauché, le scélérat, mais Dieu pour l'un c'est l'or, pour l'autre la volupté, pour un troisième le sang, pour tous leur idéal, leur passion secrète, leur amour fondamental.

Revue du mois de janvier

... *Santé* bonne; tête, estomac, marchent parfaitement. Seulement les *mouches volantes* se renforcent à cause des longues veilles; et la voix a souffert soit par une toux violente dans la première semaine, soit dans la dernière, depuis une lecture à haute voix (de Buffon) pendant un quart d'heure, et depuis le retour du temps doux et des pluies. — *Donc ne pas lire à voix haute;* lutter par des toniques contre la matité que m'apporte le chaud humide. En 15 jours bu une bouteille de Xérès; le jour même je m'en trouve bien; plus tard, je ne sais. — Pas fait assez d'exercices de corps; une ou deux promenades au plus. Rien que les exercices préliminaires gymnastiques du matin...

La chose essentielle et frappante dans Gœthe (d'après l'étude de Carus), c'est la *place accessoire donnée aux produits, comparée à l'importance de la personnalité.* L'homme est la grande affaire, ses œuvres sont des cailloux qu'il jette en route comme le petit Poucet, des fleurs ou des frondaisons dont il se dépouille et se sépare; le coquillage, que le mollusque abandonne; la peau, dont le serpent s'échappe; la chrysalide, que le papillon dépose; les œuvres sont des jalons en arrière, des repères fixes pour retrouver le chemin parcouru. — La chose nécessaire et capitale, c'est la vie : vivre, c'est-à-dire se renouveler sans cesse, se dépouiller, muer continuellement, se maintenir progressif, éducable, perfectible, extensible, métamorphosable, voilà l'important. — C'est ce que j'ai toujours rêvé.

Mais se *métamorphoser par la production;* faire de la production la fontaine de Jouvence, ou plutôt la crise de renouvellement et de progression, l'échelle de Jacob, le moyen de se posséder toujours mieux et de se spiritualiser toujours plus, voilà ce que je dois apprendre et surtout

pratiquer. Au lieu de la réaction purement intérieure, réagis jusqu'à la production objective.

Exprime pour te débarrasser ; produis pour t'affranchir ; la fécondité entretient la jeunesse.

Jeudi 21 *février.*

Je suis frappé de la manière dont tu t'isoles. Tu ne vois pas les conservateurs et tu ne fréquentes pas tes collègues. Tu aimes la société, mais détestes la gêne, et ne désires guère recevoir des visites, qui pourraient tomber justement sur tes occupations. Décidément tu ne sais pas vivre.

L'homme isolé est faible : il y a donc imprudence sociale dans ta conduite. L'isolement ennuie et irrite — donc maladresse.

Tu as un grave défaut, tu es cassant ; plaire te paraît une flatterie, c'est-à-dire un abaissement. Même en rendant service, tu ne sais pas plaire ; tu sais encore moins faire excuser un refus. — Tu voudrais être aimé, mais tu ne veux pas chercher à plaire ; et dès que quelqu'un n'est pas tout pour toi, ce n'est rien. — Tu romps et ne plies pas. Tu es trop franc, et trop fier. — Aussi tu dois déplaire à presque tout le monde, sauf quelques intimes. Au lieu de te montrer meilleur que tu n'es, tu t'enveloppes d'épines comme la châtaigne, tu repousses et piques au lieu d'attirer.

Qu'est-ce que plaire ? c'est s'occuper des autres, leur montrer égards, déférence ; les mettre en relief, leur faire sentir ce qu'ils valent, les rendre contents, les placer sur leur terrain, sur leur dada. Pour plaire, il faut s'oublier ; *plaire c'est s'occuper d'autrui en s'effaçant soi-même.* Ainsi la modestie, la prévenance, le respect, l'empressement, la présence d'esprit en sont les conditions et les moyens. — Ceci me fait voir mes torts et me réconcilie avec cette attention, qui est une grâce en même temps qu'une prudence. — L'orgueil, la préoccupation de soi, l'exigence personnelle ont été et sont en partie les causes de ma roideur. — L'autre cause est dans l'esprit, c'est la tendance critique, à voir ce qui manque, plutôt que ce qui existe, à écraser l'homme par l'idéal, au lieu de le comparer à un degré inférieur.

Ainsi *tu dois* t'attacher à plaire, parce que tu dois d'une part combattre ton égoïsme et ton orgueil, et d'autre part faciliter le bonheur à autrui, et t'ouvrir la possibilité d'être utile. — Déplaire est le gage de l'insuccès ; il ne faut pas choquer les gens qu'on veut servir. — Je reviens donc à la nécessité pour toi de voir davantage le monde, et avec les hommes d'apprendre à gagner le cœur et à persuader, tandis que tu ne sais que forger et briser.

Le respect d'autrui est le côté passif, l'amour d'autrui le côté actif de la vraie politesse, considérée comme action morale. — Tu serais donc plus qu'imprudent, maladroit et sot, en ne t'amendant pas ; tu serais en faute.

Lundi 1er *avril* 1850.

Commencé mon cours d'*Histoire de l'Art* [1]. J'ai improvisé avec plus d'aisance, parce que j'ai pu consacrer une ou deux heures à m'assimiler mon propre travail. Mais j'ai échoué dans ma préparation de la leçon de demain ; je ne pourrai pas commencer encore ce cours d'Histoire de la philosophie. Je ne suis pas dans le courant, ni le courant des idées ni le courant des faits. Il me faut replonger dans cette onde, et ce n'est pas chose facile. — *J'ai souverainement le don d'oubli*, non seulement par la mémoire, mais par tout l'être. *Je deviens étranger à mon propre travail*, à mes pensées de la veille, à ma vie d'un an. — Est-ce preuve que je n'ai rien fait encore de vraiment personnel, de sérieusement original, qui sortît de ma substance, et me représentât centralement ? J'échapperais à toutes ces pensées, parce qu'elles ne sont pas moi, mais un accident de moi. — Cette explication suffit-elle ? Serait-ce que je suis une nature *critique* et non *productive*, et que mon intérêt porte non *sur mon action* mais sur la *conscience de mon action?* Tous les actes n'ont pour moi que valeur accidentelle, en tant qu'*occasions* de la réflexion. — J'ai la mémoire de second degré plutôt que celle de premier degré : je me souviens d'avoir observé, plutôt que de l'observation, d'avoir senti, plutôt que du sentiment. C'est la mémoire abstraite, logarithmique, sublimée, par opposition à la mémoire concrète, directe, positive. — Ce qui m'échappe, ce sont ces formes particulières, ces évolutions épisodiques, ces préoccupations partielles de mon être ; ce qui me reste présent, c'est la conscience de moi. — Je serais dans ce cas beaucoup plus fait pour la psychologie, que pour d'autres branches. — Serais-je né *psychologue observateur* tandis que je lutte présomptueusement pour un rôle plus grand ? — J'incline plus au complet qu'à l'ordre, à la curiosité qu'à la pensée, à l'absorption qu'à la production, à l'érudition et à la critique qu'à l'originalité et à l'invention. J'ai plus d'élan que de suite, d'imagination que de sensibilité, d'indocilité et d'indépendance dans le caractère que dans l'esprit. Je suis patient pour comprendre, mais impatient pour être compris. Je ne m'ennuie de rien plus vite que de ma propre inclination ; et je tends perpétuellement aux contraires pour rétablir l'équilibre intérieur rompu. — A chaque fois que je me suis jugé, les comptes sont réglés et la vie rouvre une page blanche. C'est donc par la critique pure et simple que je me métamorphose, et que j'avance, si c'est avancer que d'oublier à ce point ses propres expériences, et de ne les plus posséder qu'*implicitement*.

Mardi 9 *avril* 50.

Passé la soirée à la Monnaie [2]. Immense causerie de souvenir, sur mon père, ma mère, mes frères et sœurs morts, nos événements domes-

1. Depuis l'année précédente, Amiel faisait des cours d'esthétique à l'Université de Genève.

2. Domicile de Frédéric Amiel-Joly (oncle d'Henri-Frédéric) et de sa femme surnommée Fanchette.

tiques de toute sorte. Andr., Jen. [1], l'oncle et la tante prenaient part à la conversation. Quand je considère cette vie de privations, cette rude économie de mon grand-père et de mon père, je sens tout ce que je leur dois, car sans le loisir que m'ont procuré leurs labeurs, je ne serais pas ce que je suis. — Mais quelle pauvre, circonscrite, prosaïque et chétive existence que celle des deux générations dont je sors, et que j'ai presque ignorée, car depuis l'âge de douze ans, j'ai été libre et dans l'aisance. Quel horizon étroit, quelle monotonie de travaux, de soucis, de pensée! Oui, le travail est sacré, et la solidarité des générations est aussi sacrée, car le père travaille pour ses descendants, et la sueur du front, l'abnégation de vies entières usées pour économiser un petit capital, doit se résoudre en pensée dans le petit-fils. La lutte contre la matière rend possible l'esprit, et c'est la souffrance des uns qui produit l'affranchissement des autres. Un grand devoir en découle et Pelletan l'a bien formulé.

Un autre enseignement, c'est que cette période de servage dure encore dans ma famille, et que j'en suis le seul homme libre, le seul *ingenuus*. — Par conséquent, je dois être utile aux autres membres, par conséquent je ne puis, tant que je reste à Genève, songer à la main d'une fille de race *anciennement* libre, qui croirait déroger en me l'accordant, tandis que je paraîtrais ingrat et orgueilleusement oublieux envers les miens en la recherchant. Je ne veux ni rougir, ni faire rougir. J'appartiens à la petite bourgeoisie, émancipée par le travail; et personnellement aux hommes libres; *mais le mariage n'est pas seulement l'alliance de deux individus, c'est celle de deux familles*, et ce qui me convient personnellement peut être malgré cela impossible ou inconvenant pour la seconde raison. — Voilà une de ces nécessités extérieures, que tu dois apprendre à reconnaître et à subir, tout en détestant et rongeant ton frein, et même en le flétrissant comme indigne, car toute limite empruntée, artificielle, étrangère à la valeur individuelle est une honte, une indignité pour l'esprit. L'âme immortelle, dans sa majesté, répugne à s'incliner devant les lois brutales du monde extérieur, et à soumettre son bonheur ou son prix à des circonstances accidentelles d'origine, de fortune, etc. *L'homme sent que la seule mesure de l'homme, c'est lui-même, et que le classer d'après l'habit, l'opinion, la caste, le nom, les écus, c'est l'avilir.* — C'est le principe démocratique; mais qui est infiniment loin des mœurs, s'il est dans les proclamations. — D'ailleurs, il faut l'avouer, il y a mésalliance morale, si l'une des familles ne peut entrer dans l'autre.

Samedi 13 *avril* 50, 6 *h. du matin.*

... Temps quinteux d'avril, il pleut, vente, luit dans la même journée, et la végétation se développe rapidement. Chaque matin, j'aperçois

1. Andrienne et Jenny étaient deux des enfants d'un premier mariage de tante Fanchette.

quelque chose de nouveau. Les pêchers et abricotiers depuis huit, dix jours, sont en fleurs ; les lilas laissent entrevoir leurs grappes, les poiriers et les rosiers dardent leurs bourgeons frais et pointus, la pelouse reverdit vigoureuse, un arbrisseau dont j'ignore le nom porte déjà ses petites fleurs couleur citron ; le marronnier étoile l'extrémité de ses branches de ses gros boutons à la robe humide et lustrée. Les haies se parent de leur verdure naissante ; les jeunes filles courent aux violettes, et le rossignol a déjà célébré l'approche du printemps, je l'ai entendu avant-hier, dans l'avenue de la Voie-Creuse, chanter sur ces chênes dépouillés, mais cuirassés de leur épais justaucorps de lierre. Le ciel seul, ce matin, n'est pas printanier, il est noirâtre, pesant, rébarbatif ; les nuages s'affaissent jusque bien bas dans la montagne, l'horizon est étroit, terne, laid. — Hier, coucher de soleil curieux : à l'est, toutes nos montagnes secondaires et le paysage étaient noirs, crus, sévères, tandis que le cirque neigeux au-dessus était du plus beau rose ; le contraste était plus dur que je ne me rappelle l'avoir observé. A l'ouest, le ciel froidement clair était marbré d'un labyrinthe de nuages percés à jour, mais de teintes bizarres, hibernales et norvégiennes. C'était un paysage polaire, d'aspect inhospitalier et de couleurs légèrement sauvages.

Mercredi 24 *avril* 50.

En lisant ce délicieux épisode de *Graziella* (Confidences), je me dis : pourtant je n'aurais jamais eu cette cruauté. Je puis manquer du courage de l'amour, mais je n'en ai jamais eu l'égoïsme, et si je redoute de me laisser prendre, je tremble de prendre ; je crains d'émouvoir, d'attacher et d'inspirer des illusions même peu enracinées. C'est l'inverse de la fatuité, et il y a bien dans cette niaiserie et cette timidité, quelque chose de généreux. Les exemples de vies de femmes froissées, déchirées, brisées par la légèreté des hommes, m'ont laissé une grande pitié, que je n'ai jamais oubliée. Je suis donc à la fois trop bête, trop timide, trop indécis, trop fanatique d'indépendance, et trop respectueusement généreux pour avoir eu une passion. J'abhorre de tromper, et je déteste de m'abuser ; comment diable filer un roman avec ces deux brutales duègnes du cœur, ces deux glaciales gardiennes ? Aussi que d'étincelles étouffées, que de flammèches éteintes par la compression ou la distraction ! — Allons, je m'ennuie à périr, je me tais.

Vendredi 3 *mai* 50.

L'avis de madame Long me poursuit, et certaine personne m'est souvent présente, j'y pense plus fréquemment, et sa rencontre m'a fait un vif plaisir. Mais c'est toujours le même obstacle ; je n'ai pas assez d'aisance pour n'écouter que mon goût ; mes petites rentes ne suffisent pas pour une famille, et ma place est pour moi chose précaire, dont mon honneur ne me permet pas d'être esclave. Aussi quoique l'éducation, le caractère, la capacité, la piété, la douceur me conviennent, j'en détourne ma pensée,

quand elle s'y attache imprudemment. — Il me faudra cependant instruire ce procès en forme ; car si je ne veux pas aller plus avant, il faut sortir de cette attitude ambiguë, mauvaise pour moi et pour d'autres. *La faiblesse peut ressembler à de l'obliquité ;* l'indolence à de l'indélicatesse, l'épicuréisme de cœur à de l'absence de cœur, et le désintéressement à une tendance intéressée. J'ai la conscience de mobiles honorables, il faut de plus que j'en aie l'évidence. Sois franc et courageux vis-à-vis de toi-même et des autres, c'est encore le parti le plus salutaire.

Annonces de mariage : Roget-Rossy ; Dupan-Revillod. Il est très amusant de voir l'intérêt ardent de curiosité avec lequel nos dames s'occupent de cet éternel sujet, éternellement jeune, il est vrai ; car c'est le seul drame de nos existences uniformes, la seule crise irrémédiable, puis intéressante par l'âge, la toilette, les émotions, dont nous ayons la chance d'être spectateurs. Au fond les naissances, les décès et les mariages, sont les vrais poèmes bourgeois, les grandes affaires de la vie de famille ; ce sont les batailles, révolutions, couronnements de l'existence individuelle, et les conquêtes des jeunes filles, valent, ma foi, bien celles des généraux ; elles peuvent coûter des larmes, mais aussi des larmes de joie. — Si j'avais plus de vie subjective, et plus de besoins pratiques, je voudrais même être acteur dans ce drame.

Mercredi 22 *mai* 1850.

Fait causer la pauvre et honnête fille, qui a récuré aujourd'hui nos planchers. C'est une histoire modeste et pourtant intéressante que la sienne, pleine de loyauté et de résignation. Il n'est pas besoin d'aller chercher loin la vertu, elle est souvent à côté de nous. Obligée de gagner sa vie à dix ans, trompée et frustrée par son frère aîné, quittant le service parce qu'elle n'y pouvait remplir ses devoirs religieux, elle est simple de cœur, sans amertume et satisfaite de sa pauvreté. Ce récit est plus instructif, et fait plus de bien que cent déclamations. Combien il est vrai que les petits selon le monde sont les grands selon Dieu.

Samedi 29 *juin*, 7 *h. du matin.*

Les nuits sont brûlantes, j'ai été fort agité ; beaucoup rêvé. Entre autres un scène pastorale, une déclaration des plus vives, avec pantomime ad hoc, sur les bords d'un ruisseau. La bergère était la jolie E., mais je crois avoir le sentiment que c'est encore plus la grâce et le sexe qui m'entraînaient que la personne même ; c'était moins elle que l'amour que je cherchais ; c'était de la tendresse impersonnelle, de la passion abstraite et générale, à la façon française. En songe, je n'y mettais pas ce raffinement ; éveillé, il me paraît qu'il s'y trouve. Cette charmante fille me revient souvent à la pensée ; et pourtant, de sang-froid, je trouve en elle une foule de choses capitales qui ne me conviennent pas. Mais je ne serais plus jeune, si le cœur avait du bon sens, et la fantaisie de la circonspection, si l'amourette ne simulait pas, à s'y méprendre, l'amour ; et

d'ailleurs l'amourette pourrait devenir l'amour en découvrant davantage le fond du calice de cette âme, encore trop voilée dans son bouton mal éclos. — Mon démon élève plutôt la voix contre que pour, et me dit qu'il vaut mieux ne pas commencer ce qu'on ne doit pas suivre, et troubler son repos en pure perte. — Allons, je calculerai une autre fois mes chances de trouvaille, qui ne sont pas grandes, puisque je veux une étrangère.

Mercredi 11 *septembre* 1850.

... Or je n'ai encore pas trouvé de femme avec laquelle j'aie pu, de sang-froid, supporter l'idée de vivre *toujours*. Il y a quelque chose d'incalculable dans le mariage, et d'effrayant, parce que c'est absurde : il faudrait connaître *avant* et à fond pour promettre sans serment téméraire, et l'on ne se connaît ainsi qu'*après* le serment. Promettre l'inconnu à l'inconnu, engager l'avenir d'un cœur qu'on ignore toujours un peu, à un cœur qu'on ignore beaucoup, et d'une façon irrévocable, c'est merveilleux. Il n'y a de sûr que le serment ; le reste est plus ou moins une loterie. Le serment conjugal est donc un peu le serment de gagner à un jeu de hasard. — Mais qui joue son bonheur sur un coup de dé, sans frémir ? — Il n'y a de solution à l'énigme, de garantie dans ce jeu formidable, que l'idée religieuse. Si les époux sont religieux, et déposent leur promesse entre les mains du Dieu de sainteté, il n'y aura pas perte totale, même s'il y a erreur. La paix domestique ressemblera au bonheur conjugal. Mais il faut une religion sincère, vraie, purifiante, active, non cette religion formaliste qui simule d'ordinaire l'autre. — *En résumé, le mariage conserve toujours un élément plus ou moins considérable de hasard, qu'aucune pénétration ni prudence ne peut expulser ; cet élément peut dévorer le bonheur des deux époux ; la religion seule est capable de lui enlever sa puissance de destruction, et de le réduire à l'état de ferment et de stimulant.* Conséquence : le mariage non religieux est une loterie où il n'y a guère que des billets perdants. — Le célibat et l'isolement sont une souffrance de privation, le mariage peut devenir une bien autre souffrance ; l'un est l'absence du bonheur, l'autre peut être un enfer.

Il me semble passablement difficile que j'ose me décider jamais, en cette matière. Mon horreur de l'inconnu, ma défiance de moi-même et de la destinée, ma répugnance profonde pour une promesse téméraire, mon effroi de l'irrévocable, risquent fort de s'allier à mon besoin inextinguible de liberté pour me détourner et m'arrêter au moment de la tentation. Quand mes inclinations céderaient, les motifs désintéressés, les scrupules moraux élèveraient la voix. Que la confidence et l'aveu de P. me profite ; son sort horrible, ses regrets tardifs, son déchirement intérieur, après s'être marié, et pourtant avec une douce, excellente et dévouée jeune fille, pourraient bien se réaliser en moi, surtout si je n'avais pas la main heureuse. J'ai une sorte d'épouvante d'un mariage mal réussi, et les chances favorables sont trop peu nombreuses pour ne pas me faire reculer.

Lundi 23 *septembre* 1850, *matin.*

J'ai la tête fatiguée, d'avoir trop rêvé. J'ai refait le *Dernier jour d'un condamné*, et sur ma personne. Coupable d'homicide involontaire, et condamné à mort, j'ai repassé par toutes les impressions préparatrices, et me suis éveillé avant l'échafaud. Tribunal, juges, sentence (écrite sur ma poitrine), visites dans ma prison, lectures pieuses, etc., rien n'y a manqué. — J'ai pu observer en me réveillant l'origine du rêve et sa filiation. L'exécution du professeur américain Webster, dont parlait hier la gazette, a été le point de départ. Puis j'ai vu en rêve Bov. de Neuchâtel, qui a blessé quelqu'un avec une paume. Je suis devenu lui, mais avec le même jeu j'ai tué une personne. Puis je suis redevenu moi, pour toute la suite de l'événement. Je n'ai eu personne de ma famille autour de moi ; du moins je n'ai que des souvenirs de groupe, sauf une de mes sœurs que je dus supplier de me laisser recueilli les dernières heures, tandis qu'elle me troublait, et voulait me distraire à bonne intention. — Ainsi 1. Une lecture et un rêve se sont combinés pour un second rêve, à grand spectacle. — 2. J'ai le sentiment d'isolement dans mes grandes épreuves, et je ne compte sur l'affection que jusqu'au seuil du supplice.

Les paroles de Jésus me sont revenues à la pensée : « Travaillons pendant qu'il fait jour, car la nuit vient où personne ne peut plus travailler. » L'intensité de ce rêve m'a procuré deux cheveux blancs, que je n'avais pas hier. J'ai supporté, mieux que je ne le pensais, l'approche de la mort.

Mercredi 16 *octobre* 1850.

Beaucoup rêvé cette nuit. J'ai été soumis à une épreuve pénible. A un grand repas de noblesse, où j'étais invité comme écrivain, mes deux voisins m'insultèrent, cherchant à s'attirer une réplique pour avoir le choix des armes. Il s'ensuivit une grande scène ; j'interpellai l'amphitryon à haute voix, pour jeter la honte sur ces deux insolents bretteurs, et ensuite je leur remis mon cartel pour un duel à coups de marteaux, arme au maniement de laquelle nous serions tous également novices. — Ma timidité, mon inexpérience des affaires d'honneur, et des usages sociaux me gênaient beaucoup dans cette circonstance. Ce rêve est un avertissement : il faut combler une énorme lacune de mon éducation, l'absence de défense contre l'insulte ou la mauvaise foi ; *l'ignorance des armes* et du *droit civil ou criminel.* — Je n'aurai de l'assurance qu'en présence du connu, car, ainsi que les gens à imagination, c'est l'inconnu qui m'effraie, et le danger, que je mesure, cesse de m'étonner. Troublé par le vague, que ma fantaisie peuple de fantômes, je suis de sang-froid devant le péril bien défini. Je l'ai éprouvé maintes fois. — Je manque de présence d'esprit plus que de courage, et ma timidité est plutôt la mauvaise honte de l'amour-propre, la crainte du ridicule, que la crainte directe du danger. Je suis donc vaniteux et non poltron. Ce que je crains, c'est d'être

maladroit, embarrassé, de montrer ma gaucherie et mon inexpérience, de manquer d'usage.

Il te faut songer à ta défense personnelle : paix armée.

Lundi 21 *octobre* 1850, *midi.*

Ce journal n'est pas et ne sera jamais complet ; car il ne dira pas les palpitations de regret, de remords, d'humilité, de repentir, des prières du recueillement, en toutes les péripéties de la vie morale, ni de la vie religieuse. — Je viens de passer une heure ou deux prosterné. J'ai vu se rouvrir le puits fermé. Je suis mieux. La sécheresse, l'égoïsme, la glace disparaissent. — Mon journal ne racontera ni le pire ni le meilleur de mon âme ; il ne le peut, il ne le doit même pas ; la conscience ne peut dévoiler ses dernières profondeurs à un autre qu'à Dieu, sa pudeur doit être respectée. — J'ai reconnu deux choses : 1. Combien j'avais laissé dériver mon centre de vie vers l'égoïsme, loin du devoir, du sacrifice, de la piété, de l'énergie morale et purificatrice, tournant tout en intellect, dur envers les autres, indifférent ou indulgent envers moi-même ; plein d'orgueil, de vanité, de petitesse ; esclave des choses. — 2. Combien il est nécessaire de remettre chaque jour de l'huile dans la lampe, de rajeunir ses bonnes résolutions, d'empêcher l'endurcissement, la dispersion, la mondanisation.

Il faut défendre sa petite flamme contre les souffles du dehors et du dedans. Il faut se recueillir, non par curiosité morale, mais par humilité. La vie est une lutte. Chaque jour doit être un combat. — La valeur d'un homme, ce sont ses victoires, disais-je. *Les plus belles victoires sont les victoires sur soi-même*, vieil et impérissable adage. Combien le temps me paraît loin, où je cherchais sérieusement à m'améliorer, chaque jour ! Le centre de ma vie est devenu l'intellectualité. De là mon indifférence, ma largeur, mais aussi ma mollesse, mon facile contentement. Je regrette le péché, mais je n'en ai pas horreur. Je ne sens plus le besoin énergique de sainteté personnelle. Ma nature qui, dans mon adolescence, était essentiellement *morale*, est, depuis mon long séjour en Allemagne, depuis l'affranchissement de ma pensée, et la négligence de mes habitudes religieuses, *intellectuelle* et *esthétique*. — Je l'ai déjà remarqué dans ce journal, c'est qu'il manque *un culte*, c'est-à-dire des habitudes à ma piété ; c'est que, isolé et sans point d'appui extérieur, sans confraternité, je retombe et je m'oublie. — L'Église est nécessaire [1].

H. F. AMIEL

1. Copyright by Pierre Cailler (Genève)

L'ÉCOLE DE LA PETITE POULE D'EAU

par GABRIELLE ROY

L'ÉCOLE était commencée depuis environ une heure. De temps en temps, de sa cuisine, Luzina entendait une explosion de petites voix ; vers neuf heures et demie, un éclat de rire lui parvint, un vrai petit fou rire d'enfants à l'école, nerveux, agité et subitement réprimé ; mais, le plus souvent, elle eut beau guetter, marcher sur la pointe des pieds, s'avancer jusqu'à sa porte ouverte, elle ne saisissait aucun bruit.

Luzina n'était pas de ces femmes que dérange beaucoup le tapage des enfants. Les nerfs tranquilles, l'humeur rêveuse et portée au beau, elle l'oubliait facilement en se racontant des histoires. Ces histoires comportaient évidemment des incidents, des drames assez sinistres même, mais c'était uniquement pour le plaisir d'en avoir raison à la fin et de tout voir s'arranger dans son cœur. Quelquefois, elle s'imaginait des malheurs irréparables : Hippolyte se noyait subitement ; elle restait veuve avec neuf enfants ; deux de ses fils tournaient mal et épousaient des sauvagesses ; mais tout cela n'était inventé qu'en vue du soulagement qu'obtenait toujours Luzina lorsque, sortant de ses histoires macabres, elle voyait à quel point aucune ne tenait debout. Les bruits habituels, le criaillement des poules et des enfants, favorisaient cette évasion de Luzina. Ce matin, c'était le silence qui la dérangeait.

Que pouvaient-ils faire maintenant à l'école ? Qu'est-ce qui les avait

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *La famille Tousignant vit dans une région presque déserte du Canada. Son habitation, plantée dans une île au milieu de la rivière, gentiment dénommée la Petite Poule d'Eau, est éloignée de plusieurs milles de la ferme la plus prochaine. Aussi la mère, Luzina, se désespère-t-elle de ne pouvoir envoyer ses enfants à l'école. Pour remédier à cette situation elle écrit au « Gouvernement » en lui réclamant un professeur. Le Gouvernement répond obligeamment que la famille ayant six enfants, il agréera la demande, mais à condition que les Tousignant donnent eux-mêmes un local pouvant servir d'école. Le père — Hippolyte — construit aussitôt une vaste cabane de planches, remplie de petits pupitres et le Gouvernement exécute sa promesse. Il envoie une institutrice, une toute jeune Canadienne française, mademoiselle Côté, que l'on voit surgir un jour dans l'île de la Poule d'Eau, fort surprise du voyage mouvementé qu'elle a dû accomplir pour arriver jusqu'à ce coin perdu.*

fait rire tous, un instant auparavant? Mais surtout, à quelle occupation pouvaient-ils se livrer dans un tel silence?

Vers dix heures et demie, Luzina eut besoin de copeaux pour alimenter son four où cuisait un gâteau à la mélasse, et elle s'en alla tout naturellement ramasser ceux qui étaient tombés du rabot d'Hippolyte tout autour de l'école. Loin d'elle, l'idée d'épier la maîtresse. Luzina était bien déterminée à respecter l'indépendance de mademoiselle Côté. Ce matin même, elle croyait avoir tranché une fois pour toutes cette question du partage de l'autorité dans l'île de la Petite Poule d'Eau. « A l'école, avait prononcé Luzina, vous obéirez aveuglément à votre maîtresse. » Elle ne serait pas de ces femmes qui tiennent pour leurs enfants contre la maîtresse, les plaignent d'une petite correction reçue et nuisent ainsi au prestige de l'autorité.

Le dos penché, la tête rentrée dans les épaules, elle s'apprêtait à dépasser le coin de l'école sans être vue par la fenêtre ouverte, lorsqu'une question bien précise cloua Luzina sur place.

— Dans quelle province vivons-nous? voulait savoir mademoiselle Côté.

Quelle question! Luzina s'apprêtait à répondre. Il se trouvait une souche, tout contre l'école, exactement sous la fenêtre ouverte. Luzina s'y laissa choir.

— Quel est le nom de notre province? répéta mademoiselle Côté.

Aucun enfant ne répondait.

Luzina commença de se sentir mal à l'aise. « Bande de petits ignorants! pensa Luzina. Vous devriez pourtant savoir cela. » Ses lèvres formaient la réponse, en détachaient les syllabes. Toute sa volonté était tendue à la faire passer dans l'esprit des écoliers. « Si c'est pas une honte, pas même savoir où on vit! »

Une voix s'éleva enfin, défaillante, peureuse!

— La Poule d'Eau, Mademoiselle.

Luzina avait reconnu la voix de Pierre.

« Si c'est pas honteux, un grand garçon de onze ans! se dit Luzina. Je m'en vas lui en faire des Poule d'Eau quand il va revenir à la maison, celui-là! »

La maîtresse continuait avec patience :

— Non, Pierre. La Poule d'Eau est le nom de cette région seulement. Encore, je ne sais pas trop si c'est le véritable nom géographique. C'est plutôt, je crois, une expression populaire. Mais je demande le nom de la grande province dans laquelle est comprise la Poule d'Eau et bien d'autres comtés. Quelle est cette province?

Aucune illumination ne frappait l'esprit des écoliers Tousignant.

— C'est une très grande province, les aida encore un peu plus mademoiselle Côté. Elle est presque aussi grande à elle seule que toute la France. Elle part des États-Unis et va jusqu'à la baie d'Hudson.

— Le Manitoba!

C'était Edmond qui venait de lancer le mot. Sa petite voix pointue avait pris l'accent même de la victoire. De l'autre côté du mur de l'école, Luzina était tout aussi fière. Son gras visage rose s'attendrissait. Edmond vraiment! Une petite graine qui n'avait pas encore huit ans! Où est-ce qu'il avait appris celui-là que l'on vivait dans le grand Manitoba? Il avait le nez partout aussi, cet Edmond, fureteur, toujours occupé à écouter les grandes personnes. Luzina lui accorda une vaste absolution.

— Très bien, approuvait la maîtresse. Cette province est en effet le Manitoba. Mais elle est comprise ainsi que huit autres provinces dans un très grand pays qui se nomme...

— Le Canada, offrit Pierre sur un ton de voix humble, comme s'excusant.

— Mais oui, mais oui, très bien, Pierre. Puisque nous habitons le Canada, nous sommes des... Cana... des Canadi...

— Des Canadiens, trouva Pierre.

— C'est cela, c'est très bien, le félicita Mademoiselle.

Luzina convint que Pierre s'était quelque peu racheté. Tout de même : aller dire qu'on vivait dans la province de la Poule d'Eau. Quel enfant imbécile!

— Nous sommes des Canadiens, poursuivait la maîtresse, mais nous sommes surtout des Canadiens français. Il y a bien longtemps, il y a plus de trois cents ans, le Canada n'était habité que par des Peaux-Rouges. Le roi de France envoya alors un Français découvrir le Canada. Il se nommait Jacques Cartier.

Le soleil réchauffait Luzina, bien à l'abri du vent, le dos contre le mur de l'école. Elle avait croisé les mains. Ravie, elle écoutait la belle, vieille, vieille histoire, qu'elle avait connue un jour et par la suite presque oubliée. C'était beau! Plus beau encore que dans les livres à l'entendre raconter par la maîtresse avec tout ce talent, cette jeunesse fervente qu'elle y mettait. Luzina avait envie de rire, de pleurer.

— Les premiers colons furent des Français... le gouverneur de Montréal, Maisonneuve... Celui de Québec se nommait Champlain... les explorateurs du Nouveau-Monde, presque tous étaient des Français : Iberville, de Groseilliers, Pierre Radisson. Le Père Marquette et Louis Joliet avaient découvert le chemin des grands lacs. Lavérendrye était allé à pied jusqu'aux Rocheuses. Cavelier de la Salle avait navigué jusqu'à l'embouchure du Mississipi. Tout ce pays était à la France...

— La Poule d'Eau aussi? demanda Edmond.

— La Poule d'Eau aussi, acquiesça la maîtresse en riant.

Luzina sourit également avec indulgence.

Bien sûr, la France était maîtresse de tout le pays! En bonne écolière, Luzina suivait attentivement la leçon, mais elle était tout de même plus avancée que les enfants; sa mémoire, délivrée de soucis ménagers, affranchie de presque toute sa vie, déterrait des dates, certaines batailles

qu'elle retrouvait avec délices. Tout en écoutant, Luzina avait même commencé de mener pour son propre compte le récit du passé.

Certainement, parmi ces premiers colons venus de France, il y avait eu des Tousignant et des gens de sa famille à elle, des Bastien. Luzina s'était laissé dire que les colons français avaient été triés sur le volet, qu'aucun bandit ou paresseux n'avait pu se glisser dans leur nombre. Tous du bon monde. Ils s'étaient établis dans ce que l'on appelait autrefois le Bas-Canada et qui devait plus tard être compris dans la province de Québec. Les Tousignant et les Bastien en étaient. Mais, aventuriers et courageux tels que les voyait Luzina en ce moment, quelques-uns de ces Tousignant et de ces Bastien du Bas-Canada avaient émigré à l'Ouest, jusqu'au Manitoba. Déjà, ils étaient loin, bien loin de leur endroit d'origine. « Mais attendez! dit Luzina à voix haute. Il s'était trouvé une Bastien et un Tousignant du Manitoba qui avaient dans le sang le goût des ancêtres, coureurs des bois et coureurs de plaines. » On n'allait plus à l'Ouest, dans ce temps, mais il restait le Nord. Pas de chemin de fer, pas de route, presque pas d'habitations : ils avaient été attirés par le Nord. Pas de communications, pas d'électricité, pas d'école : cela les avait tentés. Comment expliquer cette folie d'ailleurs, puisque, à peine installés dans le Nord, ils s'étaient mis à l'œuvre pour lui donner la ressemblance d'ailleurs! Ils avaient quitté des villages tout établis : elle, Saint-Jean-Baptiste sur la rivière Rouge; Hippolyte, son beau village de Letellier; et, depuis ce temps-là, ils travaillaient à changer le Nord, ils travaillaient à y amener les coutumes, l'air, l'abondance vie du Sud. Peut-être étaient-ils de ces bâtisseurs de pays dont Mademoiselle parlait avec tant de chaleur. Ah! si tel était le cas, Luzina n'en pourrait supporter la gloire sans pleurer un peu. Son œil s'humecta. Elle ne pouvait pas soutenir d'entendre les trop beaux récits. Ceux qui étaient tristes non plus. Mais c'étaient les plus beaux qui, en définitive, jouaient davantage avec son cœur. Elle écrasa une petite larme au coin de sa paupière gonflée.

Oh! mais attendez encore! D'être venu à la Poule d'Eau n'était pas le mieux de l'histoire. La plus belle partie de l'histoire, c'était d'être rejoint dans l'île de la Petite Poule d'Eau par les ancêtres, les anciens Tousignant, les Bastien inconnus, le Bas-Canada, l'histoire, la France, Lavérendrye, Cavelier de la Salle. Luzina renifla. C'était cela le progrès, bien plus grand que la vieille Ford du facteur, les catalogues du magasin. Comment dire! Les vents pourraient hurler six mois de l'année sans dérougir ; la neige pourrait ensevelir la maison jusqu'au toit; et c'était comme si les Tousignant, dans leur île, ne devaient plus jamais être seuls.

— Mon gâteau! pensa Luzina.

Elle fuyait, fâchée contre elle-même, rouge jusqu'au front et perdant des copeaux de son tablier. Quelle sorte de femme était-elle pour négliger ainsi son devoir! A chacun sa tâche dans la vie : à la maîtresse d'expliquer, aux enfants d'apprendre; et elle, Luzina, de les servir.

***

L'après-midi lui parut longue. A deux heures et demie, l'école se vida pour la récréation. Luzina s'avança sur le seuil de la maison, bien persuadée que les enfants ne feraient qu'un saut jusqu'à elle pour lui faire part des progrès accomplis. A midi, elle n'avait pour ainsi dire pas eu le temps de les questionner, toute à l'énorme préoccupation de leur faire absorber une double ration maintenant qu'ils travaillaient du cerveau. Elle les attendait sur le pas de la porte, émue, indulgente comme après une absence prolongée. Il lui semblait avoir été privée de ses enfants aussi longtemps que lorsqu'elle les quittait pour un voyage à Sainte-Rose-du-Lac.

Toute la classe lui passa au nez en tourbillon. Elle volait derrière Mademoiselle. Elle atteignit une partie de l'île quelque peu éloignée, d'une belle surface plane et, s'y disposant en cercle, elle commença les évolutions d'un jeu que la maîtresse dirigeait en chantant. Le vent apporta à Luzina quelques bribes de la vieille chanson :

Savez-vous planter les choux...
A la mode, à la mode et à la mode de chez nous...

Que c'était gracieux, ces jeux d'enfants civilisés, à travers le même va-et-vient des brebis, leur plainte ennuyeuse, et l'éternel piaillement des poules d'eau! Luzina s'avança un peu au dehors pour mieux voir la ronde. Elle avait chanté et mimé la chanson autrefois. Elle la connaissait bien. On commençait par planter les choux avec les mains. Avec les pieds ensuite. On finissait avec la tête, et c'était le plus drôle. Justement, on riait beaucoup là-bas. Mademoiselle montrait comment planter les choux avec le nez. Dans leur zèle d'imitation, les enfants piquaient tous le nez en terre et relevaient leur fond de culotte. Ils riaient avec délice. Mademoiselle savait les faire rire comme jamais Luzina ne les avait entendus rire. Elle savait apparemment tout obtenir d'eux. Ainsi elle frappa ses mains l'une dans l'autre, et aussitôt ils s'alignèrent et redevinrent fort sérieux, appliqués à marcher comme Mademoiselle.

« Oh! mais attendez! » se dit Luzina. A quatre heures, tout serait bien différent. Peu habitués à la contrainte, les enfants retrouveraient avec plaisir le régime moins strict de la maison. Ils montreraient bien leurs petits défauts alors. Mademoiselle elle-même serait épuisée. Joséphine, si petite, se serait beaucoup ennuyée. « Attendez quatre heures ! » pensa Luzina.

A quatre heures, ils se souhaitèrent le bonsoir dans l'école, la maîtresse et les enfants, puis ils sortirent ensemble et, presque aussitôt, ils furent tous dans la maison.

— T'as bien appris, Edmond? T'as bien su le nom de la province, hein?

Bien sûr qu'il connaissait le nom de la province, ce n'était pas difficile de savoir le nom de la province. Edmond savait même qu'il y avait neuf provinces.

— T'as pas mis tes doigts dans le nez?

On ne parlait pas de doigts dans le nez devant la fine et belle demoiselle, voyons!

— T'as commencé à lire, Joséphine?

Oui, Joséphine savait presque déjà lire. Joséphine n'avait plus que deux ou trois petites choses à apprendre, et elle pourrait lire tous les livres écrits. Joséphine était très avancée. Mademoiselle l'avait dit. Ce qui les impatientait surtout, c'était la crainte de voir révélée à Mademoiselle leur étourderie ordinaire par une fâcheuse remarque de leur mère. De plus, ils avaient peur de voir échapper Mademoiselle. On ne savait jamais, elle pourrait partir en promenade, elle pourrait s'éloigner, et il leur arriverait peut-être de la perdre de vue. Ils la guettaient tous, du coin de l'œil, prêts à lui barrer le passage. Dès qu'elle fit un pas, ils l'entourèrent.

— Où c'est que vous allez, Mademoiselle?

Luzina intervint alors, avec une autorité plutôt larmoyante :

— Vous allez laisser Mademoiselle tranquille. Elle en a assez de vous autres.

Mademoiselle protesta avec autant de certitude que Luzina d'énervement :

— Mais non, les enfants sont si gentils; laissez-les moi encore, madame Tousignant. Nous irons en promenade au bord de l'eau. J'en profiterai pour faire une leçon de choses.

— De choses maintenant!

— Oui, d'animaux, de plantes, d'insectes, expliqua Mademoiselle.

— Vous n'êtes pas pour vous mettre à travailler douze heures par jour, se plaignit Luzina.

— Ce n'est que plaisir avec des enfants si aimables, soutint la maîtresse.

— Aimables! Vous ne les connaissez pas, fit Luzina. Ce sont des petits diables tout purs.

— De gentils enfants, corrigea la maîtresse.

Comment ne pas aller du côté de celle qui définissait leur vraie nature, leur bon caractère et dont la perspicacité les plaçait à la hauteur des perfections qu'elle exigeait d'eux!

— Des petits haïssables! se plaignait Luzina. Si vous commencez à les écouter, ils ne vous laisseront jamais tranquille. Des petits haïssables!

— De bons enfants, affirma Mademoiselle.

Elle s'élança au dehors. Les enfants lui emboîtèrent le pas comme un seul homme. Edmond ne la quittait que pour courir un peu au-devant

d'elle cueillir quelque fleur qu'il venait lui offrir, en la saluant chaque fois de la tête aux pieds.

— Merci, Edmond. Tu es un petit garçon délicat.

Elle expliquait :

— Ceci doit être de la menthe. Ceci, c'est de la moutarde sauvage.

Elle savait toutes les choses aussi que les enfants désirent apprendre, les noms de tout ce qui les entoure et dont la connaissance donne la possession. Derrière les autres, trottinait Joséphine, dans sa robe de coton rose, ses bas, ses souliers de cérémonie.

L'autorité humiliée de Luzina s'attaqua à celle-ci, incapable d'aller aussi vite que les autres.

— Joséphine! cria-t-elle, toi, t'es trop petite en tout cas pour la leçon de choses. Reviens-t'en à la maison. T'entends?

L'enfant galopa plus vite, l'oreille basse, feignant de ne rien entendre.

— Joséphine!

La petite fille se retourna. Ses yeux étaient sombres. Au milieu du sentier, trépignant de la colère d'être retardée, elle se rebiffa :

— La maîtresse a dit que je pouvais apprendre les choses, moi aussi!

Que faire? Le petit groupe entra dans les roseaux. Pierre écartait les hautes tiges devant la demoiselle. Les autres enfants arrachaient la mousse des vieilles quenouilles qui s'attachait à ses vêtements. Ils époussetaient sans cesse son beau costume. Joséphine, haletante, criait :

— Ma mamzelle, attends-moi! Attends-moi!

Mais où donc, par exemple, avaient-ils appris tant de délicatesse amoureuse qu'ils n'avaient encore jamais marquée à leur propre mère!

***

L'été suivant, il arriva dans l'île de la Petite Poule d'Eau une créature stupéfiante, prude à l'excès, férue d'hygiène, qui avait des principes sur tout, une vieille fille de l'Ontario, qui ne parlait pas un mot de français, protestante par surcroît.

Elle avait raté la plupart des communications, le voyage l'avait presque mise en pièces, surtout le trajet dans la Ford bondissante de Nick Sluzick ; elle n'avait plus de souffle en entrant dans la maison des Tousignant ; aussitôt qu'elle le retrouva, ce fut pour formuler des récriminations. Il semblait presque impossible que tant de griefs pussent être exprimés à la fois.

Miss O'Rorke en avait contre le Gouvernement qui ne lui avait pas précisé dans quel guet-apens elle allait s'engager et se souciait peu de voir une lady voyager seule dans un tel pays ; elle en avait principalement contre les bandits du pays. Ces bandits dénoncés au grand pluriel se trouvèrent tous en fin de compte résumés par la seule personne de Nick Sluzick. D'après miss O'Rorke, il avait fait exprès de la mener à un train d'enfer en pleine prairie, au-dessus de souches et de cailloux. Habituée

à la misère, la pauvre fille, lorsqu'elle la retrouvait, n'avait plus d'autre défense contre cette vieille connaissance que de prétendre ne la pas reconnaître. Si elle avait su à quoi s'en tenir avant de partir, jamais elle n'aurait mis les pieds dans l'île de la Petite Poule d'Eau. Elle avait eu des offres de bons postes situés en pays civilisé. Elle aurait pu avoir l'école d'un gros village. Elle s'en retournerait d'ailleurs tout de suite si ce n'était pas si compliqué. Mais elle supposait qu'une fois dans ce Water Hen District, il n'y avait qu'à y rester.

Ayant dit, miss O'Rorke enleva un large chapeau piqué de plusieurs aiguilles à longues pointes. Elle exposa un chignon défait, un sévère visage affligé et, derrière des lunettes à monture sombre, l'expression d'un zèle bien abattu, bien triste, qui évaluait déjà ce qu'il y aurait à changer dans la maison des Tousignant. De l'œil, elle avait repéré le seau à eau, proprement recouvert d'une gaze, mais accompagné d'un gobelet à long manche dans lequel apparemment buvait tout le monde, des papiers à mouches, tout collants, qui pendaient en tire-bouchons du plafond et, surtout, ce malheureux petit lit à moitié dissimulé dans la cuisine. Miss O'Rorke n'aimait pas la promiscuité. Elle se disposait à demander bientôt son propre gobelet.

— Qu'est-ce qu'elle dit? chuchota Luzina.

Elle n'avait pas compris grand-chose au discours de l'arrivée. Hippolyte était censé connaître mieux l'anglais.

— Qu'est-ce qu'elle a dit? redemanda Luzina à voix basse.

Gêné d'avoir à répéter des paroles si peu aimables devant celle qui les avait prononcées, Hippolyte encouragea sa femme à un peu de patience. « Plus tard, tu seras édifiée », disait Hippolyte des yeux, avec une mine profondément blessée.

— Qu'est-ce qu'elle est, crois-tu? chuchota encore Luzina.

— Une Irlandaise, peut-être bien, répondit Hippolyte tout bas.

— Une catholique, crois-tu? demanda encore Luzina.

— Pense pas.

— Qu'est-ce que le Capucin va dire? s'inquiéta Luzina.

Pourtant, si décontenancée que fût Luzina, elle n'abandonna pas l'espoir de se faire à la longue une amie de leur Anglaise. Miss O'Rorke en définitive fut ainsi dénommée dans l'esprit des Tousignant, grands et petits, pour qui tout ce qui parlait anglais relevait de la même origine lointaine, parfaitement étrangère, et il n'eût pas été possible de revenir sur cette appellation, même si l'on avait pu prouver que la lignée de miss O'Rorke avait vécu au Canada aussi longtemps que celle des Bastien et des Tousignant. Mais même une étrangère pouvait avoir de l'amabilité. Désireuse de bonne entente, Luzina prêtait aux gens toutes sortes de qualités. Il n'y avait pas moyen, selon elle, si on le voulait, de ne pas s'entendre. Elle s'était entendue avec des Irlandais, avec des Ruthènes, avec des Français. Pourquoi ne s'entendrait-elle pas avec leur Anglaise? Elle eut fort à faire.

Miss O'Rorke n'avait jamais expérimenté la sagesse du dicton : « Avec les Romains, vivez comme des Romains. » Sa pédagogie l'aurait entraînée à tenter la transformation du monde entier plutôt que d'abandonner une seule de ses idées fixes et de ses petites manies. Elle jouait d'ailleurs particulièrement de malheur en cette circonstance. Stricte végétarienne, elle avait échoué dans une île où l'on mangeait du lard salé d'un bout à l'autre de l'année. Son sommeil était léger. Pour dormir, elle avait besoin d'un silence parfait autour d'elle. Or, les brebis et leurs agnelets paissaient en liberté dans l'île. Ils n'en finissaient plus de s'appeler. Certains agneaux, privés de leur mère dès la naissance, que l'on avait dû nourrir au biberon et garder quelques jours dans la cuisine, avaient pris goût à la maison. Miss O'Rorke ne pouvant dormir rallumait sa lampe. Les agneaux s'assemblaient devant sa fenêtre, confiants en cette lumière attardée ; ils poussaient la moustiquaire de leurs museaux et demandaient asile. Vers l'aube, quand ils se taisaient enfin, c'était au tour des canards et des poules d'eau d'agacer miss O'Rorke.

Au matin, la pauvre fille montrait un visage défait. Ce qu'il y avait de plus enrageant à ses yeux, c'était que les Tousignant paraissaient tout étonnés qu'elle eût été empêchée de dormir.

— *You not sleep?* s'informait Luzina avec une bienveillance si évidente qu'elle paraissait suspecte.

— *Ah, too bad, very too bad!* disait Luzina, sincèrement affligée.

Ils n'avaient entendu aucun bruit. Si quelque chose avait pu déranger leur sommeil, c'eût été ce calme insolite, inexplicable, que la pauvre fille semblait souhaiter. Dans un pays de moutons, quoi de surprenant qu'on les entendît bêler!

« Il valait bien la peine, se plaignit amèrement miss O'Rorke, de venir au bout du monde constater qu'il n'offrait même pas les seuls avantages que l'on aurait été en droit d'y espérer : le silence et la paix! » Luzina n'en pouvait croire ses oreilles. En fait de silence et de paix, il ne lui semblait pas possible qu'on pût ailleurs en trouver autant qu'à la Petite Poule d'Eau.

Miss O'Rorke finit cependant par découvrir que l'île était fort longue, et un projet inattendu s'offrit à son esprit singulièrement inventif dès qu'il s'agissait d'obtenir ses aises. Elle s'ouvrit à Hippolyte de cette trouvaille toute simple. De quoi s'agissait-il en effet, sinon d'exiler les moutons tout à l'autre bout de l'île, sept milles plus loin, et de construire autour du troupeau un enclos assez solide pour l'y retenir à jamais. Ainsi elle aurait la paix.

Parce qu'elle avait prétendu gagner la maîtresse par l'amabilité, Hippolyte tenait rigueur à Luzina des demandes déraisonnables de miss O'Rorke.

— Ta vieille folle s'imagine qu'on va se mettre à faire mille pieds de clôture et que l'on va voyager à travers toute l'île deux fois par jour, rien que pour satisfaire ses petits caprices.

A la vieille folle elle-même, il tint cependant un autre langage. Elle

lui en imposait avec ses lunettes braquées sur lui à tout instant et dont le reflet au soleil lui brouillait le regard. De plus, Luzina avait insisté pour que l'on ne cessât point de l'amadouer par la douceur.

— Cherche à la gagner par les bons procédés, soutenait Luzina. C'est toujours la meilleure politique en fin de compte.

— *Well?* s'enquit la maîtresse.

— *Well*, dit Hippolyte.

Et il entreprit d'exposer qu'il n'était pas tout à fait le maître dans l'île de la Poule d'Eau. Elle appartenait au marchand Bessette, et celui-ci ne pouvait avoir eu qu'une raison d'établir son ranch dans une île déserte, au bout du monde, à savoir qu'il y serait dispensé de faire élever des clôtures. Les clôtures coûtaient cher et Bessette avait un principe bien arrêté : le moins de dépenses possibles, le plus de profit possible.

— *You see?* demanda Hippolyte.

Mais la vieille fille, de tout ceci, retint principalement qu'un nommé Bessette était responsable du bruit qui troublait son sommeil. Elle se mit en frais de lui en toucher quelques mots bien sentis dans une lettre. Il n'y avait pas d'efforts trop pénibles pour miss O'Rorke lorsqu'elle était une fois décidée à changer quelque petite chose de ce monde dont à peu près tout l'importunait.

Cependant Luzina se décourageait de la voir repousser, à chaque repas, le lard salé, le choux rouge au vinaigre et les crêpes.

— *Don't you like?* disait Luzina avec une sincère commisération, mais de parler anglais à une Anglaise la mettait au supplice et, lorsqu'elle était au supplice, Luzina avait toujours envie de rire.

Quand la grande chaleur fut passée, elle forma le projet de faire venir une pièce de viande fraîche de Rorketon. Le Gouvernement lui avait confié le soin d'exercer l'hospitalité envers la maîtresse, et Luzina n'avait pas l'intention de s'y soustraire. Elle s'employa à régler, deux semaines à l'avance, l'itinéraire de la viande fraîche. C'était plus difficile que s'il se fût agi d'un être humain capable de changer seul de voiture.

Luzina commanda la viande par lettre. Il fallait du même coup avertir Ivan Bratislovsky, toujours par lettre, d'avoir à prendre la viande chez le boucher, mais à la toute dernière minute, afin de laisser ladite viande profiter le plus longtemps possible de la glacière ; recommander à Nick Sluzick de ne pas oublier de demander la pièce de bœuf à son collègue Bratislovsky qui était distrait et pourrait fort bien la ramener à Rorketon (ce contretemps s'était produit à la dernière visite du Capucin) ; enfin, rappeler aux deux courriers de garder le bœuf bien enveloppé, de le défendre contre les mouches, l'extrême chaleur, de ne pas le mettre dans les sacs postaux et de ne pas s'asseoir dessus.

Malgré toutes ces précautions, soit que quelques-unes fussent oubliées en route, soit qu'elles n'eussent pas suffi, la pièce de bœuf arriva dans un état inquiétant. C'était dommage : on voyait du premier coup d'œil qu'elle aurait fait un excellent rôti. Luzina espéra tout de même en dégui-

ser l'odeur par une bonne sauce épicée. Miss O'Rorke devait avoir le palais et l'odorat délicats. Dès la première bouchée, elle fit la grimace.

Hippolyte, peu porté à rire, d'un naturel plutôt sérieux et sans humour, trouva, on ne sait pourquoi, exceptionnellement drôle cette histoire de rôti de bœuf ; les trois lettres de Luzina, les étapes réglées comme un horaire de chemin de fer, la mauvaise humeur de Sluzick qui détestait par-dessus tout se charger de viande fraîche en plein été, toutes ces écritures pour aboutir à l'expression de martyre de leur Anglaise.

Il éclata de rire. La gêne de s'entendre rire en plein silence, le sentiment de son impolitesse entraînèrent Hippolyte à rire encore plus fort. Les yeux des enfants, tout étonnés, allaient de leur père à la pauvre miss O'Rorke. Luzina les avait menacés de dix punitions au moins pour chaque manque de respect dû à la maîtresse. Çà et là, des petits rires incertains s'amorçaient puis s'étouffaient. Luzina elle-même partit tout à coup de son fou rire irrésistible. Alors toute la tablée fut déchaînée. Pendant cinq bonnes minutes, les Tousignant, délivrés d'une longue contrainte, rirent de tout leur cœur au nez de miss O'Rorke qui, très droite, la bouche pincée, émiettait un petit morceau de pain en soupirant après le jour où elle secouerait enfin de ses pieds la poussière de cette île.

La crise passée, Luzina engagea tout son monde à ne plus recommencer.

— Elle s'est peut-être doutée qu'on a ri d'elle, dit Luzina avec un regard de repentir manifeste vers miss O'Rorke.

En un sens, il était assez commode que la maîtresse ne comprît pas le français. Luzina pouvait se livrer en sa présence à des enseignements de politesse aussi directs et concrets que possible. Elle faisait remarquer, par exemple : « Vous voyez bien qu'elle n'a pas l'air dans son assiette. Tâchez de ne pas la reluquer. On ne sait pas ce qui la prend de temps en temps. »

Toutefois, par délicatesse, Luzina en disant de telles choses regardait ailleurs, habituellement un calendrier pieux. De la sorte, la pauvre fille avait appris à connaître les moments où l'on parlait d'elle et à les associer à saint Joseph qu'elle n'aimait pas du tout. Ces Tousignant, aimables et doux, étaient, entre tous ceux qu'elle avait entrepris d'arracher à l'ignorance, les plus rebelles de tous.

Tous les matins, c'étaient des protestations et des larmes. Les enfants ne voulaient plus aller à l'école. Miss O'Rorke leur tenait à longueur de journée des discours patriotiques qu'ils ne comprenaient pas, et elle était courroucée parce qu'ils n'avaient pas saisi ses explications. Elle les appelait : *ungrateful children ; very ungrateful children.* D'après elle, le Gouvernement ne pouvait pas être plus mal payé de ses bontés que par cette famille Tousignant : favorisée comme elle l'était par un gouvernement anglais, elle entendait rester française. Où pouvait-on trouver pire en fait d'ingratitude ? « Le Gouvernement est anglais, la province est anglaise, se tuait à expliquer miss O'Rorke ; vous devez vous mettre avec la majorité et la volonté générale. » Deux ou trois des écoliers cherchaient à se sauver de l'école tous les matins. Luzina avait fort à faire pour les rattra-

per. Elle tenait bon. L'instruction ne pouvait être que joie. Une si grande richesse, une si profonde expérience pouvaient bien coûter quelques pleurs. Elle raisonna les enfants. « L'été dernier, vous avez bien appris le français avec mademoiselle Côté. Cette année, apprenez l'anglais ; profitez-en pour apprendre l'anglais. »

Très opportuniste au fond, Luzina avait fini par découvrir au moins une qualité à son Anglaise : c'était l'anglais. Trouvait-on à redire de miss O'Rorke, Luzina l'excusait :

— Elle parle bien l'anglais, en tout cas.

Miss O'Rorke possédait pourtant une autre vertu, plus méritoire, mais elle devait rester à peu près invisible aux Tousignant. Le cœur de miss O'Rorke, solitaire et peu aimable, battait d'une immense loyauté envers l'empire britannique, et particulièrement envers le Royaume-Uni, sauf l'Irlande catholique, où elle n'avait jamais mis les pieds. Animée d'une passion tout aussi déraisonnable, mademoiselle Côté en avait fait rayonner la folie autour d'elle. Mademoiselle Côté avait laissé derrière elle des noms de personnages aussi loin des Tousignant que la lune : Cavelier de la Salle, Lavérendrye, Radisson, Frontenac, le mauvais intendant Bigot ; tous, même les méchants, avaient droit à un souvenir fidèle. Peut-être mademoiselle Côté conservait-elle l'avantage d'être venue la première dans l'île. Quelle chance de soulever les imaginations miss O'Rorke pouvait-elle avoir avec son acte de capitulation, la défaite des Français, ses Pères de la Confédération et son Dominion of Canada ? De plus, elle commit l'imprudence de s'attaquer aux héros de mademoiselle Côté. Le général anglais Wolf avait bel et bien battu, selon ses dires, le Montcalm de mademoiselle Côté, lequel, en Français qu'il était, vint à la bataille en jabot de dentelle et poliment offrit à son ennemi de tirer le premier.

Mais on ne peut pas complètement résister à une passion même maladroite, et celle de miss O'Rorke envers les îles anglaises finit par lui assurer une petite victoire sur les Tousignant.

***

Environ deux mois et demi après son arrivée, miss O'Rorke se promenait un dimanche vers la pointe aux roseaux. Elle avait pris l'habitude d'exténuer son ennui en longues promenades solitaires qui la conduisaient parfois jusqu'à l'extrémité nord de l'île où elle avait espéré reléguer le troupeau des moutons et, faute de succès, projeté d'y élever une tente où elle-même se retirerait. Ce projet avait échoué comme le premier. Devant cette singulière résolution exprimée par miss O'Rorke, Luzina s'était mise à pleurnicher, réellement vexée et inquiète.

— Qu'est-ce que le monde dirait ? Le monde en parlerait, bien sûr.

— Le monde! Quel monde? s'était enquise miss O'Rorke qui commençait à apprendre un peu de français d'après le vocabulaire imagé de Luzina.

Incapable de préciser le genre de monde dont il était question, Luzina n'en craignait pas moins les racontars.

— Le monde dira qu'on vous a maltraitée, le monde nous blâmera.

Ainsi donc, le dernier avantage que miss O'Rorke avait espéré tirer de son séjour dans l'île de la Petite Poule d'Eau lui échappait. La solitude n'était pas ici. Sans doute, réfléchit la pauvre fille, les humains et les animaux, lorsqu'ils ont le malheur d'habiter une île quasi déserte, sont condamnés à vivre très rapprochés. Elle s'en allait donc, ce dimanche, le dos aux trois cabanes. Les nuages flottaient indéfiniment à travers le ciel, lents à se rejoindre. La Grande Poule d'Eau, elle-même paresseuse et calme, reflétait cette procession continue de nuages. Les moutons, ainsi que cela leur arrivait parfois, avaient émigré d'eux-mêmes et en bloc vers la pointe éloignée de l'île. Il n'y avait presque rien pour tourmenter miss O'Rorke. On était en un de ces jours chauds, engourdis, où l'île paraissait réellement inhabitée. Et, tout à coup, miss O'Rorke s'aperçut qu'il n'y avait pas de drapeau dans l'île. Il fallait qu'elle eût eu bien des préoccupations pour ne pas s'en être avisée plus tôt. Elle revint par le plus court, entra dans la cuisine d'un pas décidé.

— Mr Tousignant, there must be a flag here.

— Qu'est-ce qu'elle demande? s'informa Luzina auprès d'Hippolyte.

— La v'là qui veut un drapeau! traduisit Hippolyte.

— Un drapeau! s'exclama Luzina, fort conciliante. C'est bien vrai, il faut un drapeau, mais quelle sorte de drapeau?

— The flag of His Majesty the King, dit miss O'Rorke.

Luzina saisit le mot : majesté. En fait de majesté britannique, Luzina était plutôt en retard sur son temps ; elle en était restée pour ainsi dire à la vieille reine Victoria qu'elle respectait parce que, toute protestante qu'eût été Victoria, elle avait eu neuf enfants. Pour Luzina, les familles nombreuses paraissaient être une obligation purement catholique, qu'il n'y avait pas à éviter puisque le ciel en dépendait. Victoria, qui n'était pas tenue par de telles conditions, lui semblait d'autant plus méritante. C'était comme si Victoria n'eût agi que pour donner l'exemple et peut-être pour réconforter les autres femmes dans son empire.

Pleine de bonne volonté, Luzina déchira en bandes un drap tout usé. Elle les teignit et les assembla sous la direction de la maîtresse. Si fière fut-elle de son Union Jack qu'elle en aurait bien cousu quelques autres, maintenant qu'elle avait le patron. Cependant, miss O'Rorke s'était mise à talonner Hippolyte. Apparemment, il ne suffisait pas d'avoir l'Union Jack. Il fallait qu'il pût se dérouler à l'aise, planté devant l'école et visible de tous les côtés. Stimulée par le symbole de l'empire, miss O'Rorke avait repris de l'énergie. Hippolyte finit par comprendre

que l'Anglaise voulait un poteau. En vérité, c'était volontairement qu'il mettait beaucoup de temps à comprendre les désirs de miss O'Rorke. Luzina et les enfants prenaient énormément plus d'intérêt au drapeau. Il n'y avait pas de doute qu'il aiderait à civiliser un territoire qui, autrement, pouvait passer pour inexploré. Pierre-Emmanuel-Roger tailla une perche de huit pieds de hauteur telle que l'exigeait la maîtresse. Mais alors se présenta une difficulté ; il était nécessaire, au dire de miss O'Rorke, de hisser le drapeau, le matin, à l'ouverture de l'école, et de le descendre à quatre heures précises. Hippolyte ne voyait pas pourquoi le drapeau, une fois installé au bout de la perche, ne pourrait pas y rester éternellement. Moins indocile, Luzina cousit un profond ourlet sur un côté du drapeau. Pierre glissa une corde dans l'ourlet ; il grimpa fixer la corde de telle sorte que, selon qu'on en tirait un bout ou l'autre, l'Union Jack filait en haut du mât, descendait, remontait. D'en bas, l'on pouvait actionner le mécanisme ; on n'avait aucune peine à mettre le drapeau en berne, à le hisser en plein vent pour le plaisir de le voir battre et claquer. On avait sous la main tout ce qu'il fallait pour signaler le deuil, les fêtes, les réjouissances, les jours de travail et les départs. A sa manière, miss O'Rorke laissait sa marque dans l'île.

On s'en alla la remettre, une après-midi d'automne, vers la fin d'octobre, à Nick Sluzick. Malgré la distraction du drapeau, Luzina n'avait pas trop de peine en voyant partir l'Anglaise. Au moment où ils atteignaient la terre ferme, la Ford du facteur bondissait justement le long de la rivière. Elle continua sans ralentir, dépassa le petit tertre quelque peu aplani qui, selon des conventions non écrites mais de longue tradition, représentait le point d'arrêt du transport en commun. On voyait les grosses mains du facteur fermement agrippées au volant. Son visage tanguait. Ses moustaches tremblotaient. Nick Sluzick filait comme aux beaux jours où il n'y avait personne à cueillir au long de la piste. Les Tousignant ensemble levèrent les bras. Hippolyte siffla. Le bonhomme stoppa enfin, mais assez loin, au milieu d'une petite mare encore boueuse, point tout à fait séchée.

Il avait l'œil rapide. Personne ne pouvait reprocher à Nick Sluzick de ne pas voir les gens qui l'attendaient en pleine campagne dénudée. En un clin d'œil, Nick avait même reconnu, dans le groupe, sa voyageuse du printemps dernier qui n'avait pas cessé de lui recommander de faire attention où il allait. Comme si Nick Sluzick avait besoin de quelqu'un pour le guider en ces chemins où il naviguait depuis quatorze ans, le seul à pouvoir s'en tirer ! Nick siégeait carrément sur le siège avant. L'arrière était recouvert de sacs postaux et de gros paquets. Miss O'Rorke dut accepter la petite place auprès de lui que le facteur immobile n'offrait ni ne refusait. Nick Sluzick demeurait superbement éloigné de ce qui allait se passer.

Au premier saut de la Ford, les sacs postaux empilés jusqu'à la capote de grosse toile perdirent leur équilibre et commencèrent à dégringoler

vers miss O'Rorke. Elle reçut toute la charge sur les épaules. Son chapeau pencha. Ses lunettes faillirent voler par-dessus bord.

La pauvre fille s'en allait, sans ressentir beaucoup de soulagement après tout. Ce ne serait pas mieux ailleurs. Depuis vingt-cinq ans, elle se trimbalait de poste en poste, et celui vers lequel elle allait était toujours un peu plus reculé, un peu plus enfoncé dans la solitude ; la nourriture y était de plus en plus lourde, les sentiments de moins en moins délicats, la reconnaissance de plus en plus rare. Ce poste de la Petite Poule d'Eau n'avait peut-être pas été trop désagréable, en définitive. Au hasard, incapable de risquer un mouvement et de regarder au dehors, à cause des sacs de courrier qui pesaient sur son cou, miss O'Rorke agitait la main en dehors de la Ford, vers les Tousignant.

C'était un moment assez pénible pour elle, en somme, chaque fois qu'elle partait. Elle s'apercevait avec étonnement que la vie n'avait pas été trop mauvaise dans l'endroit qu'elle quittait. Elle la voyait même assez agréable. Elle finissait par croire qu'en cet endroit seulement l'existence lui aurait été possible. Telle était miss O'Rorke. Sa préférence morne et accablante allait toujours à ce qu'elle avait perdu, et s'il y avait des coins du monde qu'elle vantait sans répit, c'étaient toujours ceux-là où elle était assurée de ne plus remettre les pieds.

Bien différente de nature, Luzina n'en trouvait pas moins certaines personnes plus aimables au départ qu'à l'arrivée. Son Anglaise si imprévisible, originale et déconcertante, à l'instant où elle partait lui devenait une amie de plus dans ce monde trop grand, point assez peuplé et où, selon Luzina, on n'avait jamais trop d'amis.

***

S'en revenant en une petite file indienne, les Tousignant ne se lancèrent pas moins à imaginer leur future maîtresse. Luzina marchait la dernière, essoufflée malgré le froid assez vif, les joues rouges, moitié attristée par le vide que créait le départ de miss O'Rorke, mais souriant des yeux à la nouvelle maîtresse qui la remplacerait. Elle croyait comprendre que jamais ils n'auraient la même maîtresse deux années de suite. En un sens, cela plaisait à son appétit d'inconnu. Les grandes différences de pédagogie entrevues à travers l'enseignement des deux maîtresses lui ouvraient un vaste champ de conjectures. Ils avaient déjà pris goût sans s'en apercevoir à vivre dans l'attente pendant une grande moitié de l'année, occupés de la maîtresse qui viendrait, telle une colonie éloignée de son nouveau gouverneur. Le changement leur convenait. Il donnait du piquant à la vie, de quoi s'entretenir longuement à travers l'hiver. « Ce sera peut-être une Hongroise », disait Luzina un beau jour.

Au printemps, Luzina avait épuisé toutes les suppositions.

Elle croyait avoir paré à toutes les surprises. Elle n'en avait oublié qu'une. La maîtresse d'école qui arriva dans l'île, au début de mai, était un jeune homme.

***

Celui-ci débarqua dans l'île, vêtu du moins pour les circonstances. Luzina trouva même qu'il exagérait. Elle vit, en effet, s'avancer une curieuse silhouette surmontée d'un casque colonial, en chemise de flanelle à carreaux rouges et grosses bottes huilées, chargée de tout un attirail meurtrier, petites et grandes carabines. A son épaule pendait un carnier. Il avait une couverture ficelée sur le dos. Les arpenteurs qui s'enfonçaient au-delà des routes pour trois ou quatre mois à la fois n'étaient pas plus prévoyants. Il y avait un autre motif à l'embarras de Luzina. Elle était à son cinquième mois et elle trouva plutôt inconvenante, en ces conditions, la présence d'un jeune homme qui pourrait de jour en jour la voir grossir. Il avait déjà été bien assez gênant de subir l'examen quotidien de miss O'Rorke derrière ses lunettes, qui s'alarmait d'ailleurs sans cause, puisque, cet été-là, Luzina se reposait.

C'était un garçon aimable pourtant, sans prétentions, qui parut tout de suite se plaire dans l'île. Aucun de ses regards vers Luzina n'eut l'air de demander si elle était plus grasse, plus ronde que de coutume. Luzina l'aurait trouvé tout à fait sympathique, si seulement il avait porté autant d'intérêt à sa classe qu'il en marqua pour la chasse.

Il demandait à Luzina de lui laisser un peu du café de la veille. Il se levait quand c'était encore la nuit, se servait lui-même, et il devait gagner les roseaux, car, de la maison endormie, on entendait dans cette direction des sifflements de balles. C'était l'heure où s'animaient les petites poules d'eau, les sternes, les canards, créatures que ravissent les pâleurs de l'aube. Le soleil se levait ; les détonations cessaient. Cependant, le maître ne rentrait pas. Les enfants l'attendaient parfois jusqu'à dix heures assis à leur petit pupitre, et ils avaient terminé les devoirs inscrits au tableau noir. Que pouvait faire le maître ? Luzina envoya voir, un matin ; elle était inquiète. Or voici ce que les enfants découvrirent : allongé dans une barque plate entre les roseaux, son casque sur le visage pour le protéger des mouches et du soleil, leur maître dormait.

Sa méthode d'enseignement était d'ailleurs des plus curieuses. Il avait l'air de prendre tout à la blague.

— Apprenez cette page si le cœur vous en dit, disait-il en riant, et, sournoisement, il semblait conseiller : « Ne l'apprenez pas si cela ne vous tente pas plus que cela ne me tente de vous faire la classe. »

Mais les enfants de Luzina tenaient à apprendre.

A la veillée, ils se mettaient chacun dans son coin et ils criaient pendant des heures, l'un une règle de grammaire, l'autre une phrase d'histoire ; bientôt, pour s'entendre, chacun devait hausser le ton. Joséphine avait

une voix particulièrement écorchante. Tout ce tapage ne déplaisait pas à Luzina. Elle avait alors l'impression que ses enfants faisaient beaucoup de progrès. Mais lorsqu'ils venaient, tout fiers, annoncer à leur instituteur qu'ils « savaient leur page », Armand Dubreuil se mettait à rire.

— Eh bien! puisque vous allez si vite, apprenez donc la page suivante !

De ses propos, il semblait découler qu'il serait plus intelligent d'éluder l'effort. Au bout de quelques semaines, plutôt que de remettre l'heure de classe soustraite aux enfants le matin, Armand Dubreuil leur en dérobait une de plus à la fin de la journée. Il lui arriva de congédier la classe à trois heures. Il s'enfonçait alors, son fusil sous le bras, vers la partie boisée de l'île. Le piaillement des poules de prairie annonçait que c'était chez elles qu'il portait l'effroi. Elles voletaient au ras du sol, elles couraient par moment avec un roulement comique du corps sur leurs pattes minces, presque aussi maladroites et grasses que des poules domestiques. Pan! Pan! On entendait longtemps le tir de la carabine 22.

Le soir, il racontait des histoires. Il avait vite pris le tour de s'asseoir sur les talons à la manière d'Hippolyte et de s'y balancer en fumant une pipe. Luzina remettait de jour en jour les observations qu'elle se croyait le devoir de lui faire. C'était bien difficile. Armand Dubreuil était si gentil. Il était sans cérémonies. On aurait dit qu'il avait toujours vécu avec eux. Il s'intéressait à l'élevage des moutons. Il calculait les profits qu'ils auraient faits s'ils eussent été les propriétaires des cent cinquante moutons. Il s'intéressait à tout, sauf à son école. Luzina cherchait la manière de lui faire des remontrances sans le blesser. Sur les entrefaites, il donna congé toute la journée sous prétexte d'une fête quelconque dont Luzina ne pouvait trouver la moindre mention au calendrier. Il était très prodigue de congés. Au mât, le drapeau de miss O'Rorke était beaucoup trop souvent en berne. Luzina crut avoir enfin trouvé la façon de réprimander l'instituteur sans le vexer. Elle se mit à vanter mademoiselle Côté à tout bout de champ.

— Notre maîtresse de l'année dernière, mon Dieu, que c'était donc une fille à son devoir! Vous rappelez-vous, les enfants, les belles étoiles d'or qu'elle vous donnait! Avec elle, la classe commençait à neuf heures tapantes. Fine, avenante, mais ambitieuse! Elle avait trouvé les enfants bien en retard. Pour rattraper le temps perdu, elle faisait la classe même le samedi!

Armand Dubreuil riait de bon cœur.

— Ma méthode est différente, disait-il. Trop forcer les enfants, je n'y crois pas. La nature est encore la meilleure éducatrice.

Ce n'était pas du tout l'avis de Luzina. Il y avait assez de nature chez eux. Il y en aurait toujours assez. Mais comment discuter de l'éducation avec un jeune homme instruit, qui avait réponse à tout et qu'elle craignait d'offenser? Elle perdit encore un peu plus ses moyens le jour

où, sans façon, Armand Dubreuil se mit à l'appeler : maman Tousignant. Il savait la prendre par son côté faible. Le lard salé, les crêpes, les gibelottes, tout ce que fricotait Luzina lui paraissait excellent. « J'ai jamais bien mangé comme chez vous, maman Tousignant. Faites-moi donc encore une tasse de votre bon café, maman Tousignant. »

Luzina se plaignait à Hippolyte. « Il est si enjôleur ; il m'entortille que je ne peux pas me montrer assez sévère. »

Hippolyte aussi était soucieux, mais pour une autre raison. Jamais on n'avait vu un tel carnage dans l'île. Quelquefois, pour la table, on avait abattu un canard, une belle poule de prairie, grasse et arrivée à son âge adulte. Jamais on n'avait tué aux seules fins de s'exercer la main. Or l'instituteur était bon viseur, bon tireur, et il aurait dû se contenter depuis longtemps d'en avoir donné la preuve. Il continuait à tuer indifféremment : des poules d'eau d'une chair coriace, à peine comestible ; un malheureux butor qui, réfugié depuis quelques jours dans une anse de la Petite Poule d'Eau, long, mélancolique et seul, avait ébranlé l'air de ses mugissements ; même des canes, sans doute.

On n'était pas encore en saison de chasse. Hippolyte craignait des ennuis avec le Gouvernement. En aucun cas il n'aimait les démêlés avec les autorités, mais surtout maintenant qu'ils étaient si bien avec le Gouvernement. Ils avaient reçu des lettres personnelles du Gouvernement. Luzina était pour ainsi dire en rapport direct et constant avec le Gouvernement. C'était moins que jamais le temps de désobéir. Bessette pourrait les dénoncer à la Police montée s'il croyait arriver par là à faire fermer l'école. Hippolyte était fort ennuyé. Pourtant il ne se reconnaissait pas le courage lui non plus d'adresser des réprimandes ouvertes à l'Éducation personnifiée. Si quelqu'un devait connaître la loi, ce devait être l'instituteur.

Un soir, il avança ce qu'il avait à dire d'une façon tout à fait délicate.

— Quand est-ce que la chasse ouvre, sa mère? demanda Hippolyte.

Tout étonnée, Luzina répliqua :

— Mais tu le sais bien, son père, la chasse ouvre vers le 18 septembre.

— Oui, c'est bien ce que je pensais, dit Hippolyte. La chasse n'ouvre que le 18 septembre que je me disais ces jours-ci. On n'est qu'au mois de juillet. Ça nous fait donc encore près de deux mois avant l'ouverture de la chasse.

Armand Dubreuil était loin d'être obtus. La petite leçon d'Hippolyte le fit rire encore plus fort que les reproches de Luzina. Assis par terre, le dos à la cloison, sa courte pipe entre les dents, il leur peignit la loi à sa manière.

— Voyez-vous un inspecteur du Gouvernement arriver dans l'île de la Petite Poule d'Eau, vous autres! Il faudrait d'abord aller le cher-

cher, lui montrer le chemin, le sortir des marais, l'amener par la main. Le frictionner, le poncer...

Hippolyte craignit de lâcher une réprimande trop directe et s'en fut se promener au bord de la Grande Poule d'Eau. En son milieu la rivière était libre. Hors du courant, les roseaux l'embarrassaient. Ils se répandaient ici, gagnaient d'année en année comme ailleurs les moissons, les cultures, les arbres. Un véritable pays pour les oiseaux. Ils y venaient chaque printemps du fond de la Floride. Deux mille milles à vol d'oiseau, rapide et bien calculé pour atteindre ce refuge certain! Plus de deux mille milles peut-être! Les mères devaient avoir le souvenir de l'eau qui montait silencieusement à mi-hauteur des roseaux. C'étaient les meilleures cachettes au monde pour y guider les canards d'eau au temps où ils commençaient à nager et, plus tard, lorsqu'ils apprenaient à voler d'une touffe sur l'autre. Hippolyte soupira lourdement. Il n'aimait pas voir de jeunes vies exterminées avant d'avoir appris à soupçonner le danger. Il n'aimait pas voir les mères ravies à leur couvée. Et ce grand voyage de confiance donc, du fond de la Floride, pour aboutir à un désastre!

Mais il était bien tard maintenant pour se fâcher contre Armand Dubreuil. Il prenait de plus en plus ses aises dans la maison. Il pratiquait à son goût une méthode d'enseignement de plus en plus singulière : le laisser-aller, la fantaisie, la liberté. « Il n'y a rien comme la liberté, disait-il. Pourquoi tant pousser les enfants? Ils auront toujours assez de science. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent ici de la grammaire, de l'histoire? »

— Est-ce que vous n'êtes pas heureux ici? demandait-il.

Bien sûr, ils étaient heureux, mais qu'est-ce que cela avait à faire avec le peu qu'ils connaissaient.

Bien que portée à voir le beau côté des choses, Luzina ne pouvait pas ne pas s'apercevoir qu'en fait d'instruction ils allaient de mal en pis. Ils finiraient peut-être par voir arriver quelqu'un qui viendrait tout simplement prendre ses vacances dans l'île de la Petite Poule d'Eau.

Cependant, il se mit à pleuvoir au début du mois d'août, et Armand Dubreuil, privé de son passe-temps favori, dut se rabattre sur sa classe. Il y apporta brusquement presque autant de zèle qu'à la chasse. On vit alors de quels précieux enseignements il avait privé les élèves en ne s'appliquant pas plus tôt à son devoir. Il transposait infailliblement les sujets des problèmes de calcul en moutons et ainsi le problème concernait tout le monde, et tout le monde cherchait à le résoudre. Il demanda à Luzina toutes sortes de choses disparates : une tomate parfaitement ronde, une autre tomate plus petite, des épingles à linge, du fil et, à l'aide de ces choses, il démontra que la terre était ronde, qu'elle tournait autour de son axe, enveloppée dans ses fils de longitude et de latitude et dans le rayonnement de l'autre tomate qui tournait également et qui était le soleil. Ainsi fut compris ce qu'avait déjà soutenu Luzina, à savoir

qu'il faisait noir dans une partie du globe terrestre, alors qu'ailleurs le soleil brillait. C'était un bon maître, c'était un excellent maître.

Le soir, il venait s'asseoir dans la cuisine avec un livre, bien différent en ceci de miss O'Rorke qui s'encabanait chez elle, poussait encore une table devant la porte et ne pouvait dresser assez de barricades en faveur de sa pauvre intimité à laquelle il manquait toujours quelque chose. La vue d'un livre ouvert, d'un être absorbé dans la lecture avait toujours été douce et tentante à Luzina. Elle demanda au maître si c'était bien intéressant ce qu'il lisait. Il pleuvait toujours, une grande pluie forte qui battait le toit de la maison. Armand Dubreuil entama à voix haute le récit romancé d'une expédition au pôle Nord. Et la famille Tousignant, à la limite des terres habitées, perdit tout à fait le sentiment de sa solitude dans un intérêt débordant pour les misères, le froid, l'isolement qu'enduraient les personnages fictifs.

Luzina était bouleversée. Elle qui était capable de plaindre un vrai malheur, comment n'aurait-elle pas été émue par les infortunes que les romanciers excellent à empiler sur le dos de leurs créatures! Le pire était qu'une catastrophe tout juste écartée, une autre survenait. Luzina n'arrêtait pas de craindre pour les explorateurs lancés dans leur périlleuse expédition. Mais l'idée ne lui serait jamais venue d'épargner ses émotions en faisant interrompre la lecture. Au contraire, plus il y avait de malheurs à redouter, et moins elle voulait tarder à les connaître. Jamais elle n'aurait cru qu'on pût être à la fois si heureux et si inquiet. La pluie fouettait les vitres. La voix du conteur s'élevait par-dessus les rafales. Le poêle émettait un peu de chaleur, tout juste entretenu. On se sentait en sécurité, et on avait le cœur serré par l'idée qu'il n'en allait pas ainsi pour d'autres. On vit Luzina, les larmes aux yeux, supplier :

— Encore un petit peu, monsieur Dubreuil, qu'on voie au moins comment ils vont faire pour retrouver leur chemin dans la tempête!

Elle ne pouvait se résoudre à goûter un lit tiède alors que les explorateurs erraient à cette heure même loin de la bonne piste.

Quelquefois, comme si le lecteur eût eu quelque pouvoir d'intercession auprès de l'auteur et la possibilité d'épargner les héros de Luzina, elle menaçait le maître :

— Surtout, n'en faites pas périr un autre!

Après l'odyssée des explorateurs dont pas un ne survécut, Armand Dubreuil lut la véridique et tragique aventure de quarante bagnards déportés en Sibérie.

Cette Sibérie, qu'elle était froide, inhumaine! Que c'était loin! Ces tsars Nicolas de toute les Russies, quels tsars au cœur dur! Luzina n'entendait plus le vent pousser sa propre porte et, non loin, les coyotes qui hurlaient à la pleine lune. Elle bénissait le Ciel d'être au Canada, dans un bon pays bien gouverné, civilisé et toujours en voie de progrès. Bien qu'elle tînt les créatures des livres pour aussi réelles qu'elle-même,

aucunement inventées, Luzina bénissait le talent qu'il devait être nécessaire de posséder pour expliquer tout cela qui était vrai.

— Ne nous laissez pas sur notre faim, monsieur Dubreuil!

Il était changé du tout au tout. Comme pour rattraper le temps perdu, il mettait les bouchées doubles. Les enfants n'arrivaient plus à terminer les devoirs inscrits au tableau noir. Joséphine seule tenait bon dans cette espèce de marathon qu'il avait organisé. La grammaire, l'arithmétique, la géographie, tout défilait à un rythme excessif. Edmond avait des cauchemars. On allait de page en page sans souffler. Le maître donnait peu de récréations aux enfants. Ce garçon devait faire tout avec excès. Luzina n'était tout de même pas pour lui reprocher maintenant son zèle. Peut-être était-il travaillé par le remords. Ou bien, comme toujours, la recette de Luzina de prendre les gens par la douceur portait-elle enfin ses fruits.

Luzina comprit mieux tout à coup. Un soir, en fermant son livre, Armand Dubreuil tout calmement annonça son départ pour le lendemain.

On n'était qu'à la fin d'août. L'instituteur s'était engagé pour jusqu'à la fin d'octobre. La grosse caisse qu'il avait apportée et que Luzina savait maintenant remplie de livres était loin d'être vidée. Luzina allait protester lorsque, tout à coup, elle crut à une nouvelle taquinerie de l'instituteur. Il était très espiègle.

— C'est pas pour vrai que vous parlez de partir. C'est pour nous faire peur, décida-t-elle.

Il prit un ton amusé :

— J'ai une bonne école dans le Sud. Une école de trois classes et située dans un gros village. Vous ne voudriez pas me voir rater mon avancement, maman Tousignant.

Le lendemain, se levant très tôt, Luzina le découvrit harnaché comme au jour de son arrivée, sa couverture au dos, ses carabines à l'épaule. Il ajustait sous son menton la courroie de son casque en papier mâché.

Luzina trouva qu'il poussait la farce un peu loin.

— Pourquoi nous donnez-vous des émotions comme ça, monsieur Dubreuil?

Il riait toujours.

— Mais c'est qu'il n'est pas question de berlander si je veux attraper le vieux Sluzick.

Elle commença à lui faire du café. Elle hésitait encore à le croire.

— C'est rien que le mois d'août, vous pourriez tout de même rester jusqu'au mois d'octobre. Puis tout ça, c'est encore un de vos tours pour nous éprouver. La vraie belle chasse est à l'automne, essaya-t-elle de faire miroiter à ses yeux.

— Hélas, hélas, mais mon école dans le Sud va commencer le 4 septembre. Une école en briques, s'il vous plaît, et savez-vous, maman Tousignant, que votre petit Dubreuil est nommé principal?

Il avala les dernières gorgées de son café, et il vint vers elle, souriant, moqueur, la main tendue.

— Bien des remerciements et adieu, adieu, maman Tousignant.

C'était donc vrai qu'il partait. D'en avoir douté jusqu'au bout rendait son départ plus dur. Elle avait pu dormir confiante. Si elle s'était bien agitée, elle aurait pu le retenir plus longtemps, peut-être.

— Si vite! Déjà! Sans presque nous donner le temps de vous voir partir!

Il n'avait pas été toujours à son devoir, du moins dans les premiers temps. Il avait prêché de mauvaises choses : la nature, la fantaisie, la liberté. Pourtant il avait peut-être été leur meilleur maître. Désormais ils ne pourraient plus voir une tomate sans se rappeler que la terre est ronde. Drôle de maître en vérité! Il avait dit qu'il n'était pas très important d'apprendre, et c'était lui pourtant qui leur en avait le plus donné le goût.

— Vous reviendrez? demanda Luzina. L'été prochain, tâchez donc!

Elle s'était accoutumée à le dorloter. Elle avait raccommodé sa culotte de chasseur souvent déchirée lorsqu'il revenait du petit bois de saules et de noisetiers. Elle avait lavé, repassé ses chemises, ramassé partout derrière lui les cendres de sa pipe. Ni avec mademoiselle Côté qui était fort méticuleuse, ni avec miss O'Rorke d'une farouche indépendance, Luzina n'avait eu ces petits plaisirs. C'était surtout le bonheur qu'avait goûté le maître à vivre chez elle qui avait conquis le cœur de Luzina.

— On vous attendra l'année prochaine.

— Je suis nommé principal, recommença-t-il. Vous comprenez, je suis un type calé, maman Tousignant. J'ai mon baccalauréat.

Elle écarquilla les yeux, sans trop comprendre de quoi il s'agissait sinon qu'elle avait une raison de plus pour tenir à l'instituteur. Mais maintenant, il devait blaguer pour de bon.

— Finie la liberté! dit-il. Je suis un beau fou! 150 piastres par mois, M. le Principal... je vais me mettre la corde au cou... Rien de tout ça ne vaut une seule journée dans l'île de la Petite Poule d'Eau!

En s'en allant, il se retourna et attacha le regard à la petite construction élevée par Hippolyte à l'avenir et au savoir.

Qu'est-ce qui sortirait de tout cela? Peut-être bien du chagrin pour la pauvre maman Tousignant. Qu'est-ce qui sortirait bien de tout cela? Du mécontentement d'abord qui est à la source de tout progrès. Et puis après?

— Voulez-vous mon avis, maman Tousignant, conclut-il, riant encore, et pourtant un peu plus sérieux que d'habitude. Fermez donc l'école. Vous n'aurez jamais ici que des vieux chevaux de bataille comme votre miss O'Rorke ou des types comme moi qui aiment la chasse. Et même ceux-là, vous finirez par ne plus les voir. Les classes d'été, vous comprenez, ça finit par ne plus attirer que les ratés. Et l'espèce est en train de disparaître à ce que l'on dit.

Il salua de deux doigts portés à la lisière de son casque. Il préférait partir seul, accompagné de Pierre seulement qui devait ramener les barques sur la rive de l'embarquement.

Luzina était loin de comprendre cette dernière leçon plus ambiguë que toutes les autres. Au cours de l'hiver, elle s'imposa de ne pas penser trop haut au nouveau maître, par prudence, pour obtenir mieux de l'avenir, peut-être, en n'exigeant que peu de chose. Quiconque voudrait venir à la Petite Poule d'Eau y serait bien reçu et dûment apprécié.

Mais l'été suivant, il ne vint personne.

***

On aurait pu douter des rois anglais introduits dans l'île par miss O'Rorke, des héros de mademoiselle Côté, planteurs de drapeaux s'il en fut, et même des malheureux exilés du maître Dubreuil, n'eût été la petite école qui restait. A sa manière, elle témoignait d'une civilisation qui avait été. Un voyageur arrivant dans l'île et y voyant une cabane de plus que n'en exigeaient les stricts besoins de la population aurait pu méditer sur le progrès et le déclin qu'elle racontait. Elle penchait. Les grands froids l'avaient rudement travaillée ; d'un côté, elle enfonçait. Un couple d'écureuils avaient réussi à s'y forer une entrée entre deux rondins quelque peu écartés. Au tableau noir, on pouvait déchiffrer, ainsi que dans ces messages tronqués du passé, quelques bribes de la dernière leçon d'Armand Dubreuil : les noms... al... au pluriel... pendant bal, chacal... La brosse avait entamé le reste. La carte du monde pendait de travers.

Luzina avait dit plusieurs fois : « Faut pas laisser l'école tomber en démence. » Mais un jour, ne sachant où serrer un sac de grain, Hippolyte l'avait déposé dans un coin de l'école. Pierre y fourrait ses engins de pêche. Des pièges à loup y furent remisés. La petite école était en passe de devenir un endroit de débarras. Et l'été coulait telle la Poule d'Eau elle-même, engourdie en ses roseaux. Il n'était plus nécessaire de se laver chaque matin. Pourquoi mettre des chaussures maintenant ? Pierre abandonna ses livres. Il avait souvent été humilié, contrarié ; il s'était senti, à l'école, très en retard pour son âge. Maintenant, il était soulagé d'aller enfin, en homme fait et tranquille, aux affaires importantes de la vie : les moutons, la pêche, le bois à scier. Cependant Joséphine était devenue la maîtresse d'école dans l'île de la Petite Poule d'Eau. Elle menait, en rangs, quatre ou cinq petits Tousignant dans un coin de la cuisine ou dehors sous un bouleau, et elle annonçait d'une mine sérieuse qui rappelait singulièrement mademoiselle Côté :

— L'école va commencer. Saluez. Saluez, exigeait Joséphine.

Luzina avait le cœur gros de voir les enfants refaire du matin au soir leurs devoirs de l'année dernière. Comme pour envenimer les regrets, le Ministère de l'Instruction publique continuait à envoyer des brochures, diverses communications. On n'avait pas l'air au Gouvernement de savoir que l'école de la Petite Poule d'Eau était fermée. Il arriva d'autres brosses

à effacer, puis un paquet de lettres d'enfants de la Nouvelle-Zélande transmises par les bons soins d'une miss Richardson du Ministère de l'Instruction publique. C'étaient les réponses aux lettres écrites deux ans auparavant par les enfants Tousignant sous la direction de miss O'Rorke. Aux fins de créer et de maintenir des relations cordiales entre les divers sujets du trône d'Angleterre, miss O'Rorke, dans chaque école où elle passait, imposait aux élèves d'écrire des lettres à leurs petits cousins de l'Afrique du Sud, de l'Australie, de Terre-Neuve ou de quelque autre partie de l'Empire « sur lequel jamais le soleil ne se couchait ».

Cet été, les Tousignant reçurent encore une revue éditée par le Ministère de l'Instruction publique. Luzina la feuilletait un matin lorsque, tout à coup, elle poussa un cri de saisissement et d'orgueil. La lettre écrite par Edmond, il y avait deux ans à un petit ami de la Nouvelle-Zélande, se trouvait bel et bien reproduite sous les yeux de Luzina. La rubrique s'intitulait :

« Un écolier de Water Hen District nous décrit sa vie. »

Luzina se rappelait très bien la lettre d'Edmond. Miss O'Rorke y avait mis beaucoup de ses idées, surtout vers la fin, en faisant dire à Edmond qu'il était heureux d'appartenir au grand Empire. Elle avait sans doute aidé pour l'orthographe et la ponctuation. Tout de même, quelques petites phrases étaient tout à fait d'Edmond. Plus favorable qu'on ne l'aurait cru à l'originalité, miss O'Rorke en avait respecté la tournure peu anglaise. Luzina y démêla quelques phrases :

« Je suis à la Petite Poule d'Eau. Ma mère est Mrs Tousignant. Mon père garde les moutons de Bessette. On a quarante-neuf moutons. On est loin des gros chars. J'ai jamais dans toute ma vie pris les gros chars. Mais ma mère prend les gros chars. Elle achète des bébés. Et comment est-ce que tu aimes le New-Zealand, toi, mon petit ami de New-Zealand? As-tu des moutons? J'aime New-Zealand. Envoie-moi donc ton portrait. Je t'enverrai mon portrait si j'en ai un. J'ai encore un nouveau petit bébé. On a beaucoup de bébés. As-tu un bébé? »

Et c'était signé en toutes lettres : « Rosario-Lorenzo-Edmond Tousignant. »

— Mon Dieu! Mon Dieu! s'extasiait Luzina.

La réponse de l'ami d'Edmond figurait aussi dans la même page, sous le titre de :

« Quelques mots de Bill McEwan. »

Plus chanceux qu'Edmond, Bill McEwan apparaissait, photographié chez lui, dans une éclaircie de fort grands arbres et adossé à une petite bâtisse en planches. Apparemment, ce pays de la Nouvelle-Zélande ressemblait d'assez près à la Petite Poule d'Eau. Il parlait lui aussi de moutons.

Luzina partit à la course, rejoindre Hippolyte dans le parc aux moutons. Elle agitait la revue.

— La lettre d'Edmond!

Que racontait donc Luzina? Edmond n'était point parti, à ce que comprenait Hippolyte, pour se mêler d'écrire des lettres. Luzina étala la revue ouverte sous les yeux d'Hippolyte. Il était occupé. Ses mains continuaient à soigner une brebis malade. Il commença de lire quelques mots. « Je suis à la Petite Poule d'Eau. Mon père garde les moutons de Bessette... »

Une émotion curieuse empoigna Hippolyte. D'abord, il éprouva de la gêne que ses affaires, par la faute d'Edmond, fussent pour ainsi dire connues maintenant jusqu'en Nouvelle-Zélande. Mais la faute d'orgueil étant commise, il n'y avait plus qu'à supporter la célébrité qu'elle entraînait, du mieux possible, en n'en paraissant pas trop gonflé. Tels avaient été à peu près les sentiments de Luzina. Voir proclamer à travers tout l'Empire qu'elle avait tant de bébés ne lui avait pas entièrement plu, à la première impression ; on n'acquérait peut-être pas la renommée de la façon que l'on aurait choisie. Néanmoins, accablante ou agréable, le fait restait que c'était par le petit Edmond qu'ils l'avaient atteinte, et l'on ne pouvait longtemps lui tenir rigueur d'un tel cadeau. Que la lettre eût été écrite en anglais, langue pour eux étrangère, tout juste compréhensible, insolite, fut pourtant, en définitive, ce qui leur causa le plus de fierté. Cet honneur, ils pouvaient l'accueillir à leur aise.

— Une lettre si bien écrite, et même pas dans sa langue! dit Luzina.

Cet enfant-là ne leur avait jamais d'ailleurs apporté que de la considération.

— Déjà, dans le temps de mademoiselle Côté, rappela Luzina, il répondait bien aux questions.

Elle entendait de très loin :

— La Petite Poule d'Eau aussi, mademoiselle?

— Mais oui, mon petit Edmond, tout cela, tout ce pays était à la France.

Comme toutes les époques heureuse qui passent toujours trop rapidement, celle de l'école paraissait avoir fui incroyablement vite. Elle entendait encore, du fond de sa complaisance maternelle, un éclat de rire, un avertissement peut-être : « Et qu'est-ce qu'ils feront de la grammaire, de l'orthographe, les petits Tousignant, dans l'île de la Poule d'Eau? »

Eh bien, voici ce qu'ils en faisaient : ils écrivaient jusqu'en Nouvelle-Zélande ; ils se faisaient connaître au loin ; ils avaient des amis ailleurs, loin, dans le monde. Est-ce que cela n'était pas une réponse?

« Et puis, après, insistait la voix moqueuse du maître. Ils oublieront peu à peu ce qu'ils auront appris, et alors à quoi vous aura servi l'école? »

C'était la menace la plus claire qu'il avait laissée planer sur elle, et qu'elle redoutait le plus. Oublier lui paraissait pire que de ne pas apprendre. Oublier, c'était laisser perdre quelque chose que l'on avait acquis, et c'était plus grave que de ne pas s'instruire. L'oubli n'était ni plus ni moins que de l'ingratitude. Or, une fois, à la veillée, ils se mirent

tous ensemble à chercher le nom du gouverneur du Canada, qu'ils avaient connu un jour.

— On l'a su, on devrait le retrouver, dit Luzina. Cherchons bien.

Mais aucun ne trouva le nom du gouverneur. Il paraissait pourtant être dans leur mémoire, mais il s'amusait à se dissimuler et leur effort ne l'y découvrait point. Joséphine, au souvenir si fidèle, se tut. Edmond lui-même dit qu'il avait oublié. Ce nom de gouverneur, ce n'était pas une si grande perte. Hippolyte grommela qu'elle ne les empêcherait ni de manger, ni de dormir en paix, mais Luzina demeura préoccupée. A plusieurs reprises, en plein jour, on la vit assise, les yeux dans le vague ; elle cherchait le nom du gouverneur qui devait commencer par un T. « On perdait un jour le nom du gouverneur, dit-elle, et le lendemain autre chose. » Alors, elle commença de réfléchir que si l'un d'entre eux conservait les connaissances acquises, tout ne serait pas perdu. Ses yeux tombaient sur Edmond. « Ou bien, ils oublieront petit à petit, disait Armand Dubreuil, ou bien ils devront continuer à apprendre. » Edmond était le plus instruit d'eux tous. C'était bien à lui que revenait le droit de garder leurs connaissances. Sur ce, ne le cherchant plus, un bon soir, Luzina trouva le nom du gouverneur. C'était Tweedsmuir. Mais sa crainte avait été vive, et le restait. Edmond devrait les préserver de pareilles alertes. Cependant, l'imagination de Luzina escamotait les difficultés. Elle ne voyait pas encore que, pour s'instruire, Edmond devrait les quitter, rester au loin. Après il fut trop tard pour reculer. Hippolyte avait consenti, croyant plaire à Luzina. Et Luzina ne pouvait revenir en arrière, par crainte d'attrister Hippolyte. L'automne était déjà tout proche. De jour en jour, les oiseaux volaient plus haut. Ils s'exerçaient à leur long voyage. Un de ces matins, en se levant, on serait étonné du silence inusité qui régnerait sur les roseaux déserts. A l'aube, alors que l'on ne se douterait encore de rien, les oiseaux seraient partis. A cette heure où l'on découvrirait leur départ, ils seraient déjà loin ; ils auraient fourni une bonne étape vers la Floride où, paraît-il, le soleil brillait toute l'année et où il y avait tout le temps des fleurs. Même la vie d'un petit oiseau avait ses mystères. Ils paraissaient désirer des choses qu'ils n'avaient jamais connues.

Vers ce temps de l'année où émigraient les oiseaux du Nord partit le premier des enfants Tousignant.

***

Il y avait maintenant quatre ans qu'une grande ambition avait soulevé Joséphine : marcher sur des talons hauts, d'une démarche légère et pleine de grâce comme Mademoiselle ; se coiffer avec des bouclettes sur le front comme Mademoiselle ; et, ce qui était beaucoup plus difficile, devenir savante comme Mademoiselle.

Le jour même du départ de mademoiselle Côté, Joséphine l'avait suivie

jusqu'à la terre ferme, pleurant de grosses larmes : « Qu'est-ce qu'on va devenir nous autres ? » Mais, à la dernière minute, elle avait sorti son livre caché sous son tablier et elle avait demandé :

— Explique-moi au moins cette page avant de partir, mademoiselle.

— Tu es maintenant capable d'apprendre toute seule, l'avait encouragée mademoiselle Côté. Tous les jours apprends un petit bout.

A travers le long hiver, assise dans un coin de la cuisine et lisant à voix haute, éplorée, Joséphine avait bel et bien atteint la dernière page du deuxième livre de lecture. Alors elle en avait demandé un autre.

Elle n'avait pas beaucoup aimé l'Anglaise. L'Anglaise n'était pas fine comme Mademoiselle. Elle n'était pas belle comme Mademoiselle. Mais presque égale à la fidélité de Joséphine était sa passion d'apprendre. Elle apprit avec l'Anglaise parce que c'était tout ce qu'elle avait sous la main et parce que Mademoiselle lui avait recommandé de rester studieuse. Elle connut les contes de Mother Goose. Elle les sut tous par cœur, sans comprendre plus de cinq ou six mots. Mais baragouinant une histoire de fil en aiguille, sans accroc et à toute vapeur, Joséphine passa pour très bien connaître l'anglais dans l'île de la Petite Poule d'Eau.

L'arrivée d'Armand Dubreuil l'avait déçue. Elle n'avait jamais cru possible qu'un homme pût être capable d'enseigner. Mais elle n'était point pour abandonner sa méthode qui consistait à apprendre de quiconque en connaissait un peu plus que Joséphine. Elle entreprit de relancer Armand Dubreuil à la chasse.

Elle surgissait devant lui, à l'improviste, se cachant derrière les arbres pour le guetter.

— J'ai appris la page que vous m'avez dit d'apprendre, annonçait Joséphine.

Elle le dévisageait d'un coup d'œil dépréciateur. Il était loin d'être un bon maître. Il ne se donnait pas beaucoup de peine pour expliquer. Il fallait faire presque tout, seule. Qu'importe ! Il valait mieux que rien.

— C'est bien, mais c'est très bien, Joséphine. T'es vraiment une petite merveille. Va donc apprendre la page suivante puisque tu vas si vite.

— Questionnez-moi au moins pour voir si je la sais, insistait Joséphine.

A la veillée, l'instituteur avait encore la petite fille sur les talons. Elle interrompait ses récits de chasse. Inflexible, tenace, elle le ramenait à son rôle d'éducateur.

— Qu'est-ce que ça veut dire : le sujet ?

— Joséphine est une peste. Dans cette phrase, Joséphine est le sujet. C'est elle qui parle. Elle qui agit et m'embête.

Quoiqu'il eût d'énormes défauts, Armand Dubreuil rendait ses leçons claires. De plus, Joséphine se doutait bien qu'il partirait vite, celui-là aussi. Elle tournait autour de lui comme une abeille pressée d'extraire toute la science qu'il détenait.

Avant de partir, Armand Dubreuil distribua de petits cadeaux.

— Toi, ma petite peste, qu'est-ce que je vais bien te donner?

Sans hésitation, bien déterminée à l'obtenir, elle avait répondu :

— Votre grammaire.

Le maître la lui avait donnée.

Que de complications devaient découler de ce cadeau aride fait à Joséphine! La tête entre ses mains, butée à apprendre, elle se heurtait à d'indéchiffrables textes. Elle ne faisait plus la classe dans l'île de la Petite Poule d'Eau. Ses élèves, Héloïse, Valmore-Gervais et la toute petite Marie-Ange, en vain se mettaient en rangs et venaient lui demander de jouer à l'école. Joséphine avait besoin d'avancer elle-même. Un jour, sa petite voix désolée s'éleva à travers tous les bruits de la maison au moment où Luzina avait vingt besognes commencées.

— Maman! Qu'est-ce que c'est un complément direct?

Luzina cessa d'agiter son pot-au-feu. Elle resta tout étourdie du vide qu'elle contemplait. Un complément direct! Voyons, elle avait dû apprendre ce que c'était dans son temps! Un complément direct! C'était loin, beaucoup plus loin que le nom du gouverneur, de nouveau oublié. Sans doute était-ce perdu à tout jamais.

Assez lâchement, Luzina conseilla :

— Demande à ton père.

Lui, il ne croyait pas avoir jamais su ce qu'était un complément direct.

— Demande à ta mère.

Joséphine s'impatientait.

— Maman, bon, je veux savoir!

C'en fut trop tout à coup pour Luzina. Elle se fâcha. Est-ce qu'elle pouvait tout faire: élever onze enfants indociles, leur servir à manger, ravauder leur linge, s'occuper du père à peine plus raisonnable et, en plus de tout cela, connaître encore la grammaire. Doux Jésus! Personne n'y aurait suffi. Et d'abord, cette grammaire l'avait assez fatiguée. Elle en avait bien assez entendu parler.

— Tiens, je m'en vas la mettre au feu, décida Luzina.

Mettre la grammaire de Joséphine au feu! A peine Luzina eut-elle entrevu le sens de sa menace qu'elle devint instantanément repentante, aimable, persuasive.

— Je m'en vais te montrer à coudre, offrit-elle avec une amabilité excessive. Prends du fil, une aiguille. C'est bien plus utile de savoir coudre que d'apprendre la grammaire.

— Je vas me faire maîtresse d'école, dit Joséphine.

— Eh bien, c'est ça, dit Luzina, conciliante. Fais la classe à tes petits frères et à tes petites sœurs. T'en sais long. Montre-leur ce que tu sais. Jouez encore à l'école.

— Je vas me faire une vraie maîtresse d'école, poursuivit Joséphine.

Une assez sournoise stratégie de défense apparut alors à Luzina.

— Comme la pauvre Anglaise, je suppose! T'as envie de courir les pires écoles comme notre vieille miss O'Rorke. Il n'y a pas de pire misère qu'être maîtresse d'école.

— Je m'en vas pas faire une maîtresse d'école comme miss O'Rorke, fit Joséphine sévèrement. Je m'en vas faire une maîtresse d'école comme mademoiselle Côté.

Luzina s'assit à la grande table de la cuisine pour écrire à sa sœur Blanche qui habitait Saint-Jean-Baptiste où il y avait un couvent. Elle lui demandait si elle ne prendrait pas Joséphine qui était « une bonne petite fille, studieuse, appliquée, serviable, pas trop tannante, entêtée comme pas une, mais plutôt pour apprendre... » Et de temps en temps, énervée par les efforts que lui demandait toute lettre, Luzina réclamait le silence autour d'elle et s'en prenait principalement à Joséphine : « Petite tête dure! Les sœurs t'en passeront pas comme je t'en ai passé... Tu verras que ce sera pas toujours drôle, au couvent... »

***

C'était au printemps, mais il faisait encore assez froid, lorsque la famille s'en fut remettre Joséphine au facteur. Du siège élevé de la vieille Ford, Nick Sluzick vit un singulier spectacle. La bande Tousignant, au complet, s'en venait à la queue leu leu. Le père et un des fils portaient une caisse de bois sombre qui, de loin, avait tout l'air d'un petit cercueil. Au milieu d'eux s'avançait une petite fille tout en noir. Le groupe en partie visible au-dessus des roseaux défilait comme pour un enterrement. Hissée à hauteur d'épaules, la caisse de bois, dans l'air, cahotait.

Qu'est-ce qui les prenait donc aujourd'hui?

L'attente énervait le bonhomme. Il en avait encore pour cinq minutes peut-être à attendre les Tousignant, du train où ils venaient. Elles suffirent au vieux Sluzick pour récapituler sa recherche du bonheur.

Quinze ans plus tôt, il était arrivé tout fin seul dans ce pays, et il avait pu croire qu'il y vivrait en paix. Personne ne savait écrire et lire dans ces bons temps, et personne n'en souffrait. Le progrès, la civilisation, comme ils appelaient les embêtements, avaient tout de même commencé à les rattraper, petit à petit, dans le Nord. D'abord, les gens s'étaient fourré dans la tête de recevoir des lettres, des catalogues de magasin. Les catalogues de magasin, voilà à peu près ce qu'il y avait de plus bête au monde! C'était encombrant. Ça vous bourrait un sac de courrier en un rien de temps, et pourquoi, je vous demande! Rien que pour vous démontrer que vous auriez maintenant besoin d'un tas de choses dont vous vous étiez parfaitement passé : des lampes à manchon incandescent, des casseroles d'aluminium, des poêles émaillés. Des poêles émaillés, vous vous rendez compte; on en était rendu là! De plus, la population augmentait

tous les printemps que c'était comme une sorte d'épidémie. Avec tous leurs enfants, les Tousignant s'étaient mis en tête d'avoir une maîtresse.

Une jambe croisée par-dessus l'autre, un pied en dehors de l'auto, Nick lança un crachat par-dessus bord. Il visa le garde-boue défoncé.

Pouah! Il aurait dû comprendre que la vie n'était plus tenable par ici dès le jour où il avait trimbalé cette espèce de vieille toquée qui entendait lui montrer le chemin de la Petite Poule d'Eau. Pouah! Depuis cinq ans, il n'arrêtait plus de trimbaler du monde, à l'aller, au retour. C'était un feu roulant.

Joséphine venait de prendre place sur le siège, entre le facteur et Hippolyte qui allait la conduire jusqu'à Rorketon. Là, il serait demandé au chef de train de s'occuper de Joséphine et de la mettre lui-même dans le train de Winnipeg, ce qu'il avait déjà fait pour Edmond et Charles. La tante Blanche serait descendue dans la capitale pour recevoir Joséphine. Gonflée de son importance, Joséphine sentait battre en son cœur un amour qui embrassait presque toute l'humanité.

Nick attrapa le volant. La Ford sauta par-dessus une grosse motte, dégringola dans un trou d'eau, grimpa sur le bord de la piste. Luzina s'était mise à courir pour la rattraper. Les deux mains tendues, elle buta contre un caillou, elle voyait encore le petit liséré blanc à la robe noire de Joséphine. Elle s'arrêta. Ses yeux s'agrandirent. Luzina voyait tout à coup beaucoup plus qu'un détail du costume de sa fille. Pendant longtemps elle avait été la seule à voyager. Presque tous les ans elle partait, et elle faisait vite afin de revenir avec un enfant de plus contre le désert à peupler. Maintenant, elle restait et c'étaient les enfants qui partaient. Luzina voyait en quelque sorte la vie. Et elle n'en croyait pas son bon cœur : la vie qu'elle avait tant aidée, déjà, petit à petit l'abandonnait.

***

Elle ne pouvait plus tenir le coup. Elle eut encore des enfants, mais à des intervalles beaucoup plus longs et, bientôt, il sembla que ce fût terminé. Mais les enfants continuaient à partir. Après Joséphine, André-Amable et Roberta-Louise. Où avait-elle pris, celle-là, son étrange vocation de garde-malade? De l'un à l'autre, il fallait croire qu'ils arrivaient à se communiquer l'ancienne maladie déposée dans la maison par mademoiselle Côté. Joséphine à peine partie, Héloïse s'était constituée maîtresse d'école à la Petite Poule d'Eau. Elle enseignait qu'il y avait neuf provinces, que le monde était grand, grand comme dix mille fois le Portage-des-Prés. Ne le savait-on pas assez, hélas! Edmond et Charles poursuivaient leurs études au collège de Saint-Boniface. Un oncle d'Hippolyte, curé, payait leur pension. Edmond était en belles-lettres; Charles en rhétorique; Joséphine, dans ses lettres, parlait de calculs composés et de botanique. Elle avait eu la médaille de monseigneur Yelle, coadjuteur de monseigneur Béliveau.

Il y avait eu un temps où Luzina pouvait guider ses enfants : *ba bi bu bo bi ;* un autre temps où elle réussissait à les suivre tant bien que mal. La cuisine se transformait le soir en salle d'étude. Les écoliers y étalaient leurs livres, leurs cahiers. « Maman, la bouteille d'encre ! » Luzina mouchait la lampe. Il fallait prendre bien soin de ses yeux, si on voulait faire de bonnes études. Elle allait chercher son propre travail de ravaudage. Si elle devait se relever pour une aiguille ou du fil, elle le faisait doucement, sur la pointe des pieds. Elle se rasseyait au bord de l'instruction. Elle en saisissait sa petite part. Tout en rapiéçant des fonds de culottes, elle attrapait une exigence de la grammaire, un petit bout d'histoire. « Frontenac faisait savoir au commandant de la flotte anglaise : « Je vous répondrai « par la bouche de mes canons ! »

De son coin, Luzina approuvait : « C'est bien répondu. » Son aiguille volait. Le temps de réparer la culotte d'Edmond et les Anglais étaient repoussés. Que le vieux gouverneur irascible lui plaisait donc en ce temps-là ! N'ayant jamais vu ni flotte ni canons, Luzina n'imaginait aucun gâchis dans cette plaisante reconstruction de l'histoire. Ce n'était pas tellement au reste la victoire des uns ni la défaite des autres qui l'intéressait, mais bien le fait d'apprendre. Elle mettait une date de côté, comme s'il se fût agi d'une bobine de fil, d'un bout de retaille serrés par elle, en se disant : « Il faudra que je me souvienne de cela. » Tant et si bien, qu'à force de tout conserver, elle avait pu de temps en temps sortir un petit renseignement dont justement on sentait le besoin. Mademoiselle Côté elle-même avait été étonnée. « Mais savez-vous, madame Tousignant, que vous avez des aptitudes. »

***

Luzina entrait encore quelquefois dans la petite école. Les bouleaux avaient grandi et projetaient beaucoup d'ombre contre les fenêtres qu'Hippolyte avait voulu ouvertes à autant de clarté que possible. La petite pièce recevait une lumière verte et triste. Pour atteindre l'estrade, Luzina devait enjamber quelques tuyaux de poêle, des rouleaux de corde, repousser une meule à aiguiser les couteaux. L'école sentait le moisi, l'odeur du papier vieilli et trempé. Luzina tirait le cordon d'une des grandes cartes envoyées naguère par le Gouvernement. Le Manitoba lui apparaissait presque aussi grand que le mur. Le papier fort s'était quelque peu décollé çà et là de la toile qui lui servait de soutien. Le Manitoba se gonflait par places en bouillons, ainsi que ces cartes où les chaînes de montagnes sont indiquées en relief. Mais ici, c'était la plaine uniforme qui se levait, s'affaissait, crevait. Une lueur sous-marine touchait la vieille carte gaufrée et verdissante. C'était comme si elle eût voulu présenter à Luzina un monde qui partout avait des raisons de s'attrister. Tout au bas de la carte, Luzina voyait une zone assez bien noircie de noms de rivières, de villages et de villes. C'était le Sud. Presque tous les villages avaient droit à la géographie dans le Sud. Le doigt de Luzina par-

tait en exploration sur les degrés de longitude et de latitude. Avec amour, de temps en temps, elle tâchait de défaire les plis de la carte. Enfin, elle repérait Otterburn. André-Amable était à cet endroit exact, chez les clercs de Saint-Viateur où il apprenait l'apiculture. Le doigt de Luzina continuait plus loin. Elle situait ici, à Saint-Jean-Baptiste, la petite Héloïse que la tante Blanche avait fait venir dès que Joséphine avait été assez avancée. Luzina remontait plus haut chercher Roberta-Louise à l'hôpital de Dauphin. La vieille carte lui parlait presque comme une amie et aussi comme une voleuse. Elle suintait. En l'effleurant, en la réchauffant de sa main, Luzina lui arrachait des petites gouttes d'humidité, ténues, froides, qui, sous ses doigts, lui faisaient l'effet bizarre de larmes.

Luzina s'asseyait un instant au pupitre de la maîtresse, tout en haut de l'estrade. Joséphine devait être grande maintenant. Sa tante Blanche écrivait qu'elle avait encore eu un prix. Au concours de l'Association des Canadiens français du Manitoba, elle avait obtenu le prix de français décerné par la Fédération des Dames canadiennes françaises du Manitoba. « Je voudrais que tu la voies, racontait la tante, dans la robe blanche que je lui ai faite pour les cérémonies de réception au couvent. » Un de ces jours, Luzina recevrait un petit portrait commandé à Winnipeg et un autre aussi d'Héloïse, où elle verrait comme la petite avait également bonne mine. Edmond avait décroché un accessit d'anglais. Il avait toujours eu des facilités aussi pour l'anglais. Accessit! Dans un tiroir du pupitre de la maîtresse, il se trouvait encore un petit dictionnaire. Pour être sûre de mettre la main sur le dictionnaire quand on en aurait besoin, Luzina avait soutenu qu'il valait mieux le laisser à sa place qui était dans le tiroir même de mademoiselle Côté. Elle chercha accessit. « Nomination décernée dans les écoles ou dans les académies à ceux qui ont le plus approché du prix... » Ah! tiens donc, ce n'était pas le prix lui-même, mais une approche seulement! Luzina aurait cru que c'était mieux que cela. Edmond s'était peut-être vu l'herbe coupée sous les pieds par un élève chéri des professeurs. Pauvre miss O'Rorke! Où pouvait-elle être maintenant? Luzina en avait eu des nouvelles, une fois. Miss O'Rorke avait écrit qu'elle se sentait vieille et qu'elle songeait à prendre enfin sa retraite dans son cher Ontario, en pays civilisé. Elle s'informait d'Edmond. Elle aurait été contente d'apprendre qu'il avait eu un accessit en anglais. Pauvre Anglaise! Avec le temps, Luzina s'en était fait une véritable amie de cœur, la seule femme au monde peut-être à comprendre parfaitement la solitude. Elle croyait entendre tout à coup comme un léger bruit de page tournée. Son regard se tendait vers un coin sombre de la petite école. Ce n'étaient que les mulots qui poussaient de leur museau un cahier abandonné. Depuis cinq ans, Blanche annonçait qu'elle viendrait un jour voir ce fameux pays de la Poule d'Eau et qu'elle amènerait les petites. N'ayant jamais eu de filles, Blanche prétendait que c'était le Bon Dieu qui lui avait envoyé Joséphine et ensuite Héloïse pour être la consolation

et l'orgueil de sa vie. Quant au curé, oncle d'Hippolyte, il parlait de ses neveux comme s'il avait bien pu réussir, tout seul, à les mettre au monde. Luzina aurait bien aimé parfois le voir assis avec un ventre gonflé dans le traîneau du facteur par une tempête de neige et fouette ton cheval, mon vieux Nick Sluzick, si tu veux que j'arrive à temps, et toi aussi, Yvan Bratislovsky, fouette ton cheval!

***

Les hivers semblaient devenir de plus en plus rudes à la Petite Poule d'Eau.

Avant la fin d'octobre, cette année, la neige recouvrit l'île entière. C'était partout blanc et figé. Les touffes de roseaux arrondis sous leur mante de neige ressemblaient à des moutons gelés. Ainsi le paysage d'hiver rappelait encore un peu celui de l'été. Mais le vent était d'une extrême violence. Il acquérait une vélocité insensée à parcourir tant de plaines glacées, de rivières immobiles, de lacs pris en un seul bloc solide, ces espaces soumis qui ne lui opposaient pas d'autre obstacle que leurs roseaux décharnés. L'habitation des Tousignant avec ses murs épais, sa forme longue plutôt que haute, ses fenêtres petites et près du sol, était la première maison que le vent du Nord-Ouest depuis le Pôle trouvait sur son passage. Il s'y acharnait comme s'il lui eût fallu absolument faire un exemple de cette pointe avancée de colonisation qui, s'il la laissait intacte, aurait demain du renfort, des moyens plus grands de résistance.

Deux fois par jour seulement, on osait ouvrir la porte et affronter le dehors. Hippolyte, lourd, trapu dans sa peau de mouton, une lanterne à la main, même si c'était le milieu du jour, entreprenait de se rendre à la bergerie. Le trajet n'était pas long, une centaine de pieds, mais il arriva plus d'une fois qu'Hippolyte ne put l'accomplir que chaussé de raquettes, élevant au-devant de lui son falot de tempête comme un homme qui aurait cherché sa route, la nuit, en un pays inconnu. Le vent n'arrêtait pas. A peine avait-on réussi à tracer une piste de la maison aux dépendances que la neige fraîche la comblait. Un blizzard s'épuisait-il qu'un autre ouragan accourait du Nord. C'étaient des ennemis bien puissants contre la seule vie de l'île : quelque cent brebis resserrées en une masse confuse, étonnée, presque indistincte dans le demi-jour de l'abri et, dans la maison, cinq humains en tout. De la grande famille de Luzina, il ne restait, pour seconder le père, que Pierre et Norbert ; pour elle, Luzina, que Claire-Armelle, la surprise.

Cette surprise lui était arrivée à l'âge de quarante-six ans. Un soir, il y avait de cela quatre années, Luzina était allée retrouver Hippolyte dans le parc aux moutons. Elle s'était assise sur une perche de l'enclos comme aux temps où, jeune femme, n'ayant pas encore assez d'enfants pour l'occuper, elle s'ennuyait dans la maison et venait en plein jour faire la causette avec Hippolyte. A la voir perchée sur la clôture, il avait

tout de suite compris qu'elle apportait une nouvelle. Et elle, pour la première fois depuis des années, elle avait retrouvé son beau rire clair, gras et quelque peu roucoulant.

— On n'aurait pas tombé plus mal quand bien même on aurait essayé cent ans, dit Luzina. Cette fois, mon homme, mon congé va tomber en plein février.

La « surprise » et sa mère avaient en effet voyagé par des temps comme il s'en trouve peu souvent même dans les brousses glacées du Manitoba. La neige, les vents, les mauvaises routes, un froid excessif, tout s'était mis d'accord contre les deux voyageuses. Peut-être était-ce pour cette raison que Luzina chérissait tant sa surprise. Ensemble, elles avaient bravé plus de misères que bien des humains n'en rencontrent dans les voyages de leurs vies entières. Peut-être était-ce plutôt que cette petite Claire-Armelle, Luzina croyait que nulle force au monde ne pourrait l'en séparer.

L'hiver continua ses rigueurs. Au mois de décembre, la neige rejetée presque tous les matins de chaque côté du seuil formait comme une espèce de tunnel au bout duquel l'on voyait, un court moment, la face rouge du soleil ; puis il faisait sombre.

Alors, Luzina eut l'idée de faire transporter l'ancien petit pupitre de Joséphine dans la maison tout près du poêle. L'école était enneigée jusqu'aux trois petits châssis. La porte était complètement recouverte. Même quand on eut enlevé la neige qui l'obstruait, elle refusa de s'ouvrir. Elle s'était enfoncée sur elle-même. L'eau avait coulé sur toute sa surface et formé des glaçons qui la retenaient solidement au chambranle. Il fallut la forcer au pic, jeter de l'eau bouillante dans les joints. Hippolyte grogna que Luzina aurait bien pu, si elle avait tellement envie du pupitre de Joséphine, en parler avant l'hiver. Un jour, tout de même, il entra portant entre ses bras le petit meuble raboteux, humide de son long séjour dans l'école et poudré de quelques flocons de neige.

Ce petit pupitre de Joséphine ! Malgré sa ténacité à le demander depuis des semaines, Luzina n'avait pas cru si grandement tenir à le revoir. A ses yeux, la maison fut un instant pleine d'enfants comme autrefois, chacun dans son coin y étudiant ses leçons à voix haute, Joséphine plus fort que les autres, mais elle-même en ce temps-là n'avait pas assez compris l'ambition de sa petite fille et quelquefois elle l'avait raillée de vouloir devenir savante comme Mademoiselle. Elle courut au dressoir y chercher la dernière lettre de Joséphine. Joséphine avait commencé cette année sa première classe. Elle écrivait : « Chère maman, quand je suis entrée ce matin dans ma classe et que j'ai vu se tourner vers moi le visage des enfants, j'ai bien pensé à toi. Dire que ce bonheur, je le dois en grande partie, ma chère maman, à ton esprit de sacrifice, à ton dévouement... »

Luzina avait dans sa vie lu autant de romans qu'elle avait pu s'en procurer. Presque tous l'avaient fait pleurer, que le dénouement fût triste ou consolant. Simplement c'était la fin en soi de toute histoire qui la

portait à un inconsolable regret. Plus l'histoire avait été belle, et plus elle était chagrinée de la voir achevée. Mais dans quel roman avait-elle assisté à un dénouement mieux conduit, plus satisfaisant que celui de sa propre vie et qui eût pu la faire pleurer davantage!

Cependant, un peu plus loin, en lisant la lettre de Joséphine, elle plissa le front. « Maintenant que je vais gagner, je vais me charger de l'éducation d'un des enfants. C'est bien mon tour. Tu comprends que l'on ne peut pas négliger la petite Claire-Armelle. D'ici quelques années, j'espère donc que tu pourras me l'envoyer... »

Ça non, par exemple! Le Bon Dieu lui avait donné celle-ci pour être le bâton de sa vieillesse.

Mais les journées étaient longues. D'écrire à tous les coins du pays n'usait pas entièrement les jours d'hiver. La neige s'abattait sur la vitre en flocons humides que retenaient les cadres de bois noir et, peu à peu, de cet appui, la neige montait et bouchait presque tout le carreau. On voyait le dehors à travers un petit morceau de vitre tout juste grand comme l'œil qui s'y appliquait. La poignée de la porte, en métal, était givrée, plus froide aux doigts qu'un glaçon.

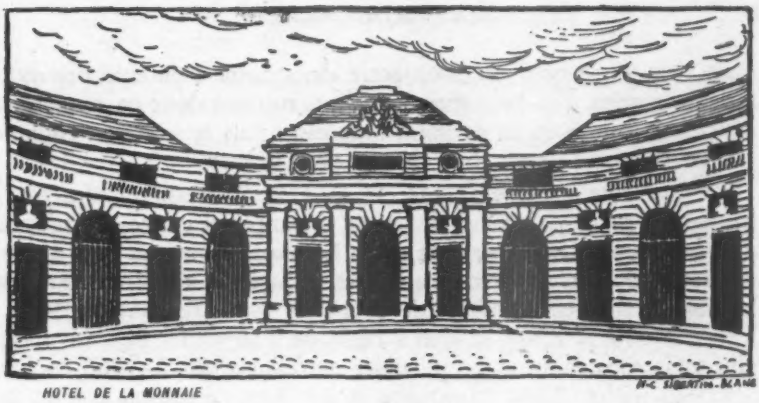
Pour passer le temps, un bon jour, Luzina prit la petite « surprise » par la main. Elle la conduisit au pupitre de Joséphine. Encore forte et grasse, Luzina parvint tout juste à s'asseoir au coin du petit banc. Les vents hurlaient. Tout près de la petite fille, Luzina entreprit de lui montrer ses lettres. « C'est A, dit Luzina. A comme ton frère Amable, A comme la petite Armelle. »

En peu d'années, en deux ou trois ans peut-être, l'élève eut une meilleure main pour ainsi dire que la maîtresse. Du moins, ainsi en jugea Luzina. Le contenu des lettres, tout ce qu'il ne fallait pas oublier de rappeler au sujet de la santé, de la bonne conduite, du cœur, Luzina s'en chargeait encore. Mais pour ce qui serait visible à la poste, au facteur, à cet intermédiaire entre elle-même et l'amour-propre des enfants qui ne devait pas souffrir, Luzina fit appel à Claire-Armelle.

Dès lors, les lettres qui partaient de la Petite Poule d'Eau étaient écrites selon la pente coutumière, mais l'enveloppe portait une autre écriture. C'était une écriture extrêmement appliquée, d'une enfantine rigueur. En examinant l'enveloppe de près, Edmond et Joséphine pouvaient voir, point toujours effacées, les lignes tracées au crayon par Luzina pour aider la petite fille à écrire bien droit.

Et les enfants instruits de Luzina avaient un instant le cœur serré, comme si leur enfance là-bas, dans l'île de la Petite Poule d'Eau, leur eût reproché leur élévation.

GABRIELLE ROY



HOTEL DE LA MONNAIE

MENACES INFLATIONNISTES

par Ed. Giscard d'Estaing

La France vivait depuis longtemps dans un climat inflationniste. Mais la menace s'est récemment accentuée, et la crise politique, tout en détournant momentanément l'attention vers les aspects électoraux ou sociaux du problème, est venue l'aggraver encore. Ce n'est pas avec des chutes arbitraires de gouvernement et des programmes verbaux qu'on y fera face. On ne peut pas parer à un danger aussi précis si l'on persiste à en ignorer la nature.

Les achats américains et la hausse des prix.

Les États-Unis, depuis trois ans, s'efforcent à la fois de prévenir aussi bien une amorce de crise de sous-consommation qu'en sens inverse la naissance d'un mouvement inflationniste. Le but essentiel d'une politique financière digne de ce nom, est en effet de soutenir tout ce qui est expansion économique saine, mais sans l'exagérer par des procédés artificiels qui contiendraient eux-mêmes le germe d'une crise ultérieure de douloureux assainissement. L'amplitude du réarmement américain a mis l'accent sur la seconde de ces préoccupations et il est certain que les formidables dépenses d'outillage et de matériel qu'assume actuellement le gouvernement des U.S. représentent un danger grave d'inflation monétaire. La situation en France est toute différente. Notre effort d'armement est en effet à peine amorcé, et il n'exige pas, comme en Amérique, un effort quasi intantané qui mette obligatoirement à l'épreuve les mécanismes les plus délicats du crédit. Le danger inflationniste existe cependant aussi en France ;

mais c'est parce qu'il est sous-jacent dans notre économie depuis de longues années. Les événements présents mettent donc en lumière les déficiences congénitales de notre organisme ; ils en accusent singulièrement la portée ; mais ils n'en sont pas la cause.

La première menace visible, et la plus impressionnante, est la hausse des prix. Mais il ne faut pas s'y tromper et croire qu'il s'agisse d'un phénomène nouveau chez nous. L'indice moyen des prix de gros des seuls produits industriels a été, en France, de 1 711 en 1948 (sur la base de 100 en 1938) et de 2 114 en 1949. En janvier 1950, il s'élevait déjà à 2 205 et il n'a cessé de s'accroître, plus ou moins vite mais constamment, pour passer successivement à 2 365 en juin, 2 465 en juillet, 2 782 en octobre et 2 950 en décembre. Il n'est pas inutile de signaler que les produits alimentaires suivaient une courbe toute différente. Les prix de gros les concernant qui, en 1948, étaient aussi à l'indice 1 713, restaient à 1 719 en 1949, se stabilisaient en janvier 1950 à 1 920 et après être restés approximativement stables, se retrouvaient, en décembre, à 1 871, c'est-à-dire à un chiffre légèrement plus bas.

Pour enrayer ce mouvement, on a prétendu recourir à des subventions destinées en principe à maintenir les prix à un niveau sensiblement constant. Mais on a confondu immédiatement, plus ou moins volontairement, des mouvements qui ont des origines profondément différentes, de façon à faire absorber indistinctement toutes les hausses par la Trésorerie Publique. Ce faisant, on troublait les données du problème économique fondamental si souvent évoqué sous forme du fameux binôme salaires-prix, alors que celui-ci ne tolère pas de solution approximative et surtout aussi inadaptée au mal que l'on prétend guérir. C'est ainsi que les subventions devaient compenser aussi bien les hausses observées sur le marché des produits que les déficits des entreprises nationalisées. Les deux problèmes se présentent cependant sous un aspect radicalement différent.

A la hausse des prix tenant au déséquilibre interne du marché français s'est ajoutée, mais sans se confondre avec elle, celle entraînée par le conflit du Pacifique. Si l'on examine les indices des deux premiers mois de 1951, on constate que les prix de gros (ramenés désormais à la base 100 en 1949) ont passé de 120,5 en décembre 1950, à 123 en janvier 1951 et à 130 en février. Cet indice global couvre le mouvement des denrées alimentaires lequel est resté étonnamment stable à 109,1 en décembre 1950 et à 109,7 en février 1951. Par contre, l'indice industriel seul s'est élevé de 133,7 à 152,5 en février. Encore faut-il remarquer que cet indice industriel a été lui-même particulièrement impressionné par celui des produits importés, qui s'est élevé, en deux mois, de 170 à 200,7. Si nous poursuivons notre analyse, nous constatons que ce sont les matières premières

industrielles importées qui sont elles-mêmes les principales responsables de cette élévation, puisque leur indice a bondi de 204,5 à 250,5.

On comprend que, devant une pareille situation, nous songions à prendre des mesures exceptionnelles sans attendre les résultats d'une meilleure organisation des marchés internationaux.

Supposons que notre pays consomme 1 000 tonnes d'une certaine matière première dont 800 proviennent de la France ou de l'Union Française, et 200 d'un pays étranger. L'appel exercé par le marché américain a fait passer le prix de ce produit de 10 000 à 15 000 francs. Si nous laissons les prix monter en France de la même façon, nous nous trouvons handicaper violemment toute notre économie nationale, puisque le prix des 1 000 tonnes va s'élever à 15 millions de francs. Tous les prix enchériront donc naturellement en cascade, et ceci pour le seul avantage de quelques producteurs français qui bénéficieront d'un gain supplémentaire et gratuit de 4 millions.

La question se pose incontestablement de savoir s'il convient de laisser se dérouler cette spirale de hausse (quitte à reprendre ensuite, par des moyens approximatifs et généralement maladroits, le bénéfice supplémentaire qu'elle a engendré), ou s'il ne vaut pas mieux demander au pays tout entier de consentir un effort de 1 million, permettant de maintenir à 10 000 le prix des 200 tonnes importées, et d'empêcher par voie de conséquence que monte le prix des 800 tonnes produites en France, ce procédé ayant, au surplus, l'avantage d'empêcher tout déclenchement des hausses subséquentes qu'entraîne l'élévation du prix des matières de base. Sans être le moins du monde dirigiste par principe, il semble qu'une intervention ainsi faite soit parfaitement justifiée et serve véritablement l'intérêt national. Le million demandé à l'ensemble des Français, sous forme d'impôt ou de hausse de certains produits, constitue certes un sacrifice regrettable, mais auquel nous ne pouvons pas nous soustraire étant donné une hausse extérieure qui s'impose à nous.

La hausse des prix et le secteur public.

Une pareille hypothèse n'a par contre rien à voir avec la hausse des prix intérieurs lorsque celle-ci est commandée par les mécanismes que nous avons mis en place. L'examen successif du secteur nationalisé, et du marché financier, permettra de caractériser le substratum inflationniste qui nous est propre.

La nationalisation des Houillères ou de l'Electricité, par exemple, avait pour première justification économique d'absorber le profit capitaliste pour en faire bénéficier l'ensemble des consommateurs. Ne rappelons que pour mémoire les complications innombrables qui

allaient naître de cette disparition du mince profit capitaliste qui permettait de soutenir un édifice économique en constante progression, mais qui reposait sur lui comme une pyramide sur sa pointe. On s'aperçut vite que la disparition de ce profit, au lieu d'amener une baisse de prix, entraînait au contraire des hausses de tarifs, et ce fut le second démenti que les faits donnèrent aux programmes. L'installation du déficit d'exploitation fut le troisième démenti. Le fait que l'on vend une tonne de charbon au-dessous du prix représenté par toutes les sommes qu'il a fallu dépenser pour produire cette tonne, constitue le mécanisme inflationniste le plus parfait qui existe. L'Etat en effet crée, par son intervention, un pouvoir d'achat de 100 en face d'un produit qu'il vend 80 : les 20 qui restent en l'air, et qui maintiennent un intervalle dans l'ajustement souhaitable entre la valeur de la production et celle du pouvoir d'achat, constituent un vide qui aspire mécaniquement les prix et les entraîne dans une course impossible à arrêter.

Pour mettre obstacle à ce déroulement fatal, on s'efforce d'équilibrer le secteur nationalisé. Ce faisant, on cherche à résoudre une partie du problème, qui est de maintenir l'égalité entre le pouvoir d'achat reconnu au pays et la valeur des produits qu'on lui propose ; mais on laisse sans solution l'autre moitié du problème, qui est de fournir pour un certain salaire, une masse de produits aussi élevée que possible. On néglige donc l'aspect physique de la question : l'entreprise nationalisée est financièrement équilibrée, mais c'est en vendant son produit à un prix tellement élevé qu'il entraîne une réduction massive du niveau de vie. Un pays a actuellement le triste privilège de servir de laboratoire pour cette expérience. L'exemple de la pénurie systématique et dramatique, qui règne dans l'Angleterre travailliste, illustre de façon saisissante l'état d'une pareille société : on y maintient, par la contrainte, des équilibres matériels qui ont les apparences du succès financier, mais on est obligé pour cela de sacrifier résolument les conditions du bien-être, et l'on fait peser une charge écrasante sur une population qui s'habille pauvrement et se nourrit de moins en moins : 150 grammes de viande par semaine sont un singulier commentaire aux prophéties triomphales de M. Morrisson en 1945 : « Nous avons laissé derrière nous la vieille économie de pénurie du monde capitaliste ! » Et aujourd'hui les estomacs sont vides...

Le déficit du secteur public joue donc un rôle primordial dans le développement des forces inflationnistes. En le comblant par des hausses de tarif, on jugule la menace monétaire, si regrettable qu'il soit de se résigner à laisser jouer les forces négatives qui, du fait d'une organisation déplorable, pèsent sur le niveau de vie. Quant à la pensée de combler le déficit par des subventions prélevées non sur les consommateurs, mais sur tous les contribuables, ce serait accepter

la plus coupable régression au regard des efforts qu'a faits notre pays pour assainir une situation compromise.

Quoique nous soyons désolés de cette constatation, il n'y a pas d'autre solution que de vendre le charbon intérieur à son prix de revient, le billet de métro au tarif nécessaire et le kilowatt aussi. S'imaginer que l'on peut fournir des produits et des services aussi nombreux à des prix arbitraires, et que l'activité libre, c'est-à-dire dans cette hypothèse la seule activité vraiment économique du pays, peut combler l'écart ainsi creusé, ce serait la plus absurde des hypocrisies. Il y a quelque chose d'intolérable dans le fait que, pendant que le déficit de la S.N.C.F. avoisine 100 milliards, l'impôt sur les bénéfices des sociétés a été élevé de 24 à 34 %, indépendamment des mille autres impôts que paient les entreprises. Est-il concevable que certains Français soient contraints de faire des bénéfices, puis de les donner au fisc, de façon à permettre à d'autres de faire des pertes ?

L'on ne se sera pas davantage approché de la solution du problème en disant que le prix de vente doit couvrir le prix de revient, mais que c'est le Trésor qui doit financer les investissements. On aura seulement déplacé la difficulté comme lorsqu'on balaie la poussière sans l'enlever, et on aura ajouté une illusion à tant d'autres. Le pays croira que les choses sont remises en ordre, alors qu'on aura simplement accepté, par lassitude ou impuissance, la permanence d'un mal rongeur et qui continue ses méfaits. Il n'est pas possible que l'on en revienne ainsi, de façon plus ou moins inavouée, aux méthodes de facilité et d'abandon qui, sous les apparences de satisfactions verbales données à toute la population, lui infligent en fait des conditions de vie de plus en plus précaires et dures.

Rapatriement de devises et inflation.

L'examen du marché des capitaux éclairera par un autre aspect l'état pseudo-inflationniste dans lequel nous vivons.

A la fin de décembre 1949, la circulation des billets atteignait 1 278 milliards et, au milieu de février 1951, elle s'élevait à 1 541 milliards. Pendant le même temps, les comptes créditeurs chez la Banque de France bougeaient peu et passaient de 160 à 191 milliards. Le total des moyens de paiement tels qu'ils apparaissent au bilan de la Banque s'est donc accru de 294 milliards en un an. Si on a la curiosité de prendre, dans les postes d'actif, les avoirs étrangers, on constate que les devises directement achetées, et les avances au fonds de stabilisation, s'établissaient à 105,1 milliards il y a un an et sont aujourd'hui de 321,7 milliards, en excédent par conséquent de 216,6 milliards. Par ailleurs, en un an les avances de la Banque au Trésor n'ont pratiquement pas varié puisqu'elles ont seulement passé de 158 à 159 milliards, ce qui est négligeable.

Cette comparaison est du plus haut intérêt. Pendant des années de gestion aventurée, le franc a souffert de la pression constante du Trésor qui obligeait à des dévaluations successives pour satisfaire à des exigences démesurées. Un terme a été mis à cette aventure. C'est le 23 décembre 1948 qu'a été atteint le chiffre-record des avances de la Banque, 174,6 milliards. Depuis cette date elles ont oscillé faiblement et sont constamment restées au-dessous du plafond fixé à 175 milliards en mars 1949. On ne saurait trop signaler le progrès considérable que représente le tarissement de cette source déplorable d'inflation, tarissement qui est à la base de nos succès monétaires. Le fait qu'il soit entré en France pour 216,6 milliards de devises étrangères en un an, constitue une preuve frappante du redressement de notre situation. Nous avons assez régulièrement signalé ses étapes pour n'avoir pas besoin de cette confirmation matérielle, mais on conviendra qu'elle a une valeur irréfutable.

Le malheur est que le désordre antérieurement mis dans notre pays et la continuation de certains errements déplorables ne nous ont pas mis à même de profiter de cette situation autrement que sur le marché des changes. Voilà, en effet, 216 milliards de pouvoirs d'achat qui étaient jusqu'alors libellés en devises étrangères ; qu'ils fussent possédés par des étrangers désireux d'acheter du franc ou par des Français désireux de rentrer dans leur monnaie nationale, cela est sans importance au seul point de vue qui nous intéresse : ces disponibilités étrangères ont été cédées par ceux qui les détenaient, pour se naturaliser en un pouvoir d'achat libellé en francs français. Ce courant là, en dépit de son origine satisfaisante, est incontestablement inflationniste puisque la Banque crée des francs pour acheter les devises dont elle devient propriétaire. Mais ce mouvement eût été sans danger interne et eût même été avantageux, si les pouvoirs d'achat nouvellement naturalisés s'étaient aussitôt employés sur le marché français. Malheureusement il n'en a à peu près rien été et l'on constate que cette rentrée massive de devises étrangères s'est traduite essentiellement par l'accroissement de la circulation : lorsque la Banque a créé 294 milliards de francs en un an, 216 ont été remis aux vendeurs de devises étrangères et n'ont pas trouvé, ou plutôt n'ont pas cherché, d'emploi.

Une pareille constatation prend toute sa valeur lorsqu'on rapproche de cet afflux la stagnation paradoxale et pitoyable du marché des capitaux. La capitalisation boursière totale des sociétés françaises cotées à Paris, en en exemptant les sociétés nationalisées, s'élevait, fin 1949, à la somme ridiculement faible de 757,1 milliards. En dépit des augmentations de capital qui ont absorbé de nouveaux capitaux en cours d'année, la même capitalisation boursière s'établissait à la fin de 1950, encore plus bas, à 695,5 milliards. Ce n'est pas cependant

que les résultats des entreprises aient été défavorables. Bien au contraire, le rendement net des actions considérées n'a cessé de s'accroître. Alors qu'il s'établissait à 1,89 % en janvier 1949, il passait à 3,51 en août, puis 4,48 en décembre, 5,66 en août 1950 et 6,01 en décembre. Dans ces dernières semaines, un mouvement de hausse assez vif s'est manifesté à la Bourse. A vrai dire, un relèvement des cours est d'autant plus spectaculaire que l'on part de plus bas, et des hausses qui, en pourcentage, paraissent substantielles, ne sont que très peu de chose au regard de ce qu'elles pourraient être. Encore a-t-on signalé que la Bourse avait surtout été sensible à de récents achats de provenance étrangère, ce qui justifie le rapprochement que nous avons fait, pour la période antérieure, entre la rentrée des devises étrangères, la thésaurisation des francs ainsi créés et le marasme de la Bourse.

De quelque côté que l'on se tourne, on est amené à cette même évidence, quant à l'origine de la pression inflationniste : l'excédent des dépôts dans les Caisses d'Epargne a été de 130 milliards en 1950. La même année, 216 milliards sont venus de l'étranger. Imagine-t-on ce que seraient le mouvement des affaires et le financement des entreprises privées, comme des entreprises d'Etat ayant besoin de capitaux, si ces 350 milliards s'étaient aussitôt employés dans des investissements productifs ?

Comment assainir la situation financière.

Il faut avoir une taie sur les yeux pour ne pas reconnaître les causes permanentes de cette inflation, plus ou moins dévorante, mais toujours menaçante.

Nous n'avons aucun goût à nous retourner vers un passé même récent pour rappeler ce qui fut une implacable suite d'erreurs. Mais il est bien évident que hier commande encore aujourd'hui. Le Président d'une grande Compagnie d'Electricité nationalisée vient de déclarer que l'indemnité touchée par les propriétaires de son entreprise, s'élevait à moins de 2 milliards, alors que les installations dont l'Etat s'est emparé en coûteraient aujourd'hui plus de 150. Il n'est pas surprenant que des enseignements aussi douloureux aient donné à trop de Français le goût de la clandestinité économique, d'autant plus que la propriété honnêtement acquise reste la cible préférée des Pouvoirs Publics. Une active campagne est actuellement faite pour demander la suppression de l'impôt sur les successions dans le cercle familial le plus étroit. Une telle mesure manifesterait de façon tangible un changement d'orientation qui est vital pour l'avenir de notre économie. Sait-on que l'impôt sur les successions tout entier ne rapporte que 50 milliards et que la part qu'il est proposé de supprimer en représente 20 seulement ? L'ensemble des recettes fiscales atteint 1 650 mil-

liards ; la seule taxe à la production en a rapporté 540 et la taxe sur les transactions 150. On mesure par comparaison l'insignifiance des ressources procurées par un des impôts par ailleurs les mieux faits pour décourager l'épargne et paralyser la continuité familiale. La faiblesse de son rendement est d'ailleurs un témoignage supplémentaire apporté à cet effort général d'un pays qui dissimule ses biens et qui préfère posséder tout ce qui se cache plutôt que tout ce qui se voit, c'est-à-dire qui, parmi les formes de la richesse, choisit les plus stériles et se méfie des seules fécondes.

Notre pays a pu constater comment une absurde législation avait contrarié la construction des logements et était arrivée à la paralyser presque totalement. Un tel interventionnisme, incontestablement animé de bonnes intentions, mais désastreux quant à ses effets, conduit les Français à habiter des taudis et à s'empiler de façon honteuse dans des pièces trop petites. Ne nous y trompons pas. Le même interventionnisme maladroit s'est attaqué aux autres formes de la propriété et il est en train d'aboutir aux mêmes résultats. Le contraste est choquant entre l'élévation des moyens d'existence et la persistance de logements insuffisants. L'état du marché financier lui est comparable, puisqu'on voit coexister d'immenses besoins de capitaux et des ressources considérables, mais non employées. Nous n'avons que trop tardé à redresser une politique qui tend à réduire l'épargne au même état qu'une banlieue lépreuse.

Nos conclusions économiques seront donc parfaitement nettes. La pression inflationniste entraînée par le réarmement atlantique et dont les effets sont visibles aux Etats-Unis, s'exerce très faiblement en France et ne présente par elle-même aucun danger ; au surplus, nous disposons de moyens de défense suffisants pour neutraliser les effets désordonnés et temporaires de certaines hausses enregistrées sur les marchés extérieurs. Ce qui est particulier à notre pays, c'est que cette faible pression temporaire pèse sur un organisme encore plus ou moins imbibé de tendances inflationnistes, nées elles-mêmes de causes voisines mais différentes, et qui doivent être combattues chacune au lieu où elles apparaissent. Tant que le secteur public ne sera pas strictement équilibré, l'économie française sera partiellement en porte-à-faux et les magnifiques redressements qui se produisent çà et là risqueront d'être annihilés par la montée inflationniste des prix ; et tant que les forces productrices ne seront pas assurées du lendemain, nous vivrons au jour le jour sans pouvoir nous engager dans une expansion pour laquelle par ailleurs nous sommes prêts.

ED. GISCARD D'ESTAING

LA KAHENA

par CHRISTIAN MURCIAUX

La figure de la Kahena chère aux poètes, énigmatique pour les historiens et les ethnographes, continue en Afrique du Nord à émouvoir l'imagination populaire. Que le profil d'une montagne évoque une femme étendue et les paysans la nomment « la Kahena endormie ».

Venue des tribus guerrières de l'Aurès, la Kahena remporta en 698 une écrasante victoire sur les armées du Calife. Appuyée par Byzance cette étrange Jeanne d'Arc berbère reprenait à son compte le vieux rêve d'un empire numide que le roi Koceila quelques années plut tôt avait tenté de rebâtir. Entourée d'un prestige dû à ses pouvoirs de magicienne autant qu'à son courage de capitaine, la Kahena s'efforça de prévenir le retour des Arabes. Dans l'amphithéâtre en ruines d'El Djem elle aurait livré son dernier combat. Mais nul n'a jamais retrouvé sa dépouille.

A Gisèle FERRANDIER

Le soir tombait, un soir rapide et glacial de février. La Kahena avançait à grands pas dans les labours. Des monticules rougeâtres hérissaient la plaine nue de la Meskiana. D'un coup d'œil rapide, la Kahena mesurait l'entassement des corps à demi dénudés. Elle ne s'attendrissait pas sur cette argile humaine retournant à l'argile terrestre ; il y avait beaucoup de morts et chacun attestait sa victoire.

Ses guerriers la suivaient à distance. Elle se tourna vers son fils. Le champ de bataille épouvantait l'adolescent. Une odeur de charnier montait des cadavres violacés par le froid, plus pénétrante que celle du brouillard. Insensible, la Kahena parcourait la plaine. A chaque foulée, dans la terre molle, elle prenait mieux possession de l'Afrique. En une seule rencontre elle avait écrasé les Arabes. Appuyée sur Carthage et sur Byzance elle bâtirait cet empire que les rois numides et les armées

romaines n'ont pas su défendre. Déjà les fuyards propageaient des fables terrifiantes pour expliquer leur déroute devant une femme. Dans quelques jours l'Égypte apprendrait leur défaite mais qui oserait apporter cette nouvelle au Calife de Bagdad ? Hassan, le chef des Arabes, devait trembler pour sa tête. La prêtresse eut un sourire de mépris. Elle ne s'apercevait pas de l'épuisement de ses guerriers ni du malaise de son fils effrayé par les entailles fraîches et les mutilations sanglantes des cadavres. Il eût voulu revenir sous la tente mais n'osait parler. Le soleil avait disparu. La Kahena marchait dans les champs semés d'étranges meules. C'était sa moisson. Parfois elle retournait du pied les corps inertes pour s'assurer qu'un vivant ne se dissimulait pas sous les cadavres ; ils retombaient lourdement sur eux-mêmes. Ils étaient bien morts. L'orgueil gonfla la poitrine de la guerrière. C'était sa plus grande victoire. Mais toute victoire n'est qu'une défaite différée de quelques années ou d'une génération. L'adolescent qui la suivait craintivement serait un jour vaincu. « A quoi bon vaincre si l'on ne peut transmettre sa victoire ? » se dit la Kahena. Soudain, elle se sentit lasse. Ce champ de bataille ensemencé de milliers d'ennemis était aussi monotone qu'un cimetière. La fraîcheur transperçait sa tunique.

Son fils s'approcha d'elle.

— La récolte est perdue, dit-il.

Elle le toisa :

— Bien d'autres récoltes seront perdues avant que la Kahena et ses fils règnent en paix sur les Berbères.

Il se tut. Elle songeait à l'homme dont elle avait eu ce fils, un chef de tribu Zenata, un guerrier fait pour filer la laine. Pourtant il s'était bien battu. A cause de sa mort la Kahena lui pardonnait d'avoir été un époux tremblant. Elle lui avait succédé à la tête des tribus guerrières de l'Aurès. Elle n'aimait pas les soins du foyer mais la guerre. Elle avait su enflammer les hommes, les mener d'étape en étape jusqu'à cette victoire. Un soir de combat elle avait déjà connu un étrange désarroi. Elle avait rejoint sous sa tente un Grec de Byzance. Dans cette brève nuit elle avait conçu un autre fils. Mais avant que cet enfant soit en âge de se battre la Kahena serait peut-être vaincue. Elle fit un geste pour s'appuyer sur l'épaule de son fils aîné. Craintif, il se déroba. Vers la prêtresse s'avançait un groupe de prisonniers ; elle se redressa. Il n'y avait pas de plus beau butin que ces captifs maigres et en haillons. Au milieu d'eux brillait un adolescent. Sous des sourcils épais, ses yeux clairs étonnaient. Il tremblait. La Kahena fit un signe ; ses hommes poussèrent en avant le jeune prisonnier. Il la dévisageait sans parole. Ses compagnons étaient résignés à périr. Ils fermaient les yeux pour tomber sous les coups de poignard. Mais lui voulait regarder sa mort en face. Et sa mort était cette femme. Sa mort avait un visage viril, un regard de feu, une bouche méprisante.

— Comment t'appelles-tu? demanda la Kahena d'une voix brève.

Il répondit :

— Kalaad.

Puis il ajouta le nom de son père et celui de sa tribu. Il était né très loin dans une région sauvage où les chênes-lièges descendent des montagnes jusqu'à la mer. Elle le regarda pour s'assurer qu'il ne mentait pas.

— Je suis la Kahena, dit-elle...

Il la regardait hardiment. Il était assez jeune pour garder intacte sa curiosité même à deux doigts de la mort. La Kahena! Toute l'Afrique en parlait, les uns avec haine, les autres avec vénération. Pour les Berbères, elle était un chef et un prophète ; pour les Arabes une créature faite d'imposture et de péché.

La Kahena se tourna vers ses guerriers :

— Il tremble, dit-elle dans le rude dialecte de l'Aurès.

— Je tremble de froid et non de peur, riposta Kalaad.

— Tu comprends notre langue? demanda la prêtresse d'une voix adoucie.

— Ma mère avait du sang berbère. Je sais tous les dialectes de l'Ifrikya répondit l'Arabe.

Son burnous était en lambeaux. Sa chemise à demi arrachée laissait voir l'attache robuste du bras et le sein gauche. Frissonnant et impavide, il attendait.

— Tu n'as plus de mère? interrogeait la Kahena pour prolonger son attente.

Kalaad approuva d'un signe de tête. Il n'avait jamais connu sa mère. Avec une secrète angoisse la Kahena songeait à son fils. Elle l'avait élevé comme un guerrier mais il porterait tous les jougs plutôt que de combattre. Et cet Arabe la défiait tranquillement.

— Tu me hais, demanda la Kahena, parce que j'ai écrasé les tiens?

Il haussa les épaules :

— Je t'ai haïe de toutes mes forces quand je combattais.

— Et maintenant, dit-elle?

— J'attends de savoir comment tu traiteras mes compagnons.

L'ombre s'épaississait sans éteindre ces prunelles ardentes. Elle se rapprocha des prisonniers.

— Moi aussi, dit-elle, je t'ai haï quand je combattais, maintenant j'ai triomphé... Elle s'interrompit : « Tes compagnons sont libres ».

Les gardiens délièrent les Arabes. Ils hésitaient, craignant que cette femme soumise au démon les trompât par un suprême raffinement de cruauté. Elle leur fit signe de se disperser puis se tournant vers Kalaad :

— Tu seras mon otage, dit-elle.

Il ne broncha pas. La mort à terme lui était aussi indifférente que la mort immédiate.

— Un otage d'une sorte particulière, dit lentement la Kahena.

Elle réfléchissait. Son visage s'assombrit. Elle mûrissait un de ces desseins qui explosaient parfois en un geste étrange et nécessaire. Elle posa une main sur le bras nu de Kalaad :

— Tu es beau et tu es brave, dit-elle. Je t'adopte ; tu grandiras avec mes fils en égal.

Kalaad abaissa les paupières en signe d'acquiescement : la Kahena l'avait vaincu.

***

Le lendemain à l'aube eut lieu la cérémonie de l'adoption. Quand le soleil parut, deux guerriers ouvrirent les pans d'étoffe grossièrement tissée qui fermaient la tente de la Kahena. La guerrière surgit, parée comme une idole. Personne en la voyant ne pouvait douter qu'elle était reine et prophétesse. Des bracelets plus lourds que des meules pesaient à ses bras et à ses chevilles. Des pendeloques d'or en forme de poisson oscillaient à ses oreilles et des épingles massives d'argent représentant des têtes de loups et d'aigles agrafaient sur ses épaules sa longue tunique. Quand elle fut assise sur une grosse pierre, ses enfants s'approchèrent, puis Kalaad parut accompagné par des guerriers, mais les mains et les jambes libres. Pour mieux marquer qu'il était son fils, il portait comme la Kahena un manteau blanc de laine fine.

Alors d'un geste la Kahena ouvrit sa tunique. Sur les globes bronzés de ses seins une servante étala une pâte faite d'huile et de farine d'orge. Son fils aîné se pencha sur la poitrine de la Kahena, pour accomplir sans enthousiasme le rite barbare. Une servante noire amena son plus jeune fils à la prêtresse. Il tenait à peine sur ses jambes ; elle le saisit dans ses bras forts pour l'asseoir sur ses genoux. Grave et muette elle semblait lui donner le sein. L'enfant d'abord surpris effleura la poitrine puis sa main droite caressa le cou de la Kahena. Alors sans sourire elle souleva l'enfant, pour le montrer à la foule, et après l'avoir embrassé au front le rendit à la servante.

Quand il fut devant cette femme redoutable Kalaad hésita. Il était vierge. L'éclat de cette gorge aux lourds mamelons le troublait. Une appréhension mêlée de désir faisait trembler ses mains. Mais il se ressaisit. Sur sa chair, la prêtresse sentit les lèvres chaudes du jeune homme qui happaient quelques grains d'orge. Alors elle se redressa. Sa victoire qui lui avait paru précaire comme toute victoire était confirmée. Elle dit à Kalaad et à ses deux fils qui se tenaient devant elle :

— Vous êtes devenus frères.

C'est ainsi que la Kahena conçut et enfanta en une seule nuit de victoire un troisième fils qui défendrait son royaume.

De Carthage arrivèrent bientôt des présents et des protestations de fidélité. La Kahena accueillait les dons et les assurances des Byzantins avec un front serein. Ils répétaient sans cesse le mot d'alliance éter-

nelle ; chaque fois elle inclinait la tête pour mieux les lier. Les messagers retournaient à Carthage convaincus de sa toute puissance. Mais elle ne croyait pas en leur fidélité : leurs serments dureraient autant que sa victoire. Hassan regroupait ses forces en Égypte. Un jour prochain il prendrait sa revanche.

A petites étapes la Kahena regagnait l'Aurès. Au passage elle contemplait à travers les rideaux de sa litière les villes aux remparts crénelés et noircis, pareils à des cuirasses rouillées, hérissées d'arc triomphaux qui évoquaient le retour de vainqueurs oubliés. Elle instruisait Kalaad des luttes entre les tribus et du nombre de guerriers qu'elles peuvent fournir. Pour la bravoure, aucune tribu des Zenete ne pouvait égaler la sienne, celle des Djeraoua. Et Kalaad se réjouissait d'entendre la Kahena célébrer ses ancêtres comme s'il était son héritier selon la chair.

Avec son butin et ses prisonniers qui ralentissaient sa marche, la Kahena regagnait son village.

— Tu verras, dit-elle orgueilleusement à Kalaad, il n'y a pas de place mieux retranchée que les montagnes où j'habite. Quelques guetteurs suffiraient à retenir les plus puissantes armées. L'hiver, les oueds sont des torrents bondissants entre deux parois de roche rouge mais l'été ils sont à sec : un chef qui ne connaît pas les puits et les points d'eau périrait de soif avec ses troupes dans ces défilés qu'une roche suffit à obstruer.

Lorsque l'armée de la Kahena traversait une des villes fondées par Rome et difficilement défendues depuis le déclin de l'Empire, la reine recevait l'hommage des notables et prélevait sur les greniers de la cité son dû. Elle se tenait droite au milieu de ses guerriers en armes. Les riches tremblaient devant cette amazone qui avait taillé en pièces l'armée des vrais croyants. Elle interdisait les excès et punissait le pillage, mais Kalaad savait que dans le fond de son cœur elle méprisait les citadins cupides et peureux.

Au huitième jour, ils pénétrèrent dans les défilés de l'Aurès. Kalaad habitué à la côte était surpris par ces entassements de grès rugueux, par ces sables rouges, ces cañons crayeux, ce relief violent du sol plein de traîtrise ; mais il s'émerveillait de la croissance des arbres, de la richesse de ce pays où l'eau filtrait partout comme par les joints d'une immense citerne. Parfois, entre les arbres, on distinguait une maison à terrasse, des femmes en train de laver, mais à l'approche des troupes elle fuyaient. Kalaad songeait avec nostalgie à ces visages dévoilés et à ces corps bondissants.

Sur la crête d'une montagne abrupte apparut un ksar crénelé : « Mon palais », dit avec orgueil la Kahena. Son fils aîné soupira. Les cavaliers gravirent lestement la pente sous une voûte rocheuse. Au pied des murailles ils poussèrent un cri ; les portes d'acier plus bosselées que des boucliers s'ouvrirent. Kalaad s'étonnait que l'industrie des hommes eût réussi à élever une forteresse en un lieu aussi reculé. Il n'imaginait

pas ainsi un palais. La Kahena lui révéla les profonds silos creusés dans le roc pour soutenir des sièges et cette écurie impossible à soupçonner où elle gardait ses plus rapides coursiers :

— Le plus beau palais, lui dit-elle, c'est celui que nul ennemi n'osera assiéger, celui dont les greniers et les citernes sont inépuisables.

Et Kalaad admirait la sagesse de la Kahena.

***

Ils n'eurent pas le temps de savourer leur victoire. Il fallait recenser les guerriers, forger d'autres armes, envoyer des messages à travers le Maghreb pour s'assurer de l'appui des prudents, de la complicité des faibles et du respect des forts.

Kalaad ne pouvait aider la Kahena dans cette tâche qu'elle accomplissait sans fatigue, mais elle exigeait qu'il assistât aux entretiens les plus secrets pour lui donner le goût du pouvoir. Parfois elle quittait son refuge pour visiter d'autres tribus. Sa présence suffisait à prévenir la rébellion. Et son seul visage déjouait les complots comme une vive clarté dissipe l'ombre. Elle vivait à nouveau sous sa tente de feutre à longues bandes verticales que l'humidité du matin ne pouvait traverser.

Un jour où ils cheminaient dans une gorge boisée elle confia à Kalaad :

— j'ai eu deux époux, l'un est mort en guerrier dans le combat où fut tué Koceila ; l'autre est mort en ivrogne, il a roulé de son cheval un jour où il avait trop bu. Le destin de la Kahena n'est pas d'appartenir à un homme.

Kalaad accepta ce mensonge qui s'accordait avec le rite de l'adoption. La Kahena échappait aux lois qui règlent le destin de la plupart des femmes. Elle n'avait pas besoin de protecteur pour vivre, ni d'époux pour enfanter. Elle était l'esprit aventureux de l'Ifrikya. Son rire s'élevait comme le vent âpre qui balaye ses hauts plateaux et siffle dans ses précipices. Mais dans l'âme de la Kahena glissaient aussi les secrètes sources, les nappes de fraîcheur, les fleuves souterrains qui nourrissent les oasis en plein désert.

Au cours d'une de ces randonnées, un messager se présenta. Il avait les mains vides et sa bouche semblait avoir épuisé les serments. Sans doute venait-il desserrer l'alliance de Carthage avec la Kahena.

C'était un soir de septembre. La Kahena fit dresser sa tente hors du couvert des arbres et loin du fleuve. On alluma un feu de bois pour chasser les insectes et sur le sol on déploya un tapis. La Kahena s'assit sans mot dire puis elle invita Kalaad à prendre place. En public, elle ne l'appelait jamais autrement que son fils. L'envoyé de Carthage s'avança. C'était un Roum d'une trentaine d'années ; on l'avait choisi assez jeune et assez beau pour que son visage donnât plus de force à ses arguments. Il venait, disait-il, mettre la Kahena au courant des menées de Hassan. L'ancien gouverneur de l'Ifrikya avait regroupé ses troupes

à la frontière de la Lybie. Il se risquait à de fréquentes incursions dans les oasis du Sud. Sans doute Carthage n'avait encore rien à craindre.

— Que pourrait craindre Carthage? dit la Kahena pour flageller sa lâcheté. Carthage a des remparts et des hommes. Carthage a l'appui de Byzance et l'alliance de la Kahena.

— Sans doute, concéda le messager, Carthage est riche et puissante mais sur toute l'Afrique le Calife étend une main menaçante.

— Le Calife! répéta la Kahena.

Elle éclata d'un rire sombre. Cet ennemi lointain, toujours invisible, presque imaginaire avait fini par anéantir Koceila. Toute la bravoure du roi berbère, toute l'intelligence de la Kahena ne pourraient-elles rien contre les consignes que lançait au bout du monde le chef des Croyants? Dans tout le Maghreb et l'Ifrikya les paysans, les marchands, les soldats étaient-ils les esclaves du Calife?

La nuit était tombée. Le feu du bivouac jetait une clarté mouvante sur ses bras nus. Les genoux repliés sous la tête, elle semblait un guerrier savourant le repos. N'y aurait-il pour elle jamais de trêve? Son visage était sillonné de rides profondes et ses cheveux couvraient ses épaules, noirs malgré les années. Elle caressait d'un geste machinal de la main son menton.

Le Carthaginois la contemplait avec admiration. Cette Berbère à demi convertie était-elle comme on le chuchotait une Juive? Parfois, elle se prétendait l'héritière des anciens rois de Carthage qui ont tenu tête à Rome. L'Islam ne l'effrayait pas; un mystère impénétrable flottait sur son origine et sur sa religion. Nul n'osait préciser les pouvoirs de la magicienne ni le dieu de la prêtresse.

Elle reprit :

— Le Calife est loin de l'Ifrikya et de Carthage. Que peut-il contre l'alliance des Roums et de la Kahena?

Une grande flamme éclaira sa bouche qui proférait ces paroles comme des insultes. « Elle dédaigne le Calife, songea le messager, mais elle méprise Carthage. » Il était venu pour insinuer dans son âme la peur. Le sang de la Kahena rejetait cette peur comme un poison.

Il baissa la voix pour ne pas l'irriter.

— Le Calife est loin, ô Kahena, mais ses fidèles sont partout et ses alliés sont plus redoutables de n'être pas déclarés.

— C'est sur le champ de bataille que je reconnais mes amis, dit la Kahena. C'est sur le champ de bataille que je trouve mes alliés. Te souviens-tu de ma victoire?

— Ce fut une grande victoire, dit le messager en s'inclinant très bas, toute l'Afrique en a retenti et sur son trône à Bagdad, le Calife a chancelé, mais la victoire te sera-t-elle fidèle? Après avoir anéanti l'ennemi, ne veux-tu pas, triomphatrice, séduire tes amis?

— Que parles-tu de victoire et de gouvernement? dit la Kahena. Tu n'as jamais régné et sans doute jamais livré combat.

L'homme se redressa, blessé à vif :

— Je n'ai jamais régné, mais j'ai souvent combattu, oui, Kahena, j'ai vu — car la fortune des armes est changeante — s'effondrer plus d'un peuple rebelle. J'ai vu finir plus d'un prince qui avait refusé la main pacifique de Byzance.

— Je ne voulais pas t'offenser, protesta la Kahena, avec une soudaine bienveillance. Je ne peux accepter qu'un homme m'annonce des revers. Un devin de ma tribu m'a prédit que je finirai un jour dans une grande bataille aux confins de l'Ifrikya. Il me décrivait la forteresse où je lutterai jusqu'à mon dernier souffle, percée d'innombrables fenêtres...

— Tu l'as cru? demanda le messager.

Cette prophétie allait lui servir d'argument.

La Kahena se mit à rire doucement.

— Je ne l'ai pas cru, mais cette mort me plaisait. Et cette forteresse, comme un palais... Elle fit une pause : « J'ai fait empoisonner le devin pour qu'il n'assombrisse pas mes soldats de ses prédictions. »

— Laissons ces rêveries, dit négligemment le messager. Tu aimes régner, ô Kahena. La prudence plus que le génie maintient sur leurs trônes les souverains.

— Je suis prudente, homme de bon conseil! dit la Kahena. Ne t'en es-tu pas aperçu?

— Tu es bien gardée, rectifia le messager; les veilleurs ne suffisent pas à faire durer un empire.

— Qu'est-ce qui fait durer un empire? demanda la prêtresse.

Sa voix ne raillait plus. Le Carthaginois dit sèchement :

— La politique ou, si tu préfères, les alliances.

— J'ai des alliances, dit la Kahena, dans toute l'Afrique, mon royaume s'étend de jour en jour.

— Byzance aussi a des amis, dit lentement le messager.

A nouveau les yeux noirs et attentifs de la Kahena brillèrent dans la nuit.

— Les amis de Byzance sont-ils mes alliés?

Le messager fit un geste vague.

— Des amis ou des espions?

La Kahena insistait. Elle ne savait donc rien des efforts de Byzance pour détacher d'elle les tribus berbères.

— Des amis, dit le messager, mais qui craignent ta vengeance.

— Ils ont raison, dit calmement la Kahena, c'est une joie de répandre le sang de ses ennemis, ceux surtout qui ne portent pas d'armes et qui avancent voilés.

— Je suis venu vers toi avec des paroles amicales, protesta l'homme de Carthage.

A nouveau une secrète angoisse l'envahissait. Si elle devinait à travers ses propos l'abandon de Byzance, elle était capable de se venger sur lui.

— Nous avons parlé à cœur ouvert, dit la Kahena.

Elle se leva pour lui signifier que l'audience était terminée. Au petit jour le messager repartit. Par une fente de sa tente la Kahena regardait partir le Grec. Plusieurs fois il se retourna comme s'il avait oublié quelque chose ou comme s'il craignait qu'on le suivît.

Cette entrevue, au lieu d'inciter la Kahena à la prudence la poussa à courir au devant du danger. Partout elle flairait l'odeur subtile de la trahison. « La trahison est un ver dans le fruit, répétait-elle à Kalaad. Il faut l'arracher avant qu'elle ait le temps de le gâter. » La résistance des sédentaires aux prélèvements de grains, aux réquisitions de montures lui paraissait suspecte, encouragée par Hassan, provoquée peut-être par Byzance. Les propos du messager résonnaient encore à son oreille pleins d'insinuations et de menaces.

Elle abandonnait parfois l'Aurès « ma meilleure forteresse », disait-elle, en évaluant la profondeur des gouffres, les parois abruptes de la roche qui imitaient ces murailles sans fissure que Rome savait bâtir. Elle entraînait Kalaad par la route des oasis du Sud jusqu'aux frontières de la Tripolitaine. Ils auraient pu tomber aux mains d'une tribu de pillards et servir d'otages. Mais la Kahena ne connaissait ni la peur, ni la prudence. Voilée jusqu'aux yeux pour se protéger de la poussière et de l'éclat du ciel, elle cheminait plus endurante que les guerriers du désert à la fatigue, à la soif et à la faim. Gagné par son audace, Kalaad suivait sans inquiétude ce cavalier si droit sur sa selle. Que savait-il de la Kahena ? A l'étape, d'un geste brusque d'autorité, elle poserait sa main brûlée par le soleil sur la main plus pâle de Kalaad. « Regarde, dirait-elle avec une moquerie tendre, on voit bien que mes mains ont manié la lance, qu'elles ont tué, qu'elles ont bâti. Toi, tu as des mains où le sang ne court pas, des mains douces et blanches comme celles des femmes dans les harems. »

La Kahena n'aimait pas dormir dans les villes. Les murs et les toits l'oppressaient. Toute demeure lui semblait un piège. Aux portes d'une cité, sur une colline, on dressait sa tente. Ainsi elle voyait s'avancer les parlementaires avec leurs présents, ou les hommes en armes qui venaient faire leur soumission. « Il faut être également prêt au combat et à la fuite », disait-elle. Pourtant elle habita plusieurs jours dans une ville presque déserte, aux confins du désert ; un lieutenant de Justinien avait tenu tête aux Visigoths, derrière ces murailles couleur de sang.

La ville ressemblait à un fruit dont seule subsiste la dure écorce. L'eau des fontaines avait fui, les palais s'étaient effondrés ; sous l'argile du sol affleuraient de grandes plaques de mosaïques fleuries d'oiseaux, décorées d'un grouillement de poissons ou de visages énigmatiques aux yeux largement ouverts. C'étaient les débris de la splendeur romaine, mais une porte triomphale arc-boutait toujours ses piliers pour encadrer le retour des légions. La Kahena fit le tour de l'enceinte.

Sur le chemin de ronde, Kalaad se pencha par-dessus les robustes créneaux. A l'horizon les montagnes semblaient frémir sous la chaleur comme la toison des fauves. La poussière enveloppait un convoi

d'un poudroiement d'or. Sous ses mains la pierre était râpeuse comme une vieille cicatrice. « Songe, dit la Kahena, au temps où cette ville était un silo débordant de grain, une citerne remplie d'huile... »

Par endroits les remparts fléchissaient. La Kahena ordonna de les consolider. Sous ses yeux on remit en place les blocs descellés. Les murailles retrouvèrent leur sévère alignement, dont seul dépassait un petit temple au fronton curieusement orné de serpents et de têtes de taureau. Pour boucher quelques brèches dans les remparts les ouvriers s'apprêtaient à démanteler ce temple. La Kahena les en empêcha : « Il ne faut pas irriter les dieux des autres races en détruisant leurs autels ni provoquer les morts en profanant leurs tombes, dit-elle. Les dieux et les morts sont rancuniers et ils ont le temps de mûrir leur vengeance. »

— Kahena! dit Kalaad en riant, il faut donc être mort ou immortel pour t'inspirer frayeur et respect.

Il ne croyait qu'au Dieu de Mahomet. La religion de la Kahena l'étonnait, faite de mille superstitions, de rites obscurs, de sacrifices à des êtres sans visage et à des idoles sans nom. La prêtresse soupira. Elle appuya sa main sur un crampon de fer qui dépassait entre les blocs :

— S'il fallait un jour lutter ailleurs que dans mes montagnes, je voudrais derrière moi une place comme cette ville avec toutes ces pierres comme des soldats muets.

— La Kahena ne sera jamais vaincue, dit Kalaad.

Et, pour la première fois, il sentit sur ses lèvres, sèches et brûlantes, les lèvres de la prêtresse.

CHRISTIAN MURCIAUX

(La fin dans la prochaine livraison.)

LÉON XIII
ET
LA POLITIQUE DU RALLIEMENT

par ADRIEN DANSETTE

La situation dramatique de l'Église catholique en Hongrie et en Tchéco-Slovaquie, la soumission au Gouvernement soviétique d'une partie de l'Eglise orthodoxe, donnent une nouvelle actualité au problème des rapports du temporel et du spirituel. Problème éternel qui se posera tant qu'il y aura des Etats et des religions et auquel les solutions les plus diverses ont été données depuis la théocratie jusqu'à la persécution antireligieuse. En France même les relations actuelles de l'Eglise et de l'Etat, sans satisfaire entièrement les revendications catholiques, ont l'immense mérite de ne pas troubler la paix des consciences. Le temps n'est point si éloigné où l'établissement d'un régime nouveau, la Troisième République, soulevait de graves difficultés que la diplomatie de Léon XIII s'efforçait de surmonter. L'initiative du grand pape ouvrit un large et libre débat qui domina la politique française pendant plusieurs années. Il n'est pas sans intérêt de s'y reporter.

A la mort de Pie IX, survenue le 8 février 1878, la situation du Saint Siège est tragique. Il semble qu'il n'y ait plus de commune mesure entre l'intelligence et le catholicisme. Le pontife défunt a promulgué en 1864 l'encyclique *Quanta Cura* à laquelle était joint un catalogue des « principales erreurs » du temps bientôt célèbre sous le nom de *Syllabus*. Or, les plus notables d'entre elles ne sont autres que les principes sur lesquels est fondée la civilisation du XIXe siècle : la liberté de conscience, la liberté des cultes, la liberté de la presse, la souveraineté du peuple, etc. En 1870, la proclamation de l'infaillibilité pontificale par le Concile du Vatican, bien qu'elle fût strictement limitée à la définition des doctrines relatives à la foi, est apparue comme la confirmation du *Syllabus*, et elle a accru le mépris et la colère des élites à l'égard du Vatican.

L'attitude des États n'est guère plus encourageante. L'Italie, profitant, au lendemain du désastre de Sedan, de ce que le Gouvernement de la Défense nationale n'avait ni les moyens ni le désir de poursuivre la politique de protection du Saint-Siège, pratiquée par la France depuis 1849, s'est emparée de Rome le 20 septembre 1870. Cette défaite impose au Pape un douloureux tête à tête avec son vainqueur et il a des raisons de craindre que la disparition totale du pouvoir temporel n'aggrave peu

à peu la solitude pontificale. Les gouvernements avec lesquels il demeure en relations diplomatiques ne se lasseront-ils pas de reconnaître une souveraineté devenue illusoire? L'Angleterre et la Russie ignorent le Saint-Siège qui est aux prises avec des difficultés diverses, même dans des pays catholiques tels que l'Autriche, la Belgique, l'Espagne, le Portugal. L'Église est persécutée en Allemagne et en Suisse et elle risque de l'être en France où s'annonce un changement d'orientation gouvernementale.

Que peut faire le nouveau Souverain Pontife? Bientôt on l'appellera Pape politique ou Pape libéral, par opposition à son prédécesseur qualifié Pape religieux ou Pape autoritaire. Ces épithètes ne sont pas inexactes, mais sommaires, et par là équivoques, sujettes à des interprétations fallacieuses. Politique est-il exclusif de religieux? Libéral signifie-t-il hétérodoxe. (La doctrine catholique ne condamne-t-elle pas le libéralisme?) Il faut s'entendre sur le sens des mots. Ce serait une aberration de faire de Léon XIII, Pape imbu de sa souveraineté, féru de sa noblesse, soucieux d'étiquette, un politicien républicain, démocrate ou socialiste, et du rénovateur de la philosophie thomiste, un pontife peu soucieux de l'intégrité spirituelle du catholicisme.

Pie IX, docteur de l'absolu, dogmatisait et condamnait, *opportune, importune*, sans souci de l'isolement et des représailles, laissant au cardinal Antonelli, son Secrétaire d'État, le soin de faire face aux vents et aux marées que soulevait son intransigeance. Léon XIII, négociateur du relatif, guettera les occasions, rétablira les contacts et traitera lui-même au mieux des possibilités que suscitera sa modération. Pie IX rappelait sans cesse aux fidèles la vérité immuable, il les préservait de la contagion des doctrines erronées, il les maintenait dans le devoir : c'était un sauveur d'âmes. Léon XIII craint qu'une rigueur excessive n'écarte les infidèles, il se propose de les ramener à la religion, il veut refaire une société dont l'Église ne sera pas exclue : c'est un bâtisseur de chrétienté.

Au cours de trente-deux années d'épiscopat à Pérouse où l'a confiné le cardinal Antonelli qui ne l'aimait pas, le cardinal Pecci est demeuré étranger à tout ce qui n'était pas religieux. Mais il est très ouvert aux réalités politiques. Il sait que le pontificat de son prédécesseur, s'il a accru l'autorité du Saint-Siège sur les fidèles, a laissé l'Église aux prises avec les forces déchaînées de la société moderne ; or, cette société est un fait, et il croit que l'Église doit s'accommoder de ce fait si elle veut poursuivre sa mission dans les conditions les meilleures.

Le premier obstacle qui s'oppose à la politique de Léon XIII est l'Italie, alors la grande ennemie de la Papauté. Pie IX a anathémisé la spoliation romaine et il faudra pour que Pie XI, son quatrième successeur, en négocie l'acceptation, que les années, succédant aux années, aient accompli leur œuvre d'apaisement au cours d'un demi-siècle. L'Italie, blessée par le refus de reconnaissance persistant du Saint-

Siège, lui est d'autant plus hostile qu'elle est aux mains des francs-maçons. Sa législation anticléricale donne moins exactement la température de cette hostilité que les manifestations dont Rome est périodiquement l'objet. Le 31 juillet 1881, au cours du transfert nocturne des cendres de Pie IX de la basilique vaticane à Saint-Laurent hors des murs, la populace tentera de s'emparer du cercueil pour le jeter au Tibre aux cris de : « *Al fiume la carogna* ». En 1899, l'érection d'une statue au philosophe Giordano Bruno, livré au feu par l'Inquisition en l'an 1600, servira de prétexte à d'autres débordements. Léon XIII, par crainte d'être un jour chassé du Vatican, songera à émigrer en Autriche, en Espagne ou à Malte.

Or, cette Italie qui constitue pour lui une menace immédiate, s'est unie au sein de la Triplice à l'Allemagne luthérienne de Bismarck, elle-même engagée contre l'Église dans l'aventure du *Kulturkampf*, et à l'Autriche catholique, mais joséphiste, qui ne peut d'ailleurs rien changer à la politique religieuse de ses deux alliées. Comme le dira un jour Léon XIII à un visiteur français, la triplice « garantit Rome à Humbert ».

Sur quelles autres grandes puissances le Saint-Siège a-t-il la faculté de s'appuyer? Sur l'Angleterre protestante encore imbue de préjugés antipapistes? Sur la Russie schismatique? Il ne pourra qu'améliorer ses rapports avec l'une et avec l'autre, en s'abstenant de toute manifestation favorable à l'Irlande et à la Pologne catholiques. Léon XIII est donc amené à se tourner vers notre pays, lui aussi abandonné, lui aussi hostile à la Triplice : « Nous offrons à la France l'alliance de notre force morale », dira-t-il en 1893 à Mgr Fonteneau, évêque d'Agen. Contre la Triplice, il favorise la conclusion des accords franco-russes en s'efforçant de dissiper par l'intermédiaire d'Isvolski, représentant officieux de la Russie, les préventions du Tsar à l'égard du régime républicain que s'est donné la vaincue de 1870. On prétendra même, non sans vraisemblance, que le Pape espérait, après l'apaisement des luttes religieuses en France et en Allemagne, un rapprochement des deux pays en vue d'un règlement équitable de la question d'Alsace-Lorraine qui aurait laissé l'Italie isolée et permis d'aboutir à une solution satisfaisante de la question romaine ; le succès appelant le succès, il se serait ensuite attaché au retour des Églises séparées, anglicane et orthodoxe, dans le giron du catholicisme.

Quoi qu'il en soit de ces rêves lointains, serait-il possible au nouveau Pape d'améliorer les relations du Saint-Siège et des puissances, s'il persistait à formuler la souveraineté absolue de la vérité catholique sous une forme transcendante, selon les errements de son prédécesseur? Il doit, d'autre part, prendre garde de ne heurter, par un trop rapide changement de langage et d'attitude, ni la Curie dont la plupart des membres ont été nommés par Pie IX, ni l'ensemble du clergé et des fidèles habitués à un enseignement combatif. Léon XIII commence par reprendre avec moins d'éclat les thèmes du dernier pontificat. Puis il fait mention

des ménagements qui s'imposent dans leur application aux cas d'espèce — l'hypothèse — alors que Pie IX s'en tenait à la règle générale — la thèse. L'encyclique *Immortali Dei*, de 1885, rappelle que l'État doit être catholique, mais que l'Église « ne blâme cependant pas les gouvernements... qui, pour amener un grand bien ou pour éviter un grand mal, supportent patiemment, dans les mœurs et dans la coutume, que chacun des cultes trouve place sur le territoire de la Cité. » L'encyclique *Libertas*, de 1888, affirme que « c'est une calomnie vaine et sans fondement » de prétendre que « l'Église voit de mauvais œil les formes les plus modernes des systèmes politiques et repousse en bloc toutes les découvertes du génie contemporain. »

A quel pays de tels textes s'appliqueraient-ils mieux qu'à la France dont l'esprit souffle sur le monde et dont le nouveau régime se dit animé par la flamme de la grande Révolution? Le Souverain Pontife a dû penser à elle en préparant ces encycliques. Sans son appui, aucune heureuse solution de la question romaine ne peut être envisagée. Or, la République française est hostile au catholicisme, elle menace les écoles libres, les congrégations, peut-être même le budget du culte, le concordat, l'ambassade au Vatican. Il est loisible à Léon XIII de condamner solennellement ceux qui méconnaissent les droits de l'Église. Mais autant vaudrait renoncer à tous ses desseins. Pour qu'il puisse les poursuivre, pour que l'Église de France soit préservée dans toute la mesure possible, pour que les dispositions les plus préjudiciables à ses intérêts spirituels et matériels lui soient épargnées, il faut que rien d'irréparable ne s'accomplisse entre Paris et Rome. Comme sa politique mondiale, la politique française de Léon XIII implique de bonnes relations avec le gouvernement de la République.

***

Le Pape ne professe aucune sympathie particulière pour le nouveau régime, bien au contraire, ses nombreuses confidences à nos hommes politiques en témoignent. A Keller en 1878 : « La France n'a pas de gouvernement établi : c'est ce qui la tue... Il lui faudrait un gouvernement solide quel qu'il fût, pourvu qu'il fût chrétien d'ailleurs, monarchie ou monarchie constitutionnelle, peu importe. » En 1886, à Chesnelong qui lui déclare ne fonder aucun espoir sur le général Boulanger : « En ce cas, que le comte de Paris soit téméraire, mais qu'il tire la France de la situation où elle périt. » En 1891, à Piou : « Au fond du cœur, je suis royaliste aussi... » Plus tard, à Mgr Touchet : « Est-ce ma faute si ce bon Chambord n'est pas monté sur le trône? » Ce bon Chambord, il le traite parfois durement parce qu'il lui reproche de n'avoir pas fait son devoir en refusant de rétablir la monarchie; usant d'une expression dont il méconnaît le sens exact, il se serait exclamé devant un royaliste qui

certifie la véracité du propos : « Votre comte de Chambord était une canaille, une affreuse canaille. »

Mais il ne faut pas voir dans les propos rapportés par un Keller ou un Chesnelong, et probablement déformés par leurs illusions, autre chose qu'une préférence tout idéale du Pape pour la Monarchie, car cette préférence n'influe pas sur sa politique. Il a besoin de la France, il constate qu'elle vit en République, que cette République paraît solide, et qu'il lui faut donc s'entendre avec elle. En avril 1883, le capitaine Lyautey, ardent royaliste, écrit sa déception au sortir d'une audience pontificale : « Non seulement le Pape n'est pas légitimiste, mais il détourne de l'être. » Et il rapporte la directive donnée par Léon XIII à un autre Français : « Puisque la cause royaliste paraît perdue en France pour longtemps, il faut que les hommes vraiment religieux ne s'y attachent pas et cherchent le bien au dehors. » Plus tard, le Pape exprimera cette opinion à de nombreux interlocuteurs, parfois en termes très vifs : « Sauvez au moins votre religion si vous n'avez pas su sauver votre monarchie » ; il dira aussi à Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon : « Certains catholiques veulent détruire la République, et moi je crains que s'ils continuent, c'est la République qui ne les détruise. »

Il lui faut d'abord apaiser le conflit qui oppose notre pays à l'Église, tâche aussi impérieuse que malaisée au moment où déferle la première vague de laïcisme. Imaginons que la législation anticléricale de Ferry ait été votée du vivant de Pie IX. Le vieux pontife eût protesté avec véhémence ; il eût fulminé de nouveaux anathèmes ; il eût rappelé la vérité catholique, la vérité qui ne transige pas. Or, de 1880 à 1886, les mesures se succèdent qui frappent l'Église, qui frappent l'école chrétienne, qui frappent les clercs, et il semble que le Pape demeure presque toujours silencieux. Les catholiques d'esprit intransigeant s'en étonnent, s'en offusquent, s'en plaignent. En vérité, Léon XIII agit, mais il agit le plus souvent en secret, afin d'apaiser la lutte et de chercher aux difficultés une solution amiable.

Dès son avènement, il a témoigné d'un intérêt tout spécial aux affaires de France, lisant plusieurs de nos quotidiens qu'il coche au crayon rouge. Il a inauguré une nouvelle politique qui n'est encore qu'une politique de ménagements faute de pouvoir être une politique d'accords et qui finira, malgré la prudence de sa progression, par soulever une opposition passionnée dans les milieux catholiques. Elle exige une action diplomatique persévérante : les nonces auront, sous le pontificat de Léon XIII, une importance qu'ils n'ont pas eue sous celui de Pie IX.

Mgr Czacki, arrivé à la nonciature de Paris dès 1879, va vite en besogne, trop vite. Il fait demander au comte de Chambord d'accepter le « fait de la transformation sans perspective de changement de la France en République ». Il fait offrir à Gambetta le ralliement de l'Église au nouveau régime : « Au prix qu'ils veulent y mettre, c'est trop cher », répond le tribun. Aucun accord n'est en effet possible tant que les républicains

n'auront pas réalisé leur programme laïque. L'heure des grandes initiatives n'est pas venue. Léon XIII ne peut, avec un succès inégal, que chercher à atténuer la vigueur des coups portés à l'Église.

Sans cesse, il s'efforce de maintenir dans la neutralité à l'égard du régime un clergé presque entièrement acquis au parti monarchiste. Lors des décrets de 1880, il négocie avec Freycinet et impose aux congrégations une attitude conciliante qui leur eût épargné l'expulsion, si une indiscrétion n'avait fait échouer les pourparlers. En février 1884 pour la première fois, par l'encyclique *Nobilissima Gallorum gens*, il laisse pressentir ce que sera la politique du ralliement en recommandant aux catholiques « de ne pas semer la division entre l'Église et l'État ». Quelques mois plus tard, il blâme les « récriminations incessantes » de l'*Univers*, l'ancien journal de Veuillot. En 1885, il empêche Albert de Mun de fonder un parti catholique qui eût été en fait monarchiste. Lors des élections qui se déroulent la même année, il fait rappeler aux fidèles par le cardinal Lavigerie la doctrine de l'Église sur l'obéissance aux pouvoirs établis. Au temps du boulangisme, même lorsque la popularité du « brav' général » semble devoir balayer bientôt le régime, il se garde de toute compromission avec lui.

Le danger alors couru par le régime a incité les républicains modérés, à une attitude moins agressive à l'égard du catholicisme, et précipité la décadence des monarchistes fourvoyés dans cette lamentable aventure. Un jeune député royaliste, Jacques Piou, proclame à la fin de 1890 la nécessité de se placer à l'avenir sur le terrain constitutionnel et fonde, quelques mois plus tard, avec une trentaine de collègues, le groupe de la Droite indépendante. Jusqu'ici, Léon XIII s'est contenté de témoigner de sa bonne volonté au Gouvernement français et de donner à l'épiscopat des conseils de sagesse. Le moment semble venu d'aller plus avant. Il s'agit d'obtenir de l'Église de France un véritable changement de front dont les fidèles ne sentent pas la nécessité et auquel ils ne se résoudront pas de bon cœur ; il s'agit d'obtenir de la République qu'elle ne justifie pas une opposition à cette politique par de nouvelles marques d'hostilité au catholicisme. Entreprise ardue pour laquelle Léon XIII trouvera les concours fidèles et passionnés du cardinal Rampolla, et de Mgr Ferrata qu'il va bientôt envoyer à Paris en qualité de nonce.

Léon XIII ne veut mettre son autorité en jeu que lorsque les esprits auront été préparés à lui obéir. Après avoir consulté diverses personnalités françaises dont les cardinaux Richard, Foulon et Place, qui ne le comprennent pas ou ne veulent pas le comprendre, il s'adresse au cardinal Lavigerie. L'épisode est connu et nous ne le rappelons, comme ceux auxquels il va donner naissance, que dans la mesure où il permet de préciser l'attitude de Léon XIII. Reçu à plusieurs reprises par le Pape en octobre 1890, le primat d'Afrique prononce le 12 novembre suivant, à l'issue d'un banquet officiel à Alger aux officiers de l'escadre de la Méditerranée, une allocution au cours de laquelle il préconise

« l'adhésion sans arrière-pensée » à la « forme de gouvernement » pour laquelle la volonté du peuple « s'est nettement affirmée », ajoutant qu'il était certain de « n'être désavoué par aucune voix autorisée ».

L'impétueux cardinal a ému l'opinion au-delà de ses désirs ; dans le monde catholique, son toast a surtout un succès de scandale. La presse monarchiste l'attaque avec violence. La majorité de l'épiscopat garde un silence réprobateur. Il ne reçoit que quelques lettres de félicitations d'évêques ; encore deux d'entre eux seulement publient-ils les leurs. Les autres songent sans doute à leurs œuvres, alimentées par les familles légitimistes : « Les évêques de France sont des lièvres mitrés », s'exclame Lavigerie.

Le primat d'Afrique a invoqué en termes à peine voilés l'autorité du Souverain Pontife et le monde catholique attend avec anxiété qu'elle se prononce. D'abord satisfait de son porte-parole, Léon XIII est incité à la prudence par les réactions qui lui parviennent d'outre-monts. Les intérêts supérieurs du Saint-Siège ne peuvent être compromis afin qu'un serviteur zélé soit tiré d'un mauvais pas. Léon XIII attendra que l'apaisement se fasse avant de parler officiellement. L'officieux *Moniteur de Rome* interrompt une série d'articles favorables au toast et, le 28 novembre, le cardinal Rampolla envoie à l'évêque de Saint-Flour une lettre rédigée en termes si vagues qu'ils constituent une approbation bien distante. Lavigerie fait semblant de s'en contenter. En réalité, il ronge son frein : le Pape l'abandonne! Il ne laissera « pas croire qu'il a pris une pareille initiative sans qu'elle ait été demandée et même imposée par le Saint-Père pour le fond des choses. »

Au Vatican, les interventions en sens divers se multiplient. Au début de février 1891, Léon XIII, qui parle franchement aux interlocuteurs dont il est sûr, charge Piou d'obtenir une adhésion publique du cardinal Langénieux. Mais l'archevêque de Reims se dérobe. Cependant, les esprits les plus prévenus ne peuvent croire que le Pape soit totalement étranger au toast et l'idée se répand dans l'épiscopat qu'il faut faire quelque chose. Les conversations se poursuivent au milieu d'une extrême confusion et, en mars, le cardinal Richard publie une *Réponse à d'éminents catholiques qui l'ont consulté sur le devoir social dans les circonstances présentes*. Pour autant qu'on puisse comprendre le texte, aussi filandreux que le titre, au cardinal Lavigerie qui claironne : « Sortez des anciens partis et entrez résolument dans la République », le cardinal Richard répond *mezzo voce :* « N'attaquez pas les institutions et unissez-vous sur le terrain religieux. » Cela n'est pas compromettant. Soixante-deux évêques donnent leur adhésion à l'archevêque de Paris qui fonde une organisation, l'Union pour la France chrétienne, en vue d'appliquer son programme. Or, cette Union qui se place sur le terrain de la neutralité et non sur celui du ralliement, est dirigée par des catholiques qui sont royalistes!...

C'est autre chose que veut Léon XIII ; mais il lui est difficile, en

matière politique, de blâmer le cardinal-archevêque de Paris qu'ont approuvé la plupart des évêques français. D'autre part, au cours du mois de septembre, des manifestations soulevées à Rome par un pèlerinage ouvrier ont leur contre-coup en France : un archevêque insulte le ministre des cultes Fallières, ce qui lui vaut d'être traduit devant la justice. Bref, le Pape doit attendre le début de l'année 1892 pour reprendre dans le calme l'affaire du ralliement. Car il lui faut la reprendre. Le monde catholique français souffre depuis le toast d'Alger d'une crise de conscience et plus d'un prélat estime que ce serait le rôle de l'épiscopat d'indiquer leur devoir aux fidèles. La tentative du cardinal Richard n'a pas rempli son objet. Un acte collectif des évêques n'étant pas admis par le régime concordataire, les cinq cardinaux métropolitains (ils ne sollicitent pas Lavigerie) publient une déclaration le 21 janvier 1892. Il semble qu'il s'agisse, au moins dans la pensée de son rédacteur, Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique, d'une mesure préventive destinée selon ses propres expressions, à « protéger » les cardinaux « contre une intervention de Rome qui dépasserait la mesure ». Le jour même de sa publication, Léon XIII, tardivement averti, en demande communication préalable!

Et en effet, si elle va plus loin que la *Réponse* du cardinal Richard, en demandant aux catholiques une « acceptation franche et loyale des institutions existantes », la déclaration cardinalice ne le fait qu'après avoir développé une critique longue et acerbe du régime et de sa législation. Loin de se dissiper, la confusion des esprits s'accroît.

En présence de cet échec, le nonce à Paris, Mgr Ferrata, écrit au cardinal Rampolla que l'heure du Pape est venue. L'idée du ralliement à la République soulève toujours la même opposition de la part des monarchistes, mais cesse d'avoir contre elle le scandale de la nouveauté et commence à grouper une minorité de fidèles à l'intérieur de l'Église, dans la presse, au Parlement. Désormais, l'opinion catholique ne changera que très lentement ; si le Souverain Pontife veut agir, il n'a plus de raison d'attendre davantage.

Le 17 février paraît dans *le Petit Journal*, sous la signature d'Ernest Judet, une interview sensationnelle de Léon XIII — sensationnelle, le mot galvaudé retrouve ici sa plénitude — : « Je suis d'avis, affirme le Pape, que tous les citoyens doivent se réunir sur le terrain légal. Chacun peut garder ses préférences intimes ; mais, dans le domaine de l'action, il n'y a que le gouvernement que la France s'est donné. La République est une forme de gouvernement aussi légitime que les autres... » Une interview! Et dans un journal populaire! A-t-on jamais vu cela ? L'innovation de Léon XIII peut sembler singulière aux sépulcres blanchis. C'est à dessein, par un procédé moderne et dans un organe à grand tirage qu'est lancée cette « encyclique à un sou ».

Trois jours plus tard, le 20 février, paraît dans la presse religieuse de Paris un document pontifical, celui-là officiel, l'encyclique *Au Milieu*

des Sollicitudes, qu'on appellera inexactement « l'encyclique sur le ralliement » puisque l'Église, indépendante de tous les régimes, ne peut se rallier à aucun d'entre eux (ce sont les catholiques qui, inféodés à la royauté, doivent se rallier au régime existant).

Après une introduction de rigueur sur son amour pour la France, le Pape constate que le temps opère des changements dans les institutions politiques. Des crises violentes se produisent auxquelles succède l'anarchie. La nécessité sociale impose la création de nouveaux gouvernements : « Toute la nouveauté se borne à la forme politique des pouvoirs civils ou à leur mode de transmission ; elle n'affecte nullement le pouvoir considéré en lui-même », qui vient toujours de Dieu. Il est permis et même imposé par la nécessité du bien social d'accepter les gouvernements ainsi constitués. « Par là s'explique d'elle-même la sagesse de l'Église dans le maintien de ses relations avec les nombreux gouvernements qui se sont succédé en France en moins d'un siècle, et jamais sans produire des secousses violentes et profondes. Une telle attitude est la plus sûre et la plus salutaire ligne de conduite pour tous les Français dans leurs relations civiles avec la République qui est le gouvernement actuel de leur nation. » Léon XIII combat ensuite l'objection tirée du caractère antichrétien de la République existante, en distinguant les pouvoirs constitués et la législation. Sous un régime excellent, la législation peut être détestable et réciproquement. Les gens de bien doivent lutter par les moyens légaux contre les abus de la législation.

L'Union pour la France chrétienne s'en tenait à la neutralité ; la déclaration des cardinaux préconisait l'acceptation des institutions, mais s'attachait surtout à combattre la législation. L'encyclique *Au Milieu des Sollicitudes* affirme que les institutions viennent de Dieu et que c'est dans leur cadre qu'il faut améliorer une législation sur laquelle elle ne s'appesantit d'ailleurs pas.

A la suite des objections qu'on lui opposera, Léon XIII explicitera sa pensée à plusieurs reprises. Il écrira en particulier le 3 mai 1892 dans une lettre aux cardinaux : « Acceptez la République ; soyez-lui soumis comme représentants du pouvoir venu de Dieu... Ces changements (de gouvernements) sont loin d'être toujours légitimes à l'origine ; il est même difficile qu'ils le soient. Pourtant le critérium suprême du bien commun et de la tranquillité publique impose l'acceptation de ces nouveaux gouvernements établis en fait à la place des gouvernements antérieurs qui, en fait, ne sont plus. Ainsi se trouvent suspendues les règles ordinaires de la transmission des pouvoirs et il peut se faire même qu'avec le temps, elles se trouvent abolies... Les hommes qui subordonnent tout au triomphe préalable de leur parti respectif, fût-ce sous le prétexte qu'il leur paraît le plus apte à la défense religieuse, seraient dès lors convaincus de faire passer... la politique qui divise avant la religion qui unit. » Revenant sur la question monarchique dans une lettre adressée au cardinal Lecot, le 3 août 1893, Léon XIII précisera

que la Restauration lui paraît peu probable, que l'alliance avec ses représentants est fâcheuse pour l'Église, et il critiquera ceux qui se servent de la religion pour faire opposition aux pouvoirs établis.

Le Pape ne résout pas formellement le problème de la légitimité du gouvernement républicain. Il est hors de doute que ce gouvernement est au moins un gouvernement de fait et que les règles de transmission du pouvoir ont été suspendues. Sont-elles abolies? Les catholiques ont le droit de le nier, par conséquent d'estimer que la République est illégitime, et de tenter même par la force la constitution d'un nouveau gouvernement, du moment qu'ils ont, disent les théologiens, « un espoir fondé que la tentative ne tournera pas au détriment du bien réel du pays ». Mais si Léon XIII laisse ouvert le débat théorique, il tranche la question pratique. Sans contester aux catholiques le droit de travailler à la restauration de la monarchie, il ne les autorise pas à en user parce qu'il estime que leur action pour son rétablissement nuit au plus grand de tous les intérêts, celui de la foi et du culte en France.

Le Souverain Pontife va même plus loin; dès le 22 juin 1892, dans une lettre à Mgr Fava, il laisse entrevoir les moyens d'action susceptibles de mener sa politique à bon terme : « Quand tous, s'élevant au-dessus des partis, concerteront leurs efforts, les honnêtes gens..., les croyants..., les jeunes gens..., les familles de haute culture..., alors le peuple finira par comprendre de quel côté sont ses vrais amis et sur quelles bases durables doit reposer le bonheur dont il s'agit. » Et cinq ans plus tard, dans une lettre à Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse, il conviera « les hommes de toute nuance » à s'unir afin de « diminuer le mal », de « réaliser dans une certaine mesure le bien dès aujourd'hui », de le « préparer plus étendu pour demain ».

Des témoignages concordants nous apprennent comment Léon XIII entend ce concert d'efforts auquel doivent prendre part « les hommes de toute nuance », « les honnêtes gens » qui ne sont pas des « croyants » : les catholiques abandonneront les vieux partis attardés à la poursuite d'un idéal périmé; ils ne chercheront pas à former seuls un gouvernement : « Un cabinet clérical! » dira le cardinal Rampolla à Georges Goyau. « Mais ce n'est pas ce qu'il nous faut, ce n'est pas cela que nous voulons. » Et le Pape ne cachera pas qu'il est défavorable aux candidatures ecclésiastiques. Non, les catholiques pratiqueront une politique « large » en s'unissant aux incroyants qui, sans être par principe hostiles à la religion, la combattent parce qu'ils la jugent opposée à la République. « Léon XIII, écrira un de ses biographes les plus sûrs, Mgr T'Serclaes, qui appartint à sa maison, a fait appel pour sauver la France, non seulement aux catholiques, mais à tous les honnêtes gens. Le parti à constituer ne devra donc pas être exclusivement catholique, mais il devra réunir tous les éléments capables de combattre l'ennemi qu'il faut vaincre. » « Il s'agissait, expliquera de son côté Mgr Ferrata, de conso-

lider le gouvernement de la nation par l'appui des éléments conservateurs en face des partis subversifs qui menacent la société. »

Bref, Léon XIII — il s'en explique à plus d'un interlocuteur, en particulier à Henri Lorin dans les termes les plus nets — souhaite la création d'un grand parti conservateur dont les catholiques formeraient la droite, les républicains modérés la gauche, et qui, en groupant la majorité du pays, opposerait une barrière infranchissable à l'irréligion des radicaux. Le Pape a donc très bien compris, à la différence de la plupart des catholiques français, qu'il ne saurait être question en France de constituer un parti confessionnel comme en Allemagne, en Autriche ou en Belgique, mais au contraire d'ôter aux débats religieux le caractère passionné qu'ils ont traditionnellement chez nous, en réunissant dans une organisation commune croyants et incroyants. Il ne lui est toutefois pas possible de donner officiellement de telles précisions sans descendre sur le forum par une intervention qui n'est pas dans sa mission et qui ne serait tolérée ni par le gouvernement, ni peut-être même par les catholiques français.

La politique du ralliement comporte donc, d'une part une directive générale donnée à maintes reprises en termes explicites aux catholiques d'abandonner les partis monarchistes et d'accepter la forme républicaine du régime, d'autre part un projet à peine insinué publiquement, mais souvent exposé à des confidents autorisés, de groupement des catholiques et des républicains modérés hors des querelles religieuses.

Au souvenir de la politique de son prédécesseur, l'intervention de Léon XIII revêt un aspect révolutionnaire. Ses consignes ont pour objet non pas une république abstraite, mais la République de 1892, une République d'inspiration positiviste, naturaliste, scientiste, qui méconnaît la mission divine du catholicisme. Les condamnations solennelles portées par Pie IX dans l'encyclique *Quanta Cura*, renouvelées par Léon XIII lui-même dans ses premières encycliques, ne s'appliquent-elles donc pas à ce régime? Ce n'est pas tout. L'alliance à nouer avec les républicains modérés ne peut se concevoir sans un apaisement religieux, et cet apaisement sans l'acceptation au moins provisoire de lois incompatibles elles aussi avec les droits qu'a toujours affirmés l'Église : « Oui, sans doute, expliquera le cardinal Richard à Chesnelong, au retour d'un voyage à Rome en juin 1894, cette lutte (contre les abus de la législation) doit continuer. » Mais il ajoutera : « Le Pape désire que tout soit conduit avec sagesse et n'aboutisse pas à un conflit. » Avec sagesse, en évitant un conflit, c'est-à-dire sans violence, par le libre jeu des institutions ; le cardinal Rampolla reprochera au journal catholique intransigeant *La Vérité française* des articles « faits... pour exciter les esprits contre la République » qui créent une atmosphère « de défiance et de découragement » et contrecarrent « ce mouvement concordant des volontés demandé par le Saint-Siège ». Léon XIII a lui-même tenu à Judet au cours de l'interview dont ses collaborateurs ont corrigé le texte, ce

propos lourd de sens, ce propos qui résume sa politique, ce propos qui dit tout : « La liberté est bien réellement là-bas (aux États-Unis) le fondement des rapports entre le pouvoir civil et la conscience religieuse... ce qui lui convient (à l'Église) aux États-Unis, lui convient à plus forte raison en France. » Au-delà de la République, le ralliement c'est la conciliation par la liberté. Mais le principe de la liberté, qui est le fondement de la Société issue de la Révolution, ne figure-t-il pas parmi les propositions du *Syllabus*, ces propositions vouées à l'anathème ?

La politique du ralliement, outre son objet propre qui est la formation en France d'un parti tory au sein duquel les catholiques s'uniront aux républicains modérés, comporte un aspect international, car elle est le moyen pour le Pape de rechercher l'appui de la France, et un aspect doctrinal car, à l'occasion du problème constitutionnel, Léon XIII pose un problème infiniment plus vaste, celui des rapports de l'Église et de la société moderne. Docteur suprême, gardien des vérités immuables, il lui maintient la solution théorique de Pie IX, solution intransigeante, la seule admissible. Chef de l'Église, responsable de ses intérêts, il lui apporte une autre solution pratique, la solution libérale, la seule réalisable. Quittant le terrain de la thèse, il se place délibérément sur celui de l'hypothèse. Nous voilà revenus au vieux débat qui, pendant tout le XIXe siècle, a dressé les catholiques les uns contre les autres. Heureuse ou non, l'attitude de Léon XIII, si elle doit recueillir l'appui des catholiques libéraux, risque de se heurter non seulement à la résistance des monarchistes, mais aussi à celle des catholiques intransigeants qui, depuis plus de quarante ans, obéissent aux mots d'ordre de Pie IX.

On sait qu'elle vaudra néanmoins des succès notables à l'Église de France. De 1893 à 1898, les lois laïques seront appliquées dans un esprit de tolérance ; le ministère Méline, qui pratiquera non sans fermeté cette politique d'apaisement, sera soutenu par une coalition de républicains modérés et de ralliés. Mais l'affaire Dreyfus, en réveillant les vieilles querelles, annoncera le combisme... Il faudra attendre l'Union Sacrée de 1914 et les lendemains de la victoire pour voir triompher la politique de Léon XIII.

ADRIEN DANSETTE

ÉLÉPHANTS ET OOZIES

par J.-H. Williams

L'auteur des pages qu'on va lire vécut longtemps en Birmanie où, pour le compte d'une grande société anglaise, il assuma la surveillance et la gestion d'un immense troupeau d'éléphants employé pour le transport des bois de teck.

Les éléphants sauvages vivent normalement en hardes de trente à cinquante têtes et parcourent d'un bout de l'année à l'autre de longues distances, principalement à la recherche de nourriture. Durant les mois de mousson — c'est-à-dire de juin à octobre — ils se nourrissent de bambous dans les régions montagneuses et boisées, faisant des haltes de huit à dix jours, puis ils se transportent à plusieurs kilomètres et passent une autre semaine sur de nouveaux pâturages. Après la mousson, ils descendent vers des collines plus basses et des vallées marécageuses, où leur nourriture est constituée plus souvent d'herbe que de bambous.

Un troupeau d'éléphants revient toujours à ses anciens pâturages saisonniers, et il trace, au cours de ses migrations, une piste le long des ravins et des collines. Pour descendre un versant, les bêtes avancent à la file indienne et les empreintes de leurs pas, en se superposant, finissent par former une piste très nette.

Les éléphants mettent bas de mars à mai. Après la naissance, la mère, lorsqu'elle se sent menacée, emporte son petit qu'elle entoure de sa trompe. J'ai pu moi-même avoir la preuve de cette habitude, et voici à quelle occasion. A deux reprises, j'avais découvert les empreintes d'un éléphanteau nouveau-né au milieu d'une piste ; or, ayant mis par la suite le troupeau en déroute, je cherchai en vain les traces du benjamin. Un jeune éléphanteau aurait d'ailleurs été incapable de suivre le rythme d'une troupe fuyant en panique. Et l'hypothèse que le jeune animal ait été caché ou abandonné était absolument exclue.

La naissance d'un éléphanteau est un événement important dans un troupeau d'éléphants sauvages, ainsi que j'ai pu le constater de mes propres yeux à maintes reprises. Plusieurs années durant, les barrissements prolongés que les éléphants faisaient entendre pendant les grosses chaleurs m'intriguèrent sans que je pusse en pénétrer le sens. Je finis

par comprendre que tout ce bruit était destiné à mettre une femelle en gésine à l'abri des visites importunes, celles des tigres notamment. Le vacarme est assourdissant. La troupe reste pendant de longues semaines à proximité de la femelle et cela jusqu'au jour où le nouveau-né est capable de suivre le troupeau. Auparavant, les animaux s'égaillent sur un rayon d'un kilomètre et demi, autour de la mère et de son petit et resserrent leurs rangs à l'approche de la nuit. Pour la mise bas, le terrain choisi est généralement peu élevé, de préférence le coude d'un torrent protégé de trois côtés par des rives abruptes, où l'on trouve le même type de végétation. A l'époque des pluies, ces sites sont inondés mais à la saison chaude, qui est la période de la mise bas, ils sont assez secs. Le *kaing*, c'est-à-dire l'herbe à éléphants, y pousse dru, atteignant deux à trois mètres de haut, et, çà et là, un cotonnier donne de l'ombrage. L'exploration de ces lieux mystérieux est toute une aventure. Aussi ces retraites sont-elles recherchées par les femelles d'éléphants.

Les éléphants montrent beaucoup de discrétion dans leurs amours. Le mâle s'écarte de la harde, et la femelle va le rejoindre dans sa retraite. Elle se glisse hors du troupeau à la tombée de la nuit pour en revenir à l'aube. Il n'est pas rare de voir deux mâles lutter pour une femelle. Les éléphants ne se battent généralement qu'entre mâles, et l'on n'a jamais observé chez les pachydermes ces mêlées générales qui, dans certaines espèces, gagnent toute une bande. Au cours de ces combats singuliers, l'un des adversaires finit par battre en retraite, souvent grièvement blessé. En effet, en cherchant à se dégager de la lutte, l'éléphant expose la partie la plus vulnérable de son corps. Porté par les défenses entre les pattes postérieures, le coup est souvent mortel, car il peut perforer des organes tels que les reins, les intestins et les testicules. On est souvent appelé à soigner ce genre de blessure chez une bête domestique attaquée par un congénère sauvage.

Certains pachydermes sont dépourvus de défenses, mais, malgré l'apparence d'eunuques que leur confère cette particularité, ils ne sont nullement désavantagés dans les combats. Dès l'âge de trois ans, les ressources que l'animal épargne du fait qu'il n'a pas à former de défenses sont utilisées pour renforcer d'autres organes, et notamment la trompe, qui gagne en volume et en vigueur. Elle peut devenir, en ce cas, assez puissante pour briser les défenses d'un adversaire comme s'il s'agissait de vulgaires branches d'arbre.

***

En Birmanie certains éléphants utilisés pour le transport du bois de teck[1] sont nourris à la main (tout comme, d'ailleurs, la majorité des éléphants que l'on élève aux Indes en vue des cérémonies). Ils sont gardés

1. Avant l'invasion japonaise, 6.000 éléphants travaillaient dans les forêts birmanes.

dans des étables, comme des chevaux, et mènent en grande partie le mode de vie de leurs congénères des zoos. Mais la plupart du temps les éléphants birmans sont soumis à un régime tout à fait différent. Ils sont libérés tous les soirs et vont chercher eux-mêmes leur nourriture dans la jungle. En somme ces éléphants ne vivent en animaux domestiques que huit heures sur vingt-quatre. Il en résulte une liberté favorable à la reproduction.

Les *oozies* (cornacs) qui soignent les éléphants sont presque toujours nés au cœur de la jungle, non loin d'un camp. Ils apprennent à monter l'éléphant dès l'âge de six ans, et ils s'imprègnent tout naturellement des traditions concernant cet animal, avec ce qu'elles comportent de légende et de science exacte. A quatorze ans, un garçon vivant au camp reçoit généralement un salaire. Il est d'abord engagé en qualité de *paijaik*, c'est-à-dire qu'il est chargé de placer des chaînes autour des troncs d'arbre et de servir d'auxiliaire au conducteur d'éléphant.

Le plus beau jour de la vie d'un jeune Birman est celui où, promu *oozie*, il se voit confier l'éléphant dont il aura désormais la charge. Je ne connais guère de spectacle plus charmant que celui d'un adolescent de quatorze ans montant un éléphant de six ans nouvellement dressé. L'entente qui règne entre la monture et son cavalier ne peut être comparée qu'à celle qui unit parfois un enfant et un chien, avec cette différence qu'un jeune Birman fait rarement preuve de cruauté vis-à-vis de son éléphant. L'*oozie* ne maltraite son animal que lorsqu'il perd la maîtrise de ses nerfs, mais, comme il est doué d'une patience d'ange, c'est là un cas tout à fait exceptionnel.

La vie d'un *oozie* est loin d'être facile. Le matin, il lui faut attraper son éléphant et le ramener au camp. Celui-ci est souvent distant de cent cinquante kilomètres du village le plus proche et n'est composé que de quelques huttes ou simples tentes de toile montées sur le bord d'un torrent, au plus profond de la jungle. Pour atteindre l'éléphant, il faut parfois le pister sur douze kilomètres et s'engager, dès l'aube, au cœur d'une forêt peuplée de gros gibier de toute sorte. Ce travail impose de longues heures de solitude et, à force de s'y adonner quotidiennement, l'*oozie* devient lui-même pareil à un fauve de la jungle, et il acquiert agilité et prudence.

L'*oozie* connaît parfaitement l'empreinte de son animal — sa forme, sa dimension et ses particularités — et il la distingue aisément des traces d'autres éléphants. Dès qu'il l'a découverte, il se met en route en suivant la piste. En chemin, il observe maints détails. Il trouve l'endroit où l'animal a fait halte pour la nuit, examine les excréments qu'il remue d'un coup de pied, ce qui lui permet de deviner, par exemple, que l'éléphant a mangé trop de bambous et a dû rechercher, par conséquent, les herbes qui croissent près des cours d'eau.

Arrivé au bord du ravin, l'*oozie* s'arrête et écoute les bruits pour y découvrir le son de la clochette que son animal porte au cou. Il est

capable de discerner son tintement à plus de trois kilomètres de distance. Lorsqu'il constate que le tintement qu'il entend ne provient pas de la clochette qu'il a mis tant de soin à confectionner en creusant un morceau de bois de teck, il poursuit ses recherches en direction du cours d'eau. Parvenu à quelques centaines de mètres des herbes *kaing*, il prête de nouveau l'oreille, et cette fois il reconnaît le son de son *kalouk*. Les clochettes d'éléphant sont pourvues de deux battants, fixés de chaque côté d'un morceau de teck creusé. Il n'existe pas deux clochettes qui aient le même son, et la musique d'une quinzaine de clochettes, tintant en chœur, ne peut être comparée qu'au bruissement d'une source.

En s'approchant de son animal, l'*oozie* commence à chanter pour lui annoncer sa présence. Il lui a appris — à moins que ce ne soit l'éléphant qui le lui ait appris — qu'une rencontre par surprise est dangereuse pour l'un comme pour l'autre. C'est pourquoi, au lieu de se précipiter vers l'éléphant à travers les herbes hautes de près de trois mètres, il s'assoit sur une pierre au bord du torrent et allume, après l'avoir bourrée, une pipe de sa confection. Entre deux bouffées de fumée, il fait entendre un appel : « *Lah! Lah! Lah!* Viens! Viens! Viens! » Si le silence se prolonge, il reprend de plus belle : « *Digo lah! Digo lah!* Viens ici! Viens ici! » Et il continue à fumer, assis, sans montrer le moindre signe d'impatience. Il laisse à sa bête le temps de s'habituer à l'idée qu'une nouvelle journée de travail commence pour elle. S'il la pressait trop, il risquerait de l'inciter à la révolte.

Enfin l'éléphant surgit au milieu des herbes. L'*oozie* le réprimande avec douceur. « Tu penses vraiment que je n'ai rien d'autre à faire que de t'attendre ici. Depuis hier midi tu ne fais que manger et, moi, je suis encore à jeun. »

Soudain il fait entendre un ordre proféré d'un ton ferme :

« *Hmit!* »

L'éléphant se laisse tomber sur ses pattes postérieures, puis se couche, les quatre pattes étendues.

« *Tah!* Debout! » lui lance l'*oozie*, et la bête obéit en gardant ses pattes de devant très rapprochées. L'*oozie* se penche, défait les entraves et les lance par-dessus le garrot. Les entraves d'éléphant, faites soit de chaînes, soit de bambous, sont très serrées et laissent peu de jeu entre les pattes. Un éléphant entravé progresse soit par bonds, soit, en terrain peu accidenté, en marchant à une allure ralentie. Il avance cependant assez vite. Sur des courtes distances, la cadence de sa marche est celle de la course d'un homme.

Après l'avoir libéré de ses entraves, l'*oozie* commande à l'éléphant de s'asseoir, il grimpe derrière sa tête et ils partent vers le camp en empruntant le chemin suivi la veille, par l'éléphant à la recherche de sa nourriture.

De retour au camp, l'*oozie* déjeune, lave son éléphant dans la rivière et le harnache pour le travail. Nous allons supposer que l'animal doive

ce jour-là (en fait c'est un cas fréquent) se rendre en montagne à 600 mètres au-dessus du camp et descendre un tronc d'arbre dans la vallée.

Parvenu à destination avec son éléphant et son *paijaik*, l'*oozie* se met en devoir de parer sa pièce de bois. A l'aide d'une hache, il la débarrasse de nœuds qui restent à la naissance des branches, afin de rendre sa surface aussi lisse que possible, ce qui facilitera le transport. Il creuse en outre, à l'extrémité la plus mince du tronc, un trou, où il passera les chaînes dont on se sert pour traîner la charge. Cette excavation, que l'on appelle *nepah*, facilite tellement le transport du bois — trains de flottement ou charrois — que l'on préfère cette méthode à celle qui consiste à attacher le bois avec des cordes nouées en deux demi-clefs renversées ou autrement, et cela malgré la perte de bois précieux qu'elle entraîne.

Ces préparatifs terminés, et l'*oozie* s'étant assuré que les chaînes sont bien attachées, commence le travail proprement dit : il s'agit de traîner jusqu'au ravin une pièce de bois longue de neuf mètres et ayant deux mètres de circonférence, ce qui représente plus de trois mètres cubes de bois, autrement dit quatre tonnes de poids mort. Sur un kilomètre et demi, le chemin suit le sommet de la colline. « Patience! Patience! Patience! *Yoo! Yoo! Yoo!* Tire! Tire! Tire! » crie l'*oozie*. L'éléphant a vite fait de mesurer l'effort qu'il doit fournir pour tirer la charge. Il lui faut déployer une énergie énorme. Le terrain est marécageux, et ses pattes s'y enfoncent jusqu'aux chevilles. Il rencontre aussi maints autres obstacles sur son chemin : arbustes, bambous, pierres et même des rocs. Poussant des barrits assourdissants, l'éléphant essaie de déplacer le tronc trois fois plus long que son corps, puis s'arrête pour reprendre haleine, tandis que sa trompe s'allonge sur le côté à la recherche d'un bambou. Le bambou, c'est en quelque sorte son chewing gum dont il aime à être pourvu en travaillant. Cette manie lui vaut toutefois les sarcasmes de l'*oozie* :

« Ma parole! tu ne t'arrêtes donc jamais de manger! »

Il gronde sa bête, sans jamais perdre patience. L'éléphant, de son côté, prend son temps. « *Yoo! Yoo! Yoo!* » crie l'*oozie*. L'éléphant fait un nouvel effort. Engagé sur la pente, il parvient à avancer le tronc de six fois la longueur de son corps et s'arrête à nouveau. Il continue ainsi jusqu'à ce qu'il ait gagné le bord du précipice profond de cent vingt mètres. L'éléphant a un sens du danger très développé et, à trois mètres du bord, il refuse de tirer. On défait alors les chaînes, et la bête passe derrière le bois. L'*oozie* communique ses ordres à l'aide de coups de pied et en grattant l'animal derrière les oreilles avec ses orteils nus. Il l'oblige ainsi à baisser la tête et à déplacer la pièce de bois avec sa trompe transformée en levier. Par une série de mouvements et de poussées, tantôt à une extrémité, tantôt à l'autre, tantôt au centre, il enjoint à l'éléphant d'avancer le fût jusqu'au bord du précipice. L'animal refuse

de continuer, mettant la patience de son conducteur à une nouvelle épreuve. Celui-ci lui témoigne son mécontentement, et l'animal sait que, s'il persiste dans son obstination, il s'expose à des coups d'ongles vigoureux derrière l'oreille. Il avance donc une patte antérieure avec le calme d'un joueur de football. La pièce de bois roule avec fracas au fond de la gorge, au milieu du bruit des bambous cassés au passage, qui se répercute en écho à travers la jungle. Le tronc s'est arrêté à cent vingt mètres plus bas, tandis que l'éléphant demeure au bord du précipice, l'air dédaigneux, comme s'il voulait dire : « Un jeu d'enfant ! »

Une demi-heure plus tard, l'éléphant et l'*oozie* ont retrouvé leur pièce de bois, après avoir fait un détour en suivant une piste de bêtes sauvages. Le conducteur attelle l'éléphant à son fardeau qu'il aura à traîner le long du lit d'un ancien torrent de montagne.

Pour tracer les passages, on a généralement recours à des moyens plus primitifs que la dynamite. On chauffe le rocher en allumant un immense feu de forêt, puis on l'arrose d'eau froide pour le faire éclater. On achève de morceler les masses de pierre crevassées à l'aide de leviers et on les fait enlever par des éléphants.

Charrier une pièce de bois de quatre tonnes au bord d'un chemin en pente assez étroit est une entreprise dangereuse, car, si l'on perd le contrôle de l'opération, le bois est entraîné par son poids. Mais l'éléphant a un sens prodigieux de l'équilibre, et il apporte à son travail une patience infinie. L'animal et l'homme savent tous deux que, si la pièce de bois commence à glisser par-dessus le bord du ravin, on peut redresser la situation en un clin d'œil. Il suffit à l'éléphant de faire volte-face, d'entrer à l'intérieur de ses chaînes et de pencher la tête pour se débarrasser de son harnachement. Il est donc tout à fait exceptionnel qu'un éléphant soit entraîné vers le précipice par la chute d'un tronc.

Une fois en bas, l'éléphant transporte sans trop d'effort la charge au point de mise à flot au bord de la rivière. Lorsqu'il l'atteint, il est environ trois heures de l'après-midi. L'*oozie* lui retire ses harnais, lui met des entraves, lui tapote le flanc et lui dit de remonter pour se chercher de la nourriture. La journée de travail n'est d'ailleurs terminée ni pour l'éléphant, ni pour le cornac. L'animal doit pourvoir à son repas, c'est-à-dire casser, cueillir et mettre à sa portée branches, arbustes, plantes grimpantes et herbes. Quant à l'*oozie*, il doit vérifier et réparer son matériel, parer les troncs ou confectionner un *laibut*, c'est-à-dire le collier d'attelle fait d'écorce d'arbre. Cette partie du harnais est tendue à l'extrême par les charrois, et sa solidité doit être à toute épreuve.

Voilà comment se passe la journée de l'*oozie*. Cela ne l'empêche cependant pas d'être pleinement satisfait de son sort.

La principale distraction des conducteurs d'éléphant est le jeu de hasard. Ils y perdent parfois leur chemise au sens propre du mot. J'ai vu moi-même une chemise d'*oozie* changer six fois de propriétaire. Au

travail, d'ailleurs, ils ne portent pas de chemise. Ils s'en revêtent le soir ou lorsqu'ils passent l'inspection avec leurs éléphants.

La saison de travail, où les journées comme celle que nous venons de décrire se succèdent sans interruption, dure de juin à février. Pendant les trois mois qui suivent, l'*oozie* peut prendre un peu de repos, mais il doit continuer à soigner l'éléphant.

Ayant la même longévité et atteignant la maturité au même âge, ou presque, l'homme et l'éléphant peuvent passer côte à côte une grande partie de leur existence. Cela leur permet de se connaître à fond mutuellement. Aucun autre animal domestique ne remplit cette condition. L'enfant né dans un camp d'éléphants grandit à la même cadence que l'éléphanteau qui a vu le jour à la même époque. Ils partagent leurs jeux, puis travaillent ensemble et peuvent encore être de grands amis à l'âge de soixante ans.

***

C'est entre dix-sept et vingt ans que la femelle accepte pour la première fois le mâle. Sans que l'on puisse parler de saison de chaleur, on observe un changement certain dans son comportement. Chez les éléphants de cirque, on a remarqué récemment que les femelles étaient sujettes à des sautes d'humeur à vingt-deux mois d'intervalle environ. Cette période correspond à la durée de la gestation. La femelle ne s'aperçoit pas visiblement de son état avant le onzième mois. A partir de ce moment, elle évite l'accouplement et, au lieu de la compagnie du mâle, elle recherche celle d'une autre éléphante. Les deux amies deviennent inséparables. Elles paissent ensemble et ne se quittent guère. Il serait certes cruel de chercher à les séparer. Leur amitié s'inspire du sentiment d'entr'aide, indéniable chez les pachydermes et aussi de la conscience instinctive qu'il faut deux mères pour protéger un éléphanteau contre le grand ennemi : le tigre. En effet, en dépit de toutes les précautions, ce félin est responsable de la mort de vingt-cinq pour cent des jeunes éléphants.

La mère et la « marraine » entourent l'éléphanteau au pâturage et ne le quittent pas la nuit. Pendant la première période de sa vie, il est l'objet de leurs soins vigilants, même pendant le jour.

L'éléphanteau suit sa mère pas à pas pendant trois ou quatre ans. C'est la période de l'allaitement où l'on voit souvent le petit accroché au pis de sa mère, entre ses pattes de devant. Cette position lui assure une parfaite protection. Chez l'éléphant nouveau-né, la trompe est un organe inutile, et elle se développe asymétriquement pour lui permettre de têter sans effort. Elle ne devient souple et ne commence à remplir sa fonction que vers le quatrième mois. L'éléphant blanc sacré du Mandalay Palace perdit sa mère tout jeune, et une vingtaine de jeunes Birmanes lui servirent de nourrices, l'allaitant comme un bébé.

A l'âge de cinq ou six ans, l'éléphanteau est capable de pourvoir lui-

même à sa nourriture et, peu à peu, sa mère le sèvre. La femelle d'éléphant met au monde en moyenne quatre éléphanteaux au cours de son existence. Les jumeaux ne sont pas rares, et le spectacle d'une éléphante suivie de deux jeunes animaux n'a rien d'exceptionnel. Les familles plus nombreuses sont également fréquentes.

Une fois sevrés, les jeunes éléphanteaux traversent, tout comme les petits de l'homme, une période ingrate, pendant laquelle leurs manifestations maladroites d'indépendance les rendent un peu ridicules. A quinze ou seize ans, ils font penser aux adolescents humains qui ne savent pas trop bien ce qu'ils veulent. Certains trouvent leur voie, d'autres non, car leur tempérament est loin d'être uniforme.

Les jeunes éléphants n'ignorent pas le flirt. Les mâles de seize ans se montrent même souvent très entreprenants. En moyenne, cependant, les périodes de rut ne font leur apparition que vers vingt ans. Les éléphants s'accouplent fréquemment en dehors de ces périodes, mais c'est lorsqu'il est « moust » que l'éléphant manifeste un appétit sexuel effréné et l'instinct combatif qui sommeille dans son corps puissant.

De vingt à trente-cinq ans, de petites glandes situées près des yeux, au-dessus de la ligne de la bouche, produisent une sécrétion qui dégage une odeur très forte. Chez le mâle bien portant, ce phénomène se produit tous les ans, à la saison des grosses chaleurs. Il dure quinze jours, et l'instinct sexuel de l'animal atteint alors au paroxysme.

De trente-cinq à quarante-cinq ans, ces sécrétions s'intensifient, deviennent plus abondantes, et leur suintement gagne parfois la bouche de l'animal. Le goût de cette substance huileuse achève de l'énerver et provoque des accès de fureur d'autant plus dangereux qu'ils se manifestent chez des sujets en pleine force de l'âge. Il faut alors enchaîner l'éléphant à un arbre, car il représente un danger pour son conducteur comme pour ses congénères.

De quarante-cinq à cinquante ans, l'instinct sexuel de l'éléphant va décroissant pour disparaître complètement. Des mâles qui ont tué une dizaine d'hommes entre trente-cinq et quarante-cinq ans deviennent les bêtes les plus dociles du monde, sans que la saison du rut altère leur caractère. Il est prudent néanmoins de se méfier, à la saison chaude, des éléphants mâles qui n'ont pas franchi le cap de la soixantaine.

***

Arrivé à l'âge de vingt-cinq ans, un éléphant ayant reçu un bon entraînement comprend vingt-quatre mots de commandement, sans compter les ordres formulés par la pression des pieds. Il est, en outre, capable de ramasser cinq objets différents avec sa trompe et de les tendre à son *oozie*. Ce sont le *dah* (couteau), le *koon* (la hache), ses entraves, la chaîne qui sert à l'attacher à l'arbre et le bâton. J'ai vu un éléphant particulièrement intelligent ramasser de même la pipe que son conducteur avait laissé tomber, ainsi qu'un gros cigare allumé.

A la différence de bien des animaux, l'éléphant ne travaille pas machinalement. S'il se perfectionne sans cesse, c'est précisément parce qu'il sait réfléchir. Aucun animal, pas même un bon chien de berger, ne peut être comparé à l'éléphant sur le chapitre de l'intelligence.

Je n'irai pas jusqu'à affirmer que « l'éléphant n'oublie jamais », comme le veut le dicton, mais je ne serais pas étonné qu'il soit capable de se souvenir d'une chose qu'il a décidé de retenir, aussi sûrement que s'il avait fait à cet effet un nœud à sa trompe. Son intelligence lui permet de trouver rapidement la solution de toutes sortes de problèmes. Quand, par exemple, il n'arrive pas à atteindre avec sa trompe un endroit de son corps où il ressent des démangeaisons, il ne se contente pas toujours de se frotter contre un arbre ; bien souvent, il saisit un bâton pour se gratter à son aise. Le bâton se révèle-t-il trop court ? Il le jette et en cherche un plus long.

Quand un éléphant remarque que des mottes de terre s'attachent aux racines des herbes qu'il vient d'arracher, il tapote celles-ci avec ses pieds pour les nettoyer, ou encore, quand il se trouve près d'un cours d'eau, il les lave avant de les manger. Il retire facilement une pilule de la grosseur d'un comprimé d'aspirine d'un fruit de tamarinier gros comme une balle de cricket, où on l'avait dissimulé, et il a l'air alors de dire : « A malin, malin et demi ».

Lorsqu'il s'agit de détacher une plante grimpante d'un arbre, un éléphant montre plus d'adresse qu'un homme utilisant ses deux mains. Il doit sans doute cette faculté à un sens du toucher plus développé.

Les éléphanteaux barbouillent volontiers la clochette de bois *(kalouk)* qu'ils portent autour de leur cou avec de la boue épaisse ou de l'argile pour l'empêcher de sonner, ce qui leur permet de s'introduire silencieusement, à la faveur de la nuit, dans des bananeraies. Ils s'en donnent alors à cœur joie, dégustant non seulement les fruits, mais encore les feuilles, sinon des arbres tout entiers, à la barbe du gardien qui dort tranquillement dans sa hutte, avec toute sa famille. Ces jeunes animaux se comportent en somme comme des enfants se glissant parmi les groseilliers. L'éternel attrait du fruit défendu !

Les incidents que je vais rapporter dénotent une compréhension très rapide de la situation que l'on ne saurait attribuer au seul entraînement.

L'un de ces incidents eut lieu alors qu'on chargeait un éléphant connu pour son caractère capricieux. Il était debout, portant déjà son conducteur, cependant qu'un autre indigène remplissait le panier qui constituait sa charge. Près du flanc de l'animal se tenait le *paijaik* armé d'une lance faite dans une canne de bambou, dont une extrémité était acérée et l'autre munie d'un embout pointu. Un quatrième indigène passait des objets à l'homme qui se tenait dans le panier. Ayant du mal à soulever un paquet, il appela le *paijaik* à son aide. Celui-ci fichant dans le sol sa lance qui resta verticale, le fer à la hauteur des yeux de l'animal, alla prêter la main à son compagnon. Cependant, l'*oozie*, qui se méfiait

de sa monture, lui dit d'un ton ferme : « Passe-moi la lance! » Tranquillement, l'éléphant enroula sa trompe autour de la canne, ayant soin de l'empoigner par le milieu pour la maintenir en équilibre et la tendit à son conducteur. Toutefois, le fer de la lance était dirigé vers le conducteur. « Ne fais pas l'idiot! » lui cria l'homme en birman. « Veux-tu la retourner? » Avec un calme olympien, l'animal tourna la lance en l'air d'un mouvement dédaigneux et, la saisissant toujours par le milieu la tendit à son conducteur, cette fois en présentant l'embout.

En guise de remerciement, l'*oozie* lui lança un juron où perçait une pointe de tendresse. C'était comme s'il lui disait : « Tu as de bien vilaines manières, et je ne veux plus que cela recommence. » Il lui passa ensuite rapidement la lance sous les yeux pour lui faire comprendre qu'il lui en cuirait s'il s'avisait d'employer ses défenses, contre les hommes occupés à le charger. L'opération se poursuivit et se termina sans autre incident.

Il n'est pas rare qu'un éléphant devine les désirs de son maître. J'ai constaté notamment cette faculté chez un pachyderme qui refusait de travailler lorsqu'il portait son *oozie*, mais qui obéissait strictement aux ordres lorsque celui-ci marchait à ses côtés. J'observais un jour cet animal alors qu'il rangeait des pièces de bois dans une gorge, par rangées parallèles de huit ou douze, le long du lit de torrent où la première crue viendrait les emporter. L'*oozie* était assis sur la rive. L'ouvrage était pratiquement terminé, mais, comme j'étais là, il savait que le signal du départ ne serait donné que lorsque les pièces de bois seraient parfaitement rangées. L'éléphant, un mâle de belles proportions, qui exécutait son travail à l'aide de ses défenses et libre de toute entrave, s'approcha de la dernière rangée dont l'ordonnance laissait à désirer à cause d'un fût d'arbre mal disposé. Sans avoir reçu le moindre commandement, il se mit en devoir de tirer une pièce de bois, tout en interrogeant l'*oozie* du regard. « Allons, réveille-toi donc et dis-moi ce que je dois faire », semblait-il dire.

« Qu'est-ce qui te prend, sale bête? lui lança l'*oozie*. Laisse cette pièce. Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit! »

L'éléphant passa à la pièce suivante, sans quitter des yeux l'*oozie*, comme un vieillard qui regarde par-dessus ses lunettes.

« Voyons! cria *l'oozie*. Tu sais très bien ce que je veux. Ne fais pas l'idiot. »

Ce disant, il fit mine de lui lancer un caillou. L'éléphant eut un grognement puis, sans hésitation, passa devant cinq fûts pour aller saisir celui qui était mal placé. Il le fit tourner quatre fois sur lui-même pour l'amener à la position parallèle aux autres. Après quoi, il s'approcha de son maître comme pour lui dire : « Allons, assez plaisanté, allons-nous-en! »

L'une des preuves les plus significatives de l'intelligence des pachy-

dermes que j'ai pu enregistrer n'a pas trait au travail. Elle est le fait d'un animal libre.

Un soir, alors que le fleuve Taungdwin, dans son cours supérieur, était au plus fort de sa crue, je prêtais l'oreille, espérant entendre le fracas du bois entraîné par les flots, dans les hauteurs. Mon camp surplombait les rives, qui étaient abruptes, rocheuses et hautes d'environ un mètre cinquante. La rive opposée, à cinquante mètres de nous, était composée de couches superposées de schiste argileux. Malgré le jour déclinant, je m'efforçai de me rendre compte de la cadence de la crue en observant la vitesse avec laquelle les couches étaient successivement submergées.

Un barrissement de frayeur m'arracha soudain à cette occupation. Portant mon regard en aval, je vis trois ou quatre hommes courir sur la rive, en proie à la plus vive excitation. Quelque chose avait dû se passer là. Ayant gagné la berge en toute hâte, je vis dans le lit du fleuve une éléphante, Ma-Shwe, suivie de son petit, âgé de trois mois. Elle avait été surprise par le torrent qui grossissait à vue d'œil. Submergée, elle luttait avec la rage du désespoir, tandis que son éléphanteau, qui poussait des cris aigus, surnageait comme un bouchon. Elle parvint à s'approcher du bord, résistant de toutes ses forces au courant et serrant l'éléphanteau contre elle. A plusieurs reprises, les tourbillons lui arrachèrent son petit ; elle réussit cependant chaque fois à le rattraper et finit par l'entourer de sa trompe. Soudain, le torrent, grossissant à vue d'œil, submergea l'éléphanteau, qui disparut une fois de plus, après avoir flotté un instant au-dessus de l'arrière-train maternel. L'éléphante se précipita à sa recherche, telle une otarie lancée à la poursuite d'un poisson. Elle nageait tantôt sous l'eau, tantôt en se maintenant à la surface et finit par retrouver son petit au bout d'une cinquantaine de mètres. S'aidant de sa tête et de sa trompe, elle l'appuya alors contre la paroi rocheuse de la berge, puis, au prix d'un effort gigantesque, elle le saisit avec sa trompe et, dressée sur ses pattes postérieures, le souleva, cherchant visiblement à le poser sur un rocher au-dessus du niveau du torrent.

L'œuvre de sauvetage accomplie, l'éléphante se laissa emporter par les eaux tourbillonnantes, flottant à son tour comme un fétu. Elle devait se rendre compte qu'il lui fallait bander toute son énergie pour se tirer d'affaire car, trois cents mètres plus bas, le torrent s'engouffrait dans une gorge, où elle ne manquerait pas de périr si elle y était entraînée. Mais elle n'ignorait pas — pas plus que moi — qu'avant de parvenir à la gorge fatale elle trouverait un endroit moins abrupt, où elle pourrait grimper sur la rive. Malheureusement, c'était du côté opposé à celui où était déposé son petit. Je me mis à observer ce dernier. Il était toujours là, tremblant de frayeur et n'osant pas bouger, le rocher où il se trouvait étant tout juste assez grand pour lui permettre de s'y maintenir. Il restait immobile, son petit ventre grassouillet collé contre la paroi.

Tandis que je le regardais de plus de deux mètres de haut, ne sachant trop comment lui porter secours, j'entendis des barrissements qui sonnaient à mes oreilles comme un grandiose chant d'amour maternel. Ma-Shwe, ayant traversé le torrent, avait réussi à escalader la rive et rebroussait chemin en poussant de tendres appels à l'adresse de son enfant. Celui-ci dressait ses petites oreilles, qui avaient la forme de la carte de l'Inde, en écoutant avec délices la voix maternelle.

Des plans de sauvetage, plus fantaisistes les uns que les autres, se présentèrent à mon esprit, mais je les écartai tous dès que j'aperçus Ma-Shwe surgissant de la jungle sur l'autre rive. A la vue de son petit, elle s'arrêta de barrir et fit entendre un bruit étrange et inoubliable, rappelant quelque peu le ronflement d'un puissant moteur d'auto passant à la troisième vitesse. Un grognement de plaisir comparable au ronronnement d'un chat. L'éléphante exprimait sa joie de retrouver son fils à l'endroit même où elle l'avait laissé.

A la tombée de la nuit, le fracas des pièces de bois qui s'entrechoquaient en descendant au fil de l'eau me parvint des hauteurs. Une pluie torrentielle s'abattit bientôt, et le torrent continuait à séparer la mère de son petit. Il ne me restait rien d'autre à faire que d'attendre. Avant de rentrer au camp pour la nuit, je repérai à deux reprises la situation du pauvre éléphanteau à l'aide d'une torche, mais, comme cette lumière brutale semblait l'incommoder, je finis par y renoncer.

Les événements me donnèrent raison. A l'aube, Ma-Shwe et son petit étaient réunis sur la même rive. Durant la nuit, l'eau s'était retirée, ne laissant dans le ravin qu'un peu de vase sur une profondeur de trente centimètres. Personne dans le camp n'avait vu ce qui s'était passé, mais on pouvait le deviner aisément : Ma-Shwe avait certainement enlevé son petit du rocher de la même manière qu'elle l'y avait posé [1].

J. H. WILLIAMS

(TRADUCTION NATHALIE GARA)

1. *Copyright by* Hachette.

LES CRISES DE L'ENSEIGNEMENT

par Pierre Audiat

Quand on parle de notre Université — et l'on en parle beaucoup — il est traditionnel de la comparer à un édifice construit selon des plans déterminés, dans un style donné, et relevant, à l'origine, des conceptions de l'architecte qui l'avait entrepris. Depuis longtemps les critiques se multiplient contre ce bâtiment, que certains vont jusqu'à traiter de bâtisse incommode, insuffisante, délabrée et nullement adaptée aux besoins actuels. D'où la conclusion, sassée et ressassée, qu'il faut « faire quelque chose », reconstruire de fond en comble la maison, bref instaurer la réforme de l'enseignement. Les architectes déroulent déjà leurs projets, établissent leur devis, proposent les dernières trouvailles du confort moderne et de l'art ménager. On discute, on dispute, on convoque des Conseils, des Commissions, on discourt, on palabre, mais, en gros, l'Université continue de vivre sous le régime de la loi... Falloux qui date du 15 mars 1850, le Prince-Président régnant à l'Élysée.

Si extraordinaire que cela puisse paraître, la loi Falloux qui abolissait le monopole, institué par Napoléon, et rétablissait la liberté de l'enseignement, est toujours la charte en vigueur ; M. René Hubert, recteur de l'Académie de Strasbourg, pouvait écrire récemment : « *Depuis la loi Falloux, les institutions pédagogiques n'ont plus connu aucune réforme générale.* » Certes, des aménagements ont été apportés, mais aucune vue d'ensemble n'a prévalu. La gratuité, l'obligation et la laïcité de l'enseignement primaire sont l'œuvre de Jules Ferry, mais ne touchent qu'aux étages inférieurs. L'enseignement secondaire est remanié à plusieurs reprises par Victor Duruy, Léon Bourgeois, Georges Leygues, mais s'il communique avec l'enseignement supérieur par l'escalier du baccalauréat, il est à peu près coupé de l'enseignement primaire : on ne passe guère de l'un à l'autre qu'au moyen d'échelles de secours. Même la réalisation, approximative, de l'école unique — c'est-à-dire la superposition des trois degrés d'ensei-

gnement substituée à leur juxtaposition — ne s'opère, entre 1932 et 1940, qu'indirectement et pour ainsi dire subrepticement, grâce à une réforme des programmes d'études : en unifiant ces programmes dans l'enseignement primaire supérieur (cours complémentaires) et dans les classes du premier cycle (sixième, cinquième, quatrième, troisième), de l'enseignement secondaire, on lie en quelque sorte le primaire et le secondaire — baptisés plus noblement le premier degré et le second degré — de manière que l'arbre ne semble porter qu'un seul rameau.

Etonnez-vous que le vieux bâtiment sans cesse rapetassé, dissimulant ses lézardes sous les replâtrages et les ravalements menace ruine et tente la pioche des démolisseurs ! Ce n'est pas *la crise* de l'enseignement mais *les crises* de l'enseignement qu'il faut dire, car elles sont nombreuses : crise des rapports entre la famille et l'école, crise des effectifs, crise d'articulations entre les divers ordres d'enseignement, crise des méthodes pédagogiques, crise des cadres, pour n'en citer que quelques-unes. Et pour faire face à tant de crises, des projets, encore des projets, toujours des projets, mais pas le moindre commencement d'exécution.

La famille et l'école.

De cette crise, qui touche à la fois à la politique et à la métaphysique, on ne saurait parler qu'avec précaution : dans quelle mesure l'Etat peut-il ou doit-il subventionner les écoles privées ? Puisqu'il a posé le principe de la gratuité pour l'enseignement secondaire et qu'il est incapable d'accueillir tous les effectifs scolaires dans ses collèges et dans ses lycées, n'agit-il pas avec quelque hypocrisie en rejetant une bonne partie des adolescents vers les établissements privés et en se refusant ensuite à subventionner ceux-ci ? S'il impose l'orientation et la sélection, prendra-t-il la responsabilité de ses décisions ? La laïcité, d'autre part, n'entame-t-elle pas la liberté qu'ont les familles de donner aux enfants un enseignement qui ne saurait être séparé de l'éducation ? Des connaissances « neutralisées » ont-elles le même pouvoir formateur que des connaissances « climatisées » par la morale et par la religion ? L'État qui s'est déjà réservé la collation des diplômes universitaires et qui, de cette façon, contrôle les issues de l'enseignement privé doit-il aller plus loin et régenter tout l'enseignement, depuis A jusqu'à Z?

Redoutables questions qui donnent éternellement lieu à des controverses infinies. Pour les résoudre — disons : pour remettre à d'autres le soin de les résoudre — le Parlement a récemment institué une « Commission d'études pour l'ensemble des problèmes scolaires » qui a déjà tenu plusieurs séances et entendu nombre de dépositions et de témoignages. Bien qu'elle soit présidée par M. Paul-Boncour, garant d'un républicanisme bon teint, les représentants des associa-

tions laïques ont refusé d'y siéger, mécontents de participer à des débats qui risquaient de mettre en cause l'école publique ou de rogner quelques-uns de ses privilèges. C'est dans cette atmosphère de bonne volonté que se poursuit un débat qui n'aura probablement pas de conclusion pratique !

Les effectifs scolaires.

Cependant, apporter à quelques-unes de ces questions des réponses au moins provisoires est d'autant plus urgent qu'un peuple toujours croissant d'écoliers se presse aux portes de l'Université et que la crise, par pléthore des effectifs, sévit cruellement.

Quelques chiffres significatifs éclaireront le problème.

Dans l'enseignement primaire, le nombre des élèves passe de 3.222.423 en 1850 à 5.409.819 en 1938 ; il fléchit, en 1948, à 5.057.931 pour remonter à près de six millions en 1950 et l'on prévoit, pour les prochaines années, une courbe ascendante. Sur ces six millions d'écoliers, l'enseignement public en absorbe environ cinq, et l'enseignement privé un.

Dans l'enseignement secondaire, le tableau est très différent : actuellement, la population scolaire des collèges et des lycées de l'Etat s'élève à quelque 500.000, mais celle des établissements privés atteint à peu près 400.000, soit au total 900.000 collégiens. Or, la poussée démographique ne commencera à faire sentir ses effets qu'en 1952, et les conditions économiques aidant, il est vraisemblable, calculent les statisticiens, que les effectifs scolaires seront, d'ici à quinze ans, triplés ou quadruplés.

Dans l'enseignement supérieur, la progression est analogue. De l'année scolaire 1948-1949 à l'année scolaire 1949-1950, le chiffre total des étudiants sur l'ensemble du territoire est passé de 128.672 à 136.378, les Facultés de Médecine, des Sciences, des Lettres, de Droit et de Pharmacie se partageant, dans l'ordre, l'augmentation des effectifs. Là aussi tout donne à penser que dans les années prochaines les Facultés verront tripler ou quadrupler leur population.

Cette heureuse invasion suscite de nombreuses difficultés à l'enseignement supérieur et à l'enseignement primaire, mais à l'enseignement secondaire, qui demeure pourtant la citadelle de l'Université, elle pose des problèmes insolubles. Si les amphithéâtres et les laboratoires ne sont pas indéfiniment extensibles, ils sont encore suffisants, à condition que les étudiants s'y tassent et s'y succèdent rapidement. Les écoles primaires publiques pourraient, non sans peine il est vrai, absorber près d'un million d'écoliers, bien que la répartition des effectifs soit fort inégale : dans certains villages, l'école publique compte tout juste les *cinq* écoliers nécessaires au maintien de l'école ; dans les centres urbains notamment, l'instituteur a souvent devant lui quarante ou cinquante jeunes têtes, dont quelques-unes fortes.

Mais comment, par quel miracle, par quel frappement de pied, pourrait-on faire surgir du sol les établissements et les professeurs qui devraient accueillir et instruire les centaines de milliers d'enfants supplémentaires auxquels l'Université devrait, normalement, ouvrir les bras, alors qu'elle réussit à peine à héberger ses 500.000 nourrissons ? Presque tous les lycées et collèges sont emplis à craquer, dans l'enseignement féminin surtout. Les directeurs et directrices d'établissements se livrent à des acrobaties pour contenter — pour mécontenter serait plus exact — tout le monde. Dans tel lycée de jeunes filles, situé sur l'Académie de Bordeaux, des fillettes de douze ans se lèvent, même en hiver, à six heures et demie du matin pour être en classe à huit heures et y demeurer sans désemparer jusqu'à midi. Sur ces quatre heures consécutives, deux sont à peu près perdues : la première parce que les enfants somnolent encore, la dernière parce que leur capacité d'attention est épuisée. En revanche, il leur arrive deux fois par semaine d'avoir des après-midi entièrement libres et naturellement, dans leur candeur, les enfants se considèrent alors en vacances. Système déplorable mais inéluctable puisqu'il résulte d'un rapport mathématique entre les effectifs et les horaires, l'unique solution étant de faire servir les mêmes salles à des groupes qui se succèdent durant huit heures par jour, au lieu des quatre ou cinq heures traditionnelles.

Perspective effrayante ! si, aujourd'hui, l'enseignement secondaire privé ne « prend » que 45 % de la population scolaire, fatalement il en absorbera bientôt 55, 60 ou 65 % ; l'État enseignant deviendra minoritaire et laissera échapper des pupilles d'élection, ceux qui demain formeront les cadres du pays. Non seulement il se résigne tacitement à cette abdication, mais il met en place les instruments par lesquels il éliminera les surplus. Ne pouvant ouvrir toutes grandes les portes du Collège, il pose des barrières destinées à trier les aspirants à l'enseignement secondaire. De là les examens-concours qui commencent au seuil de la sixième et qui, chaque année, se renouvellent sous le nom d'examens de passage. Il éclate aux yeux qu'il est barbare, et même injuste, de faire concourir des enfants de onze à douze ans : sauf le cas de dons exceptionnels, comment distinguer, à cet âge, le terrain le plus favorable à la culture que dispense le deuxième degré ? Il est inhumain aussi de suspendre pendant quatre ans sur la tête d'adolescents la menace d'une exclusion qui les rejettera vers les ténèbres extérieures, d'obliger une bonne partie d'entre eux à « bachoter » tous les douze mois. L'Université connaît fort bien les inconvénients et les vices d'un tel steeple-chase, mais le moyen qu'elle fasse autrement ? Ne possédant pas de pouvoirs divinatoires, elle se repose, sur les examens dits probatoires, du soin de désigner les meilleurs candidats à son enseignement ; on ne saurait évidemment lui en faire reproche. Mais, dans les grandes villes, il est à peu près

impossible à un enfant que les circonstances ont empêché de solliciter son entrée en sixième, de rattraper le peloton. Presque partout, cinq ou six mois avant la rentrée d'octobre, les directeurs d'établissements apposent l'écriteau : « *Complet* ». Sans doute, un vaste programme de constructions scolaires est envisagé mais les crédits que le budget leur affecte, quoiqu'importants, seront encore très loin de suffire à l'absorption du million de collégiens qui, demain, se presseront aux barrières.

L'articulation des enseignements.

De son compartimentage originel, l'Université n'a pas réussi encore à se débarrasser entièrement ; chaque ordre d'enseignement tend à se considérer comme autonome ; il résiste à se fondre dans le tout harmonieux qu'on lui propose, si bien que les articulations de l'enseignement grincent et que les Grands-Maîtres sont obligés de rappeler les gérants d'étages à une meilleure compréhension de ce que doit être l'unité dans la maison.

Voici quelques-uns des points de friction entre locataires de l'immeuble. Le primaire supérieur et le premier cycle du secondaire n'accomplissent leur fusion qu'avec réticence et regret ; les cours complémentaires subsistent, alors que logiquement, il ne devrait plus exister que des collèges, classiques ou modernes ; la création du brevet du second cycle — qui se passe à la fin de la troisième — double le vieux brevet élémentaire qui consacre les études aux cours complémentaires. L'enseignement technique qui, théoriquement, n'est qu'une branche du second degré mais qui paraît à certains de ses zélateurs enfermer en puissance la véritable culture de l'homme moderne, prend sa revanche sur le complexe d'infériorité qui longtemps accabla les « manuels ». Il renâcle à l'attelage à quatre et voudrait sinon faire cavalier seul, du moins être placé en flèche.

Le passage du secondaire au supérieur, qui s'opérait autrefois tout uniment par la porte du baccalauréat, donnant accès à la Faculté, est depuis l'institution de l'année propédeutique assez tourmenté. L'année propédeutique est en effet une sorte de purgatoire placé entre le Collège et la Faculté, un no man's land que se disputent — mollement — l'une et l'autre. Si le baccalauréat, premier grade de l'enseignement supérieur, ne comporte plus la garantie que le bachelier est « dignus intrare », s'il faut encore imposer à celui-ci une année d'épreuves, la tradition est brisée, les frontières sont indécises, le Collège et la Faculté s'embrouillent.

Aux profanes, ces contestations paraîtront de faible importance ; mais les gens du bâtiment, avec raison, en jugent autrement : les bruits suspects, les grincements, les ferraillements décèlent à l'oreille entraînée un moteur qui ne tourne pas rond.

La pédagogie.

Plus grave est pourtant la crise des doctrines pédagogiques. Bien que la pédagogie soit un art et une science en perpétuel devenir, elle semblait s'être à peu près fixée au cours du XIXe siècle. Il était établi que l'enseignement primaire donnait les connaissances pratiques indispensables à tout homme vivant en société, que l'enseignement secondaire apportait une culture générale rendant les esprits aptes à embrasser de larges horizons et à appréhender, le moment venu, les connaissances particulières que la profession ou le métier exigeraient d'eux, que l'enseignement supérieur les haussait encore et dans la culture générale et dans les connaissances particulières, les portant vers les cimes d'où le regard s'efforce d'explorer et le passé et l'avenir.

Mais, depuis que l'on s'est mis à raisonner sur tout, tout est remis en question et l'on n'est plus d'accord sur rien. Maniées par les maîtres, les apprentis, voire les ignorants, des notions abstraites et délicates sont soumises à des traitements fort rudes. Chacun se fait naïvement le prosélyte des connaissances ou de la culture qu'il possède lui-même, et croit amener l'entente en criant aux disputeurs : « Prenez mon ours. »

Seuls des philosophes hautement qualifiés, mais non dépourvus de bon sens, auraient, croit-on, le droit de dire quelles relations existent entre l'enseignement, l'éducation, la culture ; si la morale et l'arithmétique sont des connaissances de même nature ; si la version latine et le dessin industriel ont des vertus formatrices égales ; si la géographie et l'économie politique sont plus utiles au futur citoyen que l'histoire ancienne ou la littérature française ; si l'école et le collège sont une préparation à vivre ou à exercer un métier. Pourtant chacun se mêle de donner son avis et prétend imposer ses vues. D'où une confusion inouïe, un chaos qu'on masque en multipliant les barres et les ronds, les sections et les sous-sections, les bifurcations et les options. Ainsi ces ménagères qui jettent pêle-mêle les objets dans des tiroirs soigneusement étiquetés.

Conséquences : des programmes d'études toujours plus lourds, chaque prêtre voulant charger son prône de quelque nouveau saint, et considérant comme une injure personnelle le fait que ce saint inédit soit « refusé ». A ces croyants fanatiques, il paraît inconcevable qu'un enfant de treize ans puisse ignorer la dentition des éléphants ou qu'une fillette de quatorze ans ne sache pas discerner le jurassien du crétacé. Point de distinction entre l'essentiel et l'accessoire, tout étant décrété nécessaire.

Et puis des régimes si divers et si compliqués que les professeurs et les examinateurs eux-mêmes ont peine à s'y retrouver ; il y a trois espèces de baccalauréat-première partie : le classique, le moderne et le technique, mais dans chaque espèce, il existe encore un grand nom-

bre de races, selon que les langues anciennes, les langues vivantes, les sciences prédominent, que telle discipline figure aux épreuves écrites ou aux épreuves orales, que l'on marie la mathématique avec l'anglais, ou le grec avec l'algèbre. Le baccalauréat-deuxième partie comporte, lui, quatre espèces : philosophie, sciences expérimentales, mathématiques, technique, mais c'est vraiment trop peu : on parle de sciences économiques, de sciences sociales, avec toute un série de combinaisons possibles.

Certes ce zèle et cette passion témoignent d'un grand amour pour la pédagogie, mais ils pèsent lourdement sur les enfants et les adolescents. Entre douze et dix-huit ans, le collégien, s'il veut accomplir à peu près les programmes qui lui sont imposés, même si on le suppose bien doué, doit, classes comprises, travailler au minimum dix heures. On ne demande pas généralement un effort aussi prolongé à ses parents.

Pour freiner cette course aux programmes, pour dégager les principes d'une pédagogie plus humaine et plus rationnelle, on a institué depuis 1946 ce qu'on nomme les classes nouvelles, par opposition nominale aux classes traditionnelles. Ces laboratoires pédagogiques, dont la création est due en grande partie à M. Gustave Monod, directeur de l'enseignement du second degré, ont suscité l'enthousiasme de certains éducateurs qui se sont voués corps et âme à une tâche beaucoup plus ardue et beaucoup plus complexe que celle qui consiste à distribuer équitablement les goûters intellectuels. « Les principes directeurs, écrivait M. Gustave Monod, sont les suivants : d'abord adapter étroitement l'enseignement au degré de développement de l'enfant. Partir du monde où il vit, ne pas lui imposer nos visions d'adultes, nos conceptions abstraites et constantes. Suivre ensuite d'âge en âge l'évolution d'une pensée qui fait lentement l'apprentissage des mécanismes logiques (...). Il s'agit non d'instruire en amusant, mais d'individualiser l'enseignement en le fondant sur des énergies profondes, jusqu'ici trop négligées. »

L'expérience des classes nouvelles devait être menée depuis la sixième jusqu'à la première, mais elle a été arrêtée à la classe de troisième, parce que la préparation au baccalauréat aurait apparemment souffert de méthodes qui visent non pas à donner à l'enfant ce qu'un spirituel universitaire appelle « un permis de chasse », mais à lui faire atteindre son plein épanouissement. Il est incontestable que les classes nouvelles, par l'appel qu'elles font à la curiosité de l'enfant, par l'ingéniosité qu'elles déploient pour mettre en jeu son activité personnelle, par l'esprit d'équipe qu'elles suscitent, par la solidarité qu'elles instituent entre professeurs d'une même classe, par les contacts qu'elles établissent entre les éducateurs et les familles, ont permis à de nombreux écoliers de découvrir, avec leurs propres yeux, le monde, et de se découvrir eux-mêmes. Leur défaut est que, si elles sont — peut-être

— en harmonie avec l'école de demain, elles cadrent mal avec l'école d'aujourd'hui. C'est, au sens précis du mot, une pédagogie aristocratique, exigeant beaucoup de professeurs pour de faibles effectifs. Au moment où les classes des lycées et collèges devraient, afin d'absorber les surplus, compter en moyenne une centaine d'élèves, il est beau mais paradoxal de décréter que les classes nouvelles ne devront, en aucun cas, dépasser le chiffre de vingt-cinq. Ce n'est pas de cette façon, évidemment, que sera résolue la crise des cadres.

Les cadres.

A vrai dire, cette crise qui, aussitôt après la guerre, s'annonçait très grave, les carrières de l'enseignement étant fort délaissées, est momentanément conjurée. D'abord, parce que l'âge de la retraite a été reculé de cinq ans, ensuite et surtout parce que les traitements ont été sensiblement relevés. A l'instant où j'écris — car rien de plus mobile qu'une échelle — un professeur agrégé débute à 449.000 francs pour atteindre, s'il gravit les neuf échelons, 1.013.000 francs ; un instituteur qui, dans bien des cas, bénéficie d'avantages en nature reçoit de 250.000 à 500.000 francs suivant sa classe. Et il y a d'ordinaire quelques suppléments. Ces aménagements ont suffi à renverser la tendance : ni pour l'enseignement primaire, ni pour l'enseignement du second degré on n'est plus obligé de battre le rappel aux candidats. Ils affluent en nombre aux concours, mais si l'on veut maintenir un niveau convenable, la qualité importe autant que le nombre ; or la qualité, sauf pour l'agrégation, semble en baisse.

Là encore, c'est demain que la crise peut devenir aiguë. Déjà, par crainte d'un manque de cadres dans l'enseignement du second degré, et parce que l'agrégation et le certificat d'aptitude à l'enseignement dans les collèges — surnommé « la petite agrégation » — ne débitaient pas assez de personnel, on a institué en 1950-1951 un régime qui bouleverse la tradition et suscite des critiques assez vives : un certain nombre de licenciés seront, chaque année, désignés en vue d'accomplir un stage dans les établissements d'enseignement ; pendant deux ans ils s'initieront à la pédagogie pratique ; à la fin du stage seulement, ils subiront des examens qui les intégreront, ou non, dans les cadres de l'Université. En fait, il est probable que presque tous les stagiaires seront intégrés, si bien que la sélection ne s'opérera plus d'après l'examen, mais d'après la première désignation sur titres. Comme l'écart entre un professeur agrégé et un professeur licencié ne se chiffre que par une différence de 100.000 francs de traitement annuel, il paraît vraisemblable que les stagiaires, à peu près certains d'être titularisés, ne se donneront plus la peine de préparer les difficiles concours auxquels naguère ils s'acharnaient : agrégation et petite agrégation.

Seulement, en prévision d'un accroissement de la population scolaire, il faut bien, par tous les moyens, embaucher du personnel.

Réformes et mirages.

Pour faire front à cette crise polycéphale, qu'y a-t-il ? En chantier, rien. A l'étude, deux projets : celui auquel MM. Langevin et Wallon ont, en 1947, attaché leurs noms, et celui que le ministre de l'Education nationale, M. Yvon Delbos, a, en janvier 1950, soumis pour avis au Conseil supérieur de l'Education nationale et au Comité technique paritaire, le Parlement devant finalement se prononcer sur toute réforme et statut de l'Enseignement public.

Le projet Langevin-Wallon est un projet « idéal », entendez qu'il trace les grandes lignes d'une Cité céleste (universitaire) dans un régime hautement démocratisé pour une société libérée de toutes les contraintes matérielles et gouvernée par des sages. Dans cette République ultra-platonicienne, l'Etat, balayant souverainement les contingences, décide que tous les enfants, sans distinction d'origine, seront conduits aussi loin que leurs aptitudes le leur permettront, que leur orientation sera déterminée scientifiquement et non plus livrée aux caprices des familles, aux hasards des examens ou aux nécessités de l'existence. Qui n'applaudirait ? Voilà bien en effet le rêve. Mais est-il utile de projeter des rêves, fussent-ils merveilleux, alors qu'on est encore très éloigné de pouvoir les réaliser ? N'est-ce pas, au contraire, dangereux et même cruel ? De bons esprits tiennent qu'éveiller des espérances qui bientôt retombent dans un profond sommeil est un peu plus qu'une faute. Qui croirait, sérieusement, que l'Etat sera capable prochainement d'assumer l'instruction et l'éducation de *tous* les enfants, de les garder sous sa coupe jusqu'à *dix-huit ans* sans les soumettre au *moindre examen,* de les *aiguiller sûrement* vers la profession ou le métier qui convient exactement à leurs capacités ? Pourtant, ce sont là les bases essentielles du projet ; que l'on en retire une seule et la Cité céleste s'effondre.

Le projet de loi de M. Yvon Delbos nous fait redescendre sur terre. Avec une habileté diplomatique qu'il faut admirer, ce projet a l'air de s'inspirer du projet Langevin-Wallon, de n'en être qu'une mise au point, mais en fait il écarte ce qu'il enfermait d'utopique pour ne retenir que ce qui peut être réalisé, sans qu'on ait, au préalable, fait table rase de ce qui existe. Les traits les plus caractéristiques du projet Yvon Delbos sont : 1° la création entre le premier degré et le deuxième degré, puis entre le deuxième degré et l'enseignement supérieur, d'un intervalle de deux années — 11 à 13 ans, puis 18 à 20 ans — pendant lesquelles l'enfant et l'adolescent cherchant leur voie sont formés, conseillés, orientés, d'abord par les instituteurs associés aux professeurs de l'enseignement secondaire, plus tard par ces professeurs associés aux professeurs de facultés ; 2° le maintien et l'extension

d'une éducation postscolaire, qui se développe parallèlement aux cycles secondaire et supérieur, permettant ainsi aux adolescents de recevoir un enseignement et une culture, tandis que déjà ils s'emploient à la ferme ou à l'atelier ; la scolarité obligatoire cesse alors à 15 ans et non pas à 18 ans, comme l'exigeait le projet Langevin-Wallon ; 3° les examens continuent — nécessité fait loi ! — à jouer le rôle de trieurs et de tamis, mais le baccalauréat est scindé : le baccalauréat du deuxième degré contrôle et sanctionne les études secondaires, tandis que le baccalauréat de l'enseignement supérieur — qui se passe normalement deux ans plus tard — ouvre directement (l'antichambre de l'année propédeutique étant supprimée) l'accès aux facultés.

De telles réformes ne soulevaient pas de problèmes philosophiques ou politiques ; réalisées promptement, elles pouvaient, en une certaine mesure, remédier aux crises aiguës ou imminentes. Mais voilà quatorze mois qu'elles sont à l'étude, voilà huit mois que M. Yvon Delbos a passé son portefeuille à M. Lapie, la législature actuelle s'achève et nous en sommes toujours au même point, à cela près que, comme il est naturel, le projet Delbos a soulevé diverses critiques, inspirées les unes par l'esprit de parti, les autres par des préoccupations techniques. M. Lapie, le 19 décembre 1950, déclarait devant le Conseil supérieur : « Avant de reprendre avec vous l'examen d'un projet de vaste réforme qui ne s'attacherait pas au détail, mais tracerait des lignes directrices et comme le plan général de l'œuvre future, il m'est apparu nécessaire d'en pousser encore l'étude, de poursuivre les expériences entreprises pour qu'elles donnent tout leur fruit et de mener à bien, entre les divers ordres et les différentes directions d'enseignement, un effort de compréhension, de définition, de coordination qui en dépit des bonnes volontés n'est pas encore pleinement accompli et sans lequel aucune réforme claire et valable ne peut se concevoir. » Poussons, poursuivons, concilions, coordonnons à loisir ; après tout, la loi Falloux n'est en vigueur que depuis cent ans ! A quoi bon se presser ? Et puis les grandes réformes sont vouées à un sort malheureux. La dernière qui ait été faite dans l'Université — encore ne portait-elle que sur l'enseignement secondaire — fut l'œuvre de M. Léon Bérard en 1923. Pendant deux ans, à la Chambre et au Sénat, se déroula un splendide tournoi d'éloquence dans lequel les plus illustres champions s'affrontèrent puis lorsque les décrets eurent été signés et publiés à l'*Officiel*, la victoire du Cartel des gauches, en 1924, renversa la majorité politique et les décrets Léon Bérard furent mis au rebut. Trop de hâte nuit...

Tout incline donc à croire que d'ici à plusieurs années on utilisera encore le bâtiment centenaire, en lui adjoignant quelques constructions plus ou moins biscornues : notre jeunesse scolaire est condamnée, semble-t-il, à être tiraillée entre les conceptions libérales du comte Frédéric de Falloux et les mirages totalitaires de Paul Langevin.

PIERRE AUDIAT

IMAGES DE PARIS

par DENISE BOURDET

POUR UN MUSÉE DU COSTUME

CONSERVER les robes qui l'ont aidée à plaire, quelle femme ne l'a souhaité? Ouvrir avec la clef de Barbe-Bleue une armoire, plusieurs armoires, et interroger ces dépouilles pendues, témoins saisonniers des plaisirs furtifs pris dans un regard d'admiration, voire de jalousie... Évoquer à cause d'elles une fête, une rencontre, un rendez-vous, un voyage, ce serait bien mieux que feuilleter un vieil agenda pour y relire quelques dates et certains noms. Mais qui donc aujourd'hui a des maisons assez spacieuses pour y trouver la place d'entasser les vêtements périmés qui, au cours d'une vie, représentèrent un âge et une mode? Aussi les chefs-d'œuvre des couturiers sont vendus, donnés, déformés et il n'en reste plus rien que parfois une image.

Si Paris, comme on y songe, avait un Musée du Costume, et nulle ville mieux qu'elle ne le mérite, les femmes du moins pourraient-elles y venir rêver devant les toilettes qui ressemblent à celles qu'elles ont portées, et s'émouvoir des gestes oubliés qu'elles leur inspirèrent. L'évolution visible des styles et du goût dans la parure et le vêtement illustrerait clairement une histoire sans parole des mœurs à travers les âges. Le succès récent de l'exposition de *Deux Siècles d'Élégance* a prouvé quel attrait exercerait un tel musée. Depuis deux mois la foule se presse à la Galerie Charpentier et admire cette autre foule muette des mannequins qui, dans des décors appropriés, suggèrent des scènes du passé.

Dans un vestibule Régence à pilastres de chêne, un seigneur en robe d'intérieur de soie bleue brochée d'œillets roses accueille des visiteuses en robes de brocart. Les falbalas de leurs jupes, la *pièce d'estomac* lacée de leurs corsages leur interdisaient sûrement tous mouvements vifs. Mais lorsqu'elles devisaient ou s'asseyaient bien droites autour des tables de jeux, que ces manches pagodes à *engageantes* de dentelle devaient mettre en valeur leurs bras d'oisives et donner de grâce à leurs gestes! Dans un salon Louis XVI un parfum rustique est apporté par des robes de toile de Jouy à fleurs (Marie-Antoinette ne jouait-elle pas à la fer-

mière?) tandis qu'un négligé *à la turque* en taffetas blanc brodé de fougères violettes donne envie de la tasse de chocolat que la jeune femme ainsi vêtue, sans souci d'embonpoint prenait sûrement à son réveil.

Devant une desserte en loupe d'orme et bronze doré de Jacob, les élégantes du Directoire sont habillées de blanc. Finies les soieries épaisses qui encombraient les silhouettes féminines de leur solide somptuosité. La fragilité de la gaze, du linon, de la percale est un luxe qui plaisait à la gaspilleuse Joséphine, qui dut traîner dans les allées de la Malmaison la mousseline liliale de cette robe brodée d'ananas en chenille orange. C'est peut-être encore elle qui, le corps à l'aise dans ce fourreau attaché sous les seins, en taffetas moiré garni dans le bas de papillons de tulle, eut avec un goût exquis de frileuse l'idée de poser sur cette blancheur un spencer de velours violet.

Premier Empire.

Les dames de la Restauration parmi d'autres traditions ne manquèrent pas de reprendre aussi celle du corset. Au milieu de leurs meubles d'acajou austère il leur donne une dignité que le taffetas vert bronze, les soies puce accentuent encore. Leur taille est comprimée et les manches à gigot en amplifiant leur buste l'affine encore. Était-ce, cette mode, une protection de la vertu inventée par une époque prude? Avec cette robe de basin fileté par exemple, une jeune fille était sûrement à l'abri de toute familiarité : personne n'aurait pu la prendre par le bras, ces bras entourés de triples ballons qu'il aurait fallu délester pour qu'elle les ouvrit. Et jouait-elle aux grâces, ces montgolfières devaient faire craindre qu'elle ne s'envolât.

Sous le Second Empire les corsages sont plats, ajustés, les manches collantes et toute l'importance est donnée aux jupes. Les ruches, les retroussis, les volants garnissent les crinolines et, à la Galerie Charpentier plus de quinze mannequins en témoignent, une grande variété règne dans la coupe, les détails, les ornements. Les couturiers déjà lâchent la bride à leur imagination. Les étoffes employées sont ravissantes et pleines de fantaisie : il y a des taffetas à carreaux, d'autres rayés, jaspés, des surahs, des failles brodées de perles, des velours souples, de moelleux lainages *poil de chèvre*, des cachemires rebrodés de soie. Aussi fraîche qu'à son premier matin une robe de linon blanc imprimé d'algues bleues voisine avec une autre en toile de Vichy écossaise rose et gris. Madame de Fleurville et madame de Rosbourg les portaient peut-être quand elles reçurent à goûter madame Fichini. Justement les Petites Filles Modèles sont là aussi, en piqué blanc soutaché d'une impeccable élégance, et voilà sans

doute la petite robe en cotonnade à carreaux bleus et blancs que Sophie avait tachée et dissimulait derrière cette énorme crinoline en taffetas garnie de guipure qu'avait choisie l'horrible Fichini, bien trop parée ainsi pour se rendre chez ses voisines de campagne.

En 1880, les dames avaient « un jour ». Chaque semaine chez l'une ou l'autre on papotait autour des tasses de thé. A la Galerie Charpentier une dizaine d'entre elles sont réunies dans un salon aux fenêtres drapées de rideaux épais, orné de palmiers, encombré de guéridons et de sièges en peluche. Des lampes à globe de porcelaine éclairent joliment leurs jupes à *strapontins*, leurs caracos à la polonaise, leurs mantelets de velours et leurs *visites* de cachemire. Elles portent des capotes à brides, des gants étroits et leurs petits souliers mordorés ne sont pas plus larges que des éclairs au chocolat. Les plis en travers, les bouillonnés, les coulissés les ligotent dans leurs robes. Une seule, la maîtresse de maison, semble avoir la liberté de ses mouvements, debout dans un déshabillé de piqué blanc à volants de broderie anglaise, où court dans un *trou-trou* transparent un ruban noir dont les rosettes sont faciles à dénouer. Le corps libéré du suppliant corset, la souplesse de la taille et le moelleux des hanches se devinant sous les plis lâches de son peignoir, comme elle devait troubler facilement les hommes admis au plaisir de la voir ainsi vêtue!

1860.

Les jeunes femmes d'aujourd'hui n'ont plus la possibilité de présenter à leurs amoureux de contrastes si saisissants entre leur façon de s'habiller et de se déshabiller. Et en 1900 encore, sur les belles élégantes les corsets mystères, les cache-corsets, les pantalons jupons et les jupons superposaient leurs enveloppements surprises. Ainsi toutes offertes, mais difficiles à prendre, les demoiselles de chez Maxim's sont groupées dans un restaurant aux boiseries modern-style, autour d'un seul habit noir, le pauvre homme. Sur les petites tables les abat-jour roses sont flatteurs à leur teint de cire pâle. Worth, Doucet, Paquin, Rouff, Margaine-Lacroix les ont habillées de robes-princesse à queues de sirène. Broderies de perles et de paillettes, incrustations de dentelles, de velours, de satin, berthes de guipure, cloutage de strass, c'est une débauche de garnitures. Que ne met-on pas sur les robes pour prouver l'adresse des *petites-mains* parisiennes. Et les immenses chapeaux croulent sous le poids des plumes d'autruches pleureuses, mélangées aux fleurs, aux fruits, aux boucles et aux rubans. Coiffures folles qui pèsent sur la tête des femmes, les forcent à regarder droit devant elles comme d'insensibles idoles, quand revenant

Les vignettes illustrant cet article sont de Malclès.

de Longchamp dans leurs victorias elles descendent les Champs-Élysées entre les rangées de chaises des badauds. Et pour aller dîner au restaurant leurs épaules nues s'abritaient encore sous ces énormes formes de tulle ou de velours surchargées d'aigrettes, mal équilibrées par de longues épingles qui tiraient sur leurs chignons. Époque des migraines féminines : le *bibi* du matin garni à la fois de perles de métal, de coques de satin de plusieurs couleurs, de guirlandes de fleurs et de papillons en *irlande* n'était pas moins lourd sur le front.

1882.

En 1910, Poiret a cherché à simplifier la mode : les femmes eurent des fourreaux genre Premier Consul ou Directoire avant d'arborer la silhouette Minaret. *Sorbet* s'appelle cette robe dont le satin noir et blanc fond sur les épaules et coule sous une tunique brodée de roses stylisées, que fait s'évader en cloche sur l'étroitesse de la jupe une bande de fourrure baleinée. Seule incommodité d'une toilette dont la souplesse et l'aisance préfigure la prochaine réaction de Chanel, la robe-chemise 1925, et le jersey uni si facile à porter, pourvu toutefois que l'on ait des diamants : le coûteux style-misère.

Poiret, robe Sorbet.

Mais c'est en 1915 que s'arrêtent ces deux siècles d'Élégance exposés par la Galerie Charpentier. Et l'on voudrait, aussi bien qu'elle commençât plus tôt, voir continuer jusqu'à nos jours cette rétrospective vestimentaire. Seul un Musée du costume comblerait ce désir.

UNE PROFESSION DE FOI

Si jamais elle doit réussir à avoir son Musée, avant d'y entrer, la mode, plus vivante que jamais, nous offre périodiquement des spectacles éblouissants : les collections des grands couturiers. Toujours en avance sur les saisons, à la fin de l'hiver elle apporte les robes d'été, en août elle oblige à penser aux fourrures. Impérieusement aux dates qu'elle a choisies elle rassemble autour d'elle tous ses fidèles et attire les pèlerins

du monde entier, là où elle a ses grands-prêtres, à Paris. Ils n'y sont pas forcément nés, certains mêmes ne sont pas français. Mais on entre dans la mode par prédestination, et touché de la grâce on accourt se vouer à ses sanctuaires, et c'est encore à Paris.

Antonio Cañovas del Castillo est madrilène. Grâce à son aïeul son nom est un des drapeaux de la monarchie espagnole. Mais on n'échappe pas à une impérieuse vocation, et sûrement point n'était besoin d'une révolution pour que le petit-fils du célèbre conspirateur royaliste entendît les voix de Chanel, Piguet et Paquin lui inspirer sa mission. Arrivé sans un sou à Paris, les trois l'un après l'autre le catéchisèrent. En 1945 il alla prêcher à New York, Elizabeth Arden lui dédia un temple. Revenu ici, il vient d'être intronisé modelliste chez Lanvin. Au cœur de l'hiver il a, comme il se doit, célébré le culte du printemps, et convertit aisément les foules à sa doctrine. Celle-ci a des mystères qui défient l'imitation, et Castillo détient le secret des robes qu'une coupe savante fait paraître aux yeux des profanes d'une simplicité ingénue.

De sa croisade aux États-Unis il a retenu le côté pratique que les habitudes là-bas exigent de la mode : c'est la robe du soir courte, qui correspond au besoin de danser sans entraves qu'ont à tout âge les Américaines, et leur tailleur sobre qui la veste ôtée découvre un décolleté de grand bal : vivant dans des pièces surchauffées en hiver, réfrigérées en été il permet qu'elles supportent l'un et l'autre et dès les beaux jours, sans perdre un instant lorsqu'elles conduisent leurs voitures ouvertes, puissent brunir au soleil leurs épaules. Par contre, Castillo leur a imposé la robe bleu marine, celle que toute Européenne adopte au printemps de préférence aux autres. Elle était inconnue à New York où l'on passe sans transition des grands froids de l'hiver à la canicule d'été, des manteaux de fourrure aux robes de foulard. « Mais tant pis, s'écrie-t-il avec ardeur, la mode n'a pas à tenir compte du climat américain. » Lui non plus n'estime pas qu'il ait à tenir compte en créant des modèles des différents types féminins. « Je fais ma collection sur un mannequin qui est exceptionnellement long et mince. Si je devais songer aussi aux femmes petites et boulottes mon inspiration s'en trouverait limitée. » Il dit encore, et ce n'est pas prêcher dans le désert, que les Françaises mieux que d'autres donnent de la vie à ses modèles. « Les écharpes par exemple ne sont possibles à utiliser qu'à Paris où les femmes savent les porter avec grâce et personnalité. En Amérique il faut les fixer sur les robes. Autres différences typiques : la Française a la poitrine haute et les jambes courtes, l'Américaine la poitrine basse et les jambes longues. Et puis à Paris la mode est faite pour les femmes de trente-cinq ans et au-delà, à New York elle est conçue pour la vraie jeunesse. Mais qu'importe, proclame-t-il avec ferveur, la mode est universelle : je fais mes collections pour l'Amérique du même style que celles d'ici, et avec les mêmes tissus car les meilleurs sont ceux de France. »

Et il en arrive au point délicat de cette hérésie : la robe de confection.

Il ne la craint pas chez nous, les Françaises sont trop individualistes et lui préfèrent la petite couturière, qu'elles inspirent et dirigent. A New York, il lui faut l'avouer, la confection en série offre aux femmes un choix « gigantesque » de modèles appropriés à tous les besoins, à toutes les bourses, et d'une élégance charmante. Mais dans les villes reculées de quelques-uns des États Unis il se fait un commerce prodigieusement fructueux de patrons de robes, qui viennent de Paris, bien entendu.

LE SALON DES ARTS MÉNAGERS

Depuis quinze jours ses portes sont closes et le Grand Palais dégagé du flot d'automobiles qui le baignait ne connaît plus que ces vagues paresseuses qui roulent jusqu'à ses bords les déménageurs hâlant les frigidaires, les machines à laver et les aspirateurs. Le plateau magique, qui bougeait tout seul en cuisant des œufs sur le plat, a dû rentrer par ses propres moyens jusqu'à son bercail de l'Électricité de France, mais où sont allés les héros de romans qui durant un mois habitèrent le premier étage de ce hall voué à un progrès mécanique qu'ils ne connurent jamais? Ayant réintégré les bibliothèques ils regrettent sûrement la demeure idéale que les antiquaires de Paris leur avaient faite, et qui les aidaient à vivre dans la mémoire de chacun bien plus intensément que leurs meilleurs illustrateurs n'y parvinrent jamais. Autour de leurs invisibles fantômes la réalité des meubles et des objets se chargeaient de les évoquer bien plus sûrement qu'une image.

Ainsi l'on croyait voir d'Artagnan, dans l'antichambre de M. de Tréville ornée par *Willy Rémon* de tapisseries et de hallebardes, s'étonner que la foule des solliciteurs attendant assise sur de longues banquettes se permît de dauber et de conspirer librement sur le Cardinal. A l'île Sainte-Marguerite, le Masque de Fer était logé comme un grand seigneur : lit couvert de lampas, tapis, épinette, bibliothèques, bureau marqueté d'écaille, prie-dieu en bois de violette. Mais la fenêtre est grillée, et *Brantôme* nous rappelle sa pénible condition par de grandes statues d'hommes enchaînés en bois polychrome.

Alexandre Dumas encore a inspiré *Jansen* avec Joseph Balsamo qui se disait comte de Cagliostro, le faussaire, l'alchimiste, le guérisseur. Dans des boiseries Louis XVI gris et or qui auraient pu être celles de l'hôtel qu'il habita à l'angle du boulevard Beaumarchais et de la rue Saint-Claude, tout a été réuni de ce qui put servir à sa vie aventureuse. Usa-t-il vraiment d'objets d'une telle qualité? La main de fer, le glaive de feu, les balances de diamant sont là sur un bureau de bois de rose. C'est une épée à garde noire, un gantelet italien gravé d'attributs guerriers, une balance à plateaux d'or. Une pharmacie portative, des creusets et des cornues, une poupée anatomique en ivoire, une baguette d'ébène ornée d'argent, une boule, une lentille et un prisme de cristal précieusement

montés, des compas, des instruments de physique, un microscope évoquent le magicien. Et le Grand Cophte a rapporté d'Égypte ces statuettes d'Isis, ces yeux de bronze et d'émail, cet obélisque en marbre rouge qui servaient peut-être aux rites d'une franc-maçonnerie dont on voit accrochés aux murs les diplômes, les brevets, les insignes. Parmi des bijoux de Rose-Croix se trouvent des mémoires relatifs à l'Affaire du Collier où il fut mêlé, et il semble que son inlassable activité de curieux n'ait trouvé un terme qu'en cette tabatière d'opaline en forme de tombeau, ces squelettes et têtes de mort en ivoire qui jonchent les tables et les étagères. Ce cabinet encombré, mieux que le roman, raconte tout de l'inquiétant Sicilien.

On ne s'étonne plus que le troublant Chevalier d'Eon ait choisi de s'habiller en femme pour mieux plaire en Russie, quand on voit son boudoir que *Chalom* a décoré pour lui de gypseries polychromes et garni de meubles si délicatement raffinés.

Est-il possible qu'Adrienne Lecouvreur se fût déjà ruinée pour Maurice de Saxe quand elle habita ce luxueux salon, ou bien les frères *Salva* lui ont-ils ouvert un large crédit pour acheter cette glace de Venise du XVIIIe, ce portrait de Largillière, cette commode Régence, ce clavecin, cette terre cuite représentant Louis XIV en ange de l'abondance?

Grellou a fait de l'appartement de Chaillot où des Grieux fuyant le séminaire abrita ses amours avec Manon un lieu clair et charmant, et la tablé à jeux campagnarde semble bien faite pour inspirer confiance aux dupes du Chevalier.

Le bureau-boudoir de madame de Merteuil est d'une sobriété élégante qui convient à cette femme de tête. *Lefebvre-Vilardebo* a jeté pour elle sur une coiffeuse un éventail et une perruque, une robe est abandonnée sur un canapé d'alcôve, la plume trempe dans l'encrier... vite une lettre à Valmont pour lui parler de la petite Volanges.

La salle à manger de la Nouvelle-Héloïse, *Piersen* l'a, comme le voulait Rousseau, « ornée de tout ce qui peut la rendre agréable et riante ». Tête à tête avec l'ennuyeux Wolmar, Julie pouvait y garder une aimable contenance tout en rêvant à Saint-Preux.

Barroux a meublé au Palais Sanseverina la chambre à coucher de la duchesse de meubles italiens à décor polychrome, jolis mais peu favorables aux abandons. Qu'importe pour celle à qui Stendhal imposa « un mariage blanc avec un noble vieillard ». Par contre la chambre où Casanova rejoignait à Venise Marion et Nanette est voluptueuse. *Serge Roche et Rotil* ont prêté à ces demoiselles un lit un peu étroit, mais des appliques, des girandoles et des torchères en bois doré devaient permettre à leurs beautés jumelées de se refléter agréablement dans les précieux miroirs disposés çà et là sur les murs.

L'appartement de Marguerite Gautier dont Armand Duval avait la clef dans sa poche, ce qui lui faisait (dans un élan de gratitude abusive)

« aimer Dieu qui permettait cela » est d'une harmonie rouge et grise seyante au mobilier de bois clair. Et *Imbert* n'a pas oublié de garnir luxueusement de camélias une grande jardinière d'érable marqueté.

Lecomte Ullmann a encombré le Magasin d'Antiquité de faïences, de porcelaines, d'objets rares. Mais Dickens décrivant parmi ses curiosités des « figures dont le dessin paraissait dû à la fièvre des rêves » n'aurait pas imaginé la petite Nelly pouvant contempler un aussi singulier paravent que celui qui orne aujourd'hui la boutique de son grand-père, représentant une fête turque dans une cathédrale gothique.

Timothy Forsyte et ses sœurs « suivant la tradition de leur génération estimaient qu'une pièce n'était agréable que lorsqu'elle était *convenablement* meublée ». *Hagnauer* n'a pas consenti à mettre dans leur salon les « onze chaises, le sofa, les trois tables, les deux cabinets et les innombrables bagatelles » que Galsworthy leur avait généreusement donnés. Mais que l'on aimerait vivre dans cette atmosphère de style Regency, en compagnie de cette paire de cabinets en palissandre et bois doré! On prendrait le thé sur ce guéridon de bronze et d'acier, après quoi, ayant retiré du rafraîchissoir d'acajou une bouteille de soda, il serait plaisant de se préparer un whisky, de s'étendre sur le grand canapé feuille morte, de choisir dans la bibliothèque tournante à portée de la main un livre, et avant de l'ouvrir rêver un peu en contemplant le reflet déformé du lustre de cristal dans la glace convexe bleue et blanche au-dessus de la cheminée.

« Chacun de ses gestes était la simplicité même, mais déposait un diamant », disait Giraudoux de Bella. Comment n'aurait-elle pu donner du prix à ses moindres mouvements parmi les chefs-d'œuvre de style Louis XV que *Ramsay* lui a offerts pour son séjour au Grand Palais!

Et *Madame de...* qui fut en son temps la plus élégante des femmes, prétend Louise de Vilmorin, a elle aussi un boudoir raffiné où des soies roses et chartreuse mettent une note ravissante. Une chaise longue en bois peint garnie de velours vert frappé, un petit bureau en laque tilleul, une garniture de toilette en vermeil d'Augsbourg, un portrait de Reynolds et deux Monticelli : pour être la dernière venue dans ce monde de fantômes *Madame de...* n'a pas à se plaindre d'*Alavoine*.

Héros de romans, personnages fameux, vos meubles à présent sont dispersés, certains déjà vendus à des amateurs qui peut-être n'ont pu se défendre de croire qu'ils vous appartinrent, tant on a dépensé de talent et d'imagination a reconstituer les décors de votre vie. Et si l'on rêve à vous avec plus de minutieuse précision qu'auparavant, c'est aux antiquaires de Paris que vous le devez.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

DE VICHNEWSKY A FEYDEAU

En toute justice, cette chronique devrait être consacrée à *Colombe*, de Jean Anouilh. Mais voici trois mois à peine, la place principale devait être donnée à *la Répétition*, du même Jean Anouilh. L'auteur de *la Répétition* et de *Colombe*, qui semble désormais jouer gagnant presque à coup sûr, aura été le grand triomphateur de cette saison théâtrale. *Colombe* s'est engagée dans la voie d'un succès égal à celui de *la Répétition*, c'est-à-dire triomphal. Ce succès nous laisse du temps. *Colombe* gardera de longs mois sa place dans l'actualité théâtrale. Demandons à Jean Anouilh la permission de souffler, en ce qui le concerne — une chronique qui paraît une fois par mois peut décemment lui être consacrée une fois par trimestre — et de saisir au vol quelques autres événements de l'actualité théâtrale.

***

Les spectateurs parisiens ont assez souvent l'occasion d'assister à des représentations d'œuvres étrangères d'aujourd'hui : ils ont donc une idée assez précise du théâtre américain contemporain, et aussi du théâtre anglais, et du théâtre irlandais ; ils connaissent les grands Espagnols Lorca et Valle Inclan. En revanche, ils sont assez mal informés de l'état actuel de la production dramatique en Italie (Pirandello est déjà loin, et seule une pièce de Valentino Bompiani a été jouée à Paris ces dernières années, dans un théâtre d'essai. Nous sommes mieux renseignés sur la mise en scène et le jeu des acteurs, grâce aux visites du Piccolo Teatro de Milan). Ils se sont arrêtés à Ibsen et Strindberg en matière de théâtre scandinave, ils ne savent à peu près rien de ce qu'a pu engendrer l'art dramatique allemand depuis vingt ans. Reste le théâtre soviétique russe. On sait que les Russes aiment le théâtre plus peut-être qu'aucun peuple au monde, qu'ils montrent des dispositions exceptionnelles pour les

métiers dramatiques, notamment pour ceux de metteur en scène, d'acteur, de danseur, et que le régime, qui associe étroitement l'effort pour le développement de la culture et des tâches de la propagande, n'a pas négligé un mode d'expression aussi important que le mode d'expression théâtral. Or, le nombre de pièces soviétiques que nous avons pu voir à Paris est infime. Une ou deux comédies (notamment *la Quadrature du Cercle*) ont été montées ces dernières années par de jeunes compagnies. Mais je crois bien que nous n'avions pas vu encore de tragédie russe moderne, avant *la Tragédie optimiste* de Vichnewsky, adaptée par MM. Georges et Gabriel Arout et jouée au théâtre Verlaine.

Il ne s'agit pas, il est vrai, d'une œuvre toute récente. Si Vichnewsky a reçu peu de temps avant sa mort, qui vient de survenir, le prix Staline, s'il est donc resté jusqu'au bout — plus heureux que tant d'autres — dans les bonnes grâces du régime, sa *Tragédie optimiste* est vieille d'une quinzaine d'années. Elle n'est sans doute pas devenue hérétique, puisqu'elle continue d'être jouée en U.R.S.S., mais il n'est pas certain qu'elle eût pu, vers 1950, être écrite dans la forme où elle l'avait été vers 1930. La dictature est devenue, semble-t-il, de plus en plus tâtillonne et soupçonneuse en matière d'expression artistique. *La Tragédie optimiste* est antérieure de loin à la promulgation du dogme officiel du « réalisme socialiste ». Elle ne peut donc nous renseigner sur ce que sont les œuvres théâtrales écrites actuellement en U.R.S.S. en stricte observance de ce dogme. Nous avons le droit de supposer que ces œuvres théâtrales ressemblent aux romans soviétiques récents, dont nos libraires sont abondamment pourvus par les soins de traducteurs et d'éditeurs diligents : et que ce doivent être, comme les romans, des chefs-d'œuvre de servilité à l'égard du pouvoir et de fadeur bien-pensante. Ce qui est sûr, c'est qu'auprès des romans soviétiques des toutes dernières années, *la Tragédie optimiste* paraît d'une étonnante audace dans la liberté.

Pourtant, ne nous y trompons pas, c'est une œuvre de propagande, tout entière consacrée, de la première à la dernière ligne, à la glorification de la Révolution d'Octobre, à la justification de sa rigueur à l'égard des adversaires. Vichnewsky a écrit *la Tragédie optimiste* pour nous démontrer, par l'histoire d'un groupe de messieurs anarchistes, que la sincérité révolutionnaire elle-même, quand elle ne se plie pas à la discipline communiste, ne fait qu'accumuler les erreurs, les crimes et les malheurs, pour le plus grand profit de l'ennemi réactionnaire : d'où il résulte que le parti communiste ne fait que son devoir en éliminant les éléments dangereux, anarchistes ou autres, qui se refusent à se plier à son autorité. Ce qui nous gêne en fin de compte, dans *la Tragédie optimiste*, c'est cela. Ce n'est pas que la pièce ait été écrite à des fins de propagande : après tout, les grandes œuvres du théâtre baroque espagnol furent des œuvres de propagande : mais si elles servaient la foi catholique, elles ne tendaient pas à prouver que les bûchers du Saint-Office et les potences de Philippe II étaient indispensables au salut de l'humanité.

De ce point de vue, la pièce de Vichnewsky eût pu être odieuse, sinon ennuyeuse — car le talent de l'auteur n'est pas contestable, et si nous ne pouvons juger de la qualité de son langage à travers une traduction d'ailleurs excellente, nous voyons du moins qu'il sait construire un ouvrage dramatique, introduire la complexité et la subtilité des nuances individuelles dans le manichéisme sommaire du « théâtre de masses ». Mais, et c'est là ce qui nous paraît le plus intéressant, le plus émouvant dans *la Tragédie optimiste*, il semble que l'on sente dans la pièce, en même temps que l'effort du fonctionnaire discipliné des services artistiques d'un État totalitaire pour s'acquitter de ses obligations idéologiques, une sorte de malaise, un effort de résistance et de libération à l'égard des servitudes de la propagande. Tout se passe comme si l'auteur ne s'était pas résigné à être absolument un auteur en service commandé, et à n'être que cela.

Je ne veux pas parler ici d'un intermède satirique d'ailleurs bien venu, où l'auteur ridiculise la grossièreté du procédé de propagande, cher à de nombreux auteurs dramatiques soviétiques, qui consiste à représenter les adversaires du régime comme des marionnettes grotesques. Encore qu'il ait fallu sans doute, pour écrire cette scène, un certain courage, l'auteur pouvait répondre au froncement de sourcil d'un représentant du pouvoir qu'il plaidait seulement pour une propagande moins sommaire, plus soucieuse de la vérité, et en fin de compte plus efficace. Mais il y a dans *la Tragédie optimiste* une scène, d'ailleurs belle, théâtralement parlant, où un officier de l'armée blanche, condamné à mort par les anarchistes, trouve avant de marcher vers l'exécution quelques phrases pour dire combien la révolution eût pu être belle, si elle avait su rompre la vieille chaîne des massacres, des supplices et des persécutions. Bien sûr, cet appel à une révolution qui ne serait pas sanglante est adressé à des anarchistes, et non aux communistes, à qui la pièce de Vichnewsky ne fait et ne peut faire aucun reproche explicite. Mais nous avons le droit de penser que, par-dessus la tête des anarchistes depuis longtemps massacrés, c'est aux maîtres de l'U.R.S.S. eux-mêmes que l'auteur a voulu, avec les précautions indispensables, conseiller des méthodes moins implacables. Du moins, aimerions-nous à le croire.

***

Qui aurait pu imaginer qu'une véritable *querelle*, moins violente sans doute que celle du *Cid* ou celle d'*Hernani*, assez vive pourtant, mettrait aux prises les critiques dramatiques à propos d'un vaudeville de Feydeau. Telle vient d'être, pourtant, la singulière fortune du *Dindon*, joué de fort brillante façon par les Comédiens Français sur leur scène du Luxembourg. Il y avait un peu d'électricité dans l'air depuis que les zélateurs et les détracteurs de *Monsieur Bob'le* s'étaient pris à partie assez vigoureusement, quelques semaines plus tôt. *Le Dindon* a été l'occasion d'un vrai règlement de comptes. Les « longues figures » se sont opposées aux

« longues oreilles ». Est-il scandaleux qu'un grand nombre de critiques préfèrent aux tentatives audacieuses, originales, insolites, d'un accès parfois difficile, des jeunes auteurs et des jeunes metteurs en scène révolutionnaires, des œuvres plus commerciales, où le dramaturge ne dédaigne pas de rechercher le succès par des moyens éprouvés et de faire rire le public? Est-il déshonorant pour la Comédie-Française de monter un vaudeville, et de donner ainsi sa consécration à un genre décrié, tout juste bon à égayer d'images grivoises les lourdes digestions des habitués du Palais-Royal? Parce qu'on soutient l'effort des hommes de théâtre « d'avant-garde », est-il indispensable de traiter Feydeau comme un auteur vulgaire, et presque comme un auteur obscène? Pour ma part, j'avoue que je n'ai rien aperçu dans *le Dindon* qui fût de nature à choquer le goût et la décence : l'auteur a su, au contraire, jusque dans l'exploitation des situations les plus scabreuses — je pense au début du troisième acte — éviter les trivialités du vaudeville égrillard. Après tout, il y a dans l'œuvre de Molière bien des effets vaudevillesques, bien des comédies qui ne tendent qu'à égayer le spectateur en toute simplicité : et l'on ne purge pas seulement dans Feydeau. Si *Monsieur de Pourceaugnac* est à sa place au répertoire de la Comédie-Française, pourquoi *le Dindon* n'y serait-il pas à la sienne? Le deuxième acte du *Dindon* est d'une drôlerie proprement irrésistible, et je ne vois pas pourquoi l'on hésiterait à écrire que ce deuxième acte est, dans son ordre, un chef-d'œuvre. Ce que l'expérience des diverses reprises du théâtre de Feydeau, au cours des cinq ou six dernières années, a prouvé à coup sûr, c'est que, de tous les écrivains de théâtre de son temps, Feydeau est peut-être avec Paul Claudel — qu'on me pardonne un rapprochement qui paraîtra peut-être sacrilège — le seul à n'avoir pas vieilli. J'oubliais Jules Renard, dont l'œuvre dramatique est très mince par le volume. Mais les autres, mais Bataille, mais Donnay, mais Lavedan, mais Porto-Riche, mais Courteline même, mais Rostand (mise à part l'excellente tragi-comédie populaire qu'est *Cyrano*), que peuvent-ils nous donner encore, sinon des témoignages attendrissants sur la « belle époque »? Feydeau est un grand homme. Feydeau ne passera pas. Feydeau a puisé aux sources du comique éternel. Je consens, certes, qu'on lui assigne ses limites. Il n'est pas Molière. Il n'en serait pas moins tout à fait injuste de réduire son art à une certaine habileté mécanique dans l'agencement des effets. Il y a dans son rire une sorte d'âpreté, une verve de ressentiment contre les aspects médiocres et sordides de l'existence, par quoi il rejoint l'humain ; et aussi un comique de l'absurde, aux trouvailles ahurissantes, par quoi il atteint une manière de poésie.

Il est certain qu'il plaît au grand public. Ce n'est pas là une tare. Je ne crois certes pas que le rôle du critique dramatique soit d'aller de parti pris au secours de la victoire, de ne donner son approbation qu'à des pièces qui triompheraient sans lui, et de suivre le goût public au lieu de le former, de l'informer, de l'affronter parfois pour le forcer à découvrir

la beauté de ce qu'il méprise. Oui, le critique doit aller, l'œil, l'oreille et l'esprit en alerte, vers les recherches du théâtre de laboratoire, et découvrir, à travers des obscurités parfois hermétiques, des innovations parfois déconcertantes, les voies possibles du théâtre de l'avenir. A la condition, toutefois, de n'être pas dupe de l'obscurité et de l'innovation. A la condition de ne pas oublier que si d'autres arts peuvent permettre à l'artiste de s'isoler dans son laboratoire — non sans risques d'ailleurs — le théâtre implique dans sa définition même une communication immédiate et directe avec la foule. Rien ne peut empêcher que la destinée normale d'une pièce de théâtre ne soit d'être jetée en pâture à des milliers de spectateurs qui se reconnaissent en elle, se nouent à elle par leurs rires, leurs gorges serrées, leurs larmes. Le théâtre n'est pas un art pour les esprits délicats. Ou du moins, il peut être aussi un art pour les esprits délicats, mais à la condition d'être *d'abord* un art pour tout le monde.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

✻ ✻ LA PENSÉE ✻ ✻ DE GEORGE SANTAYANA

par Jacques DURON

Si considérable et importante qu'elle soit, l'œuvre de George Santayana n'a pas eu en France, tout au moins jusqu'ici, le retentissement et l'estime qu'elle devrait avoir. Il n'en est pas de même en Amérique où cet humaniste, qui sut être aussi un poète, un essayiste, un critique et un penseur éminent, est jugé comme l'écrivain le plus racé qui s'y soit produit depuis Emerson, et comme le plus profond et le plus original de ses philosophes vivants. Né à Madrid en 1863, de pure souche espagnole, George Santayana habita l'Amérique depuis l'âge de huit ans. Il fit ses études à l'Université de Harvard, y prit ses grades et y enseigna durant vingt-deux ans, de 1889 à 1911. En 1912 il quitta la Nouvelle-Angleterre, s'établit en Europe, vécut en Espagne, à Paris, en Angleterre et en Italie, menant une vie studieuse et solitaire consacrée tout entière à la culture désintéressée de l'esprit et à l'achèvement d'une œuvre imprégnée des sèves les plus pures de l'Humanisme méditerranéen. C'est à l'œuvre de ce sage que M. Jacques Duron vient de consacrer une thèse volumineuse du plus vif intérêt.

« *Sans illusion sur l'avenir de l'homme,* écrit Jacques Duron, *invinciblement fidèle au royaume des choses qui ne passent point, iranique et grec par l'intelligence, proche de Lucrèce dans sa vision de la nature, mais fervent, ascétique et païen, pessimiste et platonisant, médiéval par le cœur, proche de Dante dans sa dilection de l'idéal, Santayana fut un penseur indépendant en qui se mêlent les grandes traditions de la Méditerranée païenne et chrétienne.* (Paris, Librairie Nizet.)

MARIO MEUNIER

□ □

SOCIOLOGIE DE LA MUSIQUE

par Marcel BELVIANNES *(Payot)*

Il est vain de croire que la musique a pour seul effet de charmer l'oreille. Elle accomplit, sans la rechercher, une mission civilisatrice. Qu'elle contribue efficacement à « verser l'héroïsme au cœur du citoyen » comme à rehausser l'éclat des cérémonies liturgiques, c'est là un double privilège dont les guerriers et les prêtres ont dès longtemps considéré l'importance. Aujourd'hui la musique « fonctionnelle » joue un rôle certain dans les usines. Adoucit-elle les mœurs? Les critiques musicaux en doutent. Malgré eux, bien des mélomanes s'en portent garants. Marcel Belviannes a très consciencieusement étudié son rôle affectif et social.

B. G.

(Suite de la chronique page 172.)

PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

ÉLÉMIR BOURGES

La maison Stock, en plaçant *Le Crépuscule des Dieux* dans son intéressante collection des *Cent Romans français*, a rappelé l'attention sur Elémir Bourges qui, s'il n'a jamais cessé de susciter des admirations enthousiastes, reste fidèlement ignoré du grand public. Dans le numéro d'*Hommage à Bourges* publié par *le Divan* en 1923, c'est-à-dire deux ans avant la mort de l'écrivain, ce divorce entre un groupe fervent et la masse des lecteurs se devinait déjà. « *Maître... grand homme... homme de génie... magicien des lettres... votre œuvre grandiose... vos chefs-d'œuvre... vous appartenez à la littérature universelle... l'admiration unanime des écrivains... vos livres seront les grandes dates de notre temps* » écrivaient la comtesse de Noailles, Paul Bourget, Alexandre Arnoux, Jean Cocteau, Edmond Jaloux, Francis de Miomandre, J.-L. Vaudoyer. Mais il leur fallait ajouter que Bourges était *méconnu* et que ses contemporains *n'étaient pas dignes de lui*, donnant ainsi l'impression qu'ils appartenaient à un petit groupe de fidèles qui n'avaient pu encore réussir à répandre leur foi mais ne doutaient pas de la voir bientôt partagée par les foules. On n'ignorait pas pourtant alors que Barrès avait dit avec une prudence ironique : « *Si Bourges était Flaubert, ça se saurait* », mais les fidèles estimaient que Barrès était mal renseigné. Aussi Jaloux écrivait-il, peu de temps après, qu'un jour « *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* » *prendrait la place qu'ont aujourd'hui dans l'opinion les chefs-d'œuvre de Gustave Flaubert* » et que « La Nef *serait une date dans l'histoire de notre littérature* ».

Pourtant quand il y a trois ans Raymond Schwab, le plus fervent, le plus savant, le plus fidèle desservant du culte de Bourges publia la vie

de son maître [1], on ne perçut pas dans la critique l'émotion annonciatrice des grandes réhabilitations. Émile Henriot et Robert Kemp manifestèrent pour l'œuvre de Bourges une estime tempérée. Quant à Alexandre Arnoux et André Billy ils firent surtout état de l'admiration que leur avait inspirée l'homme.

Sur ce point, si l'on excepte Jules Renard qui avait ses raisons (de mauvaises raisons) pour ne pas aimer son collègue de l'Académie Goncourt, tous les contemporains nous ont laissé des témoignages concordants. Bourges inspirait un grand respect qu'expliquaient non seulement sa probité intellectuelle, son indifférence au succès, sa ferveur pour la littérature et l'art, son désintéressement — d'autant plus méritoire qu'il était pauvre — mais aussi l'impression éprouvée presque infailliblement auprès de lui qu'il s'était élevé au-dessus du siècle et qu'en pénétrant dans son bureau on interrompait un dialogue poursuivi d'égal à égal, toutes barrières de temps abattues, avec les grands morts. De plus, ce pessimiste qui vivait dans une solitude dédaigneuse savait, lorsque surgissaient des amis ou de jeunes pèlerins, trouver le mot et le sourire d'accueil et il manifestait pour les soucis de ses interlocuteurs cette sollicitude qui gagne les cœurs. Il faut lire, de ce point de vue, le récit des visites que lui ont faites Paul Drouot, Erlande, René Benjamin [2], Pierre Descaves [3] : ils sortaient tous de chez le sage de la rue du Ranelagh *plus ardents, mieux trempés*, pénétrés « *du sentiment qu'ils avaient un peu grandi dans la journée* », bref fascinés par le prestige du maître.

Bourges était non seulement un grand travailleur, mais un infatigable lecteur. Mallarmé avait dit de lui : « *Quand Bourges a une minute à perdre, il relit l'Encyclopédie.* » Il relisait aussi les classiques grecs, les philosophes allemands, d'Aubigné, Saint-Simon, les penseurs indous, Flaubert, Shakespeare et tous ces Elisabéthains : Ford, Beaumont, Fletcher, Ben Jonson, Webster pour lesquels il avait une passion. Quand il se sentait le cœur trop lourd, il se transportait de sa propre bibliothèque à la Nationale. A soixante-dix ans il y passait dix heures. A quatre-vingts il y fût resté douze. La fièvre de lecture en lui montait toujours. Inlassable, exalté, bondissant d'émotions esthétiques en exaltations philosophiques on eût dit qu'il espérait découvrir les secrets de l'art et du monde dans les livres.

Parfois il déplaçait son champ de recherches et poursuivait sa quête

1. *La Vie d'Elémir Bourges*, par Raymond Schwab (Stock). Ce livre développe les éléments contenus dans la préface de *Sous la Hache*, écrite jadis par Schwab pour l'édition Bernouard.

2. Dans *la Galerie des Goncourt* (L'Elan), René Benjamin a décrit avec une émotion vraiment communicative une visite à Bourges.

3. Dans son excellent volume *Mes Goncourt* (Calmann-Lévy), Pierre Descaves insiste sur un propos de Bourges : « L'artiste crée contre son tempérament. » D'où, sans doute, cet amoncellement de richesses dans les romans d'un homme qui avait choisi la pauvreté et ces furieuses passions, assez étonnantes chez un « loup châtré ».

frémissante dans les musées ou les concerts. C'était encore pour se recharger des larmes, des espoirs ou des rires d'autrui, car il avait renoncé à vivre par lui-même et choisi définitivement une existence du second degré.

Dans sa jeunesse il semble que ses plus grandes émotions aient été les récits de sa mère. Elle avait été institutrice en Bohême, en Hongrie. Chez les Batthiany, en 1848, à Budapest, elle avait assisté à des drames sanglants qui ne devaient plus cesser de hanter l'esprit de son fils. S'élançant dans les souvenirs maternels, le petit Manoscain, qui vivait à Marseille dans un milieu de très modeste bourgeoisie, s'installait ainsi en esprit dans ces grandes familles d'Europe Centrale qu'il imaginait aussi étonnantes par leur luxe, leur impétuosité, leurs bonheurs éclatants que par la splendeur de leurs infortunes.

Le jour où il tomba amoureux, Bourges le fut par correspondance. En 1878, sa mère (il avait gagné Paris à cette époque) l'avait mis en relations avec une jeune fille de Prague. Pendant cinq ans la jeune inconnue bénéficia d'un prodigieux frémissement épistolaire. Enfin cette nouvelle « Étrangère » vint à Paris et le mariage couronna une ardeur écrivante si fidèle. Après cela on n'entendit plus guère parler de madame Bourges. Ayant cessé d'être un rêve elle trouvait moins aisément sa place dans l'univers de son mari.

« *Seuls, mon ami, les songes valent qu'on les vive* », disait Bourges au jeune René Benjamin. Enveloppé dans sa robe de chambre mordorée, entouré de livres et de photographies de chefs-d'œuvre, Bourges laissa sa femme faire des visites et se plongea dans ses silencieuses et solitaires exaltations. Il avait décidé de se consacrer à la *religion de l'art*. Ile Saint-Louis, Samois, Passy, Versailles, en tous ces lieux sa vie fut la même : demi-claustration, méditations, lecture, travail, travail, travail.

Bien résolu à ne pas utiliser ses expériences personnelles Bourges débuta dans la carrière littéraire par deux romans historiques : *La Haine de Joël Servais* [1], récit de la révolution en Avignon et *Sous la Hache*, évocation des guerres vendéennes. Le premier fait songer à un récit de mémorialiste ; le second est fortement influencé par le romantisme du *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo, œuvre pour laquelle Bourges avait une vive admiration. On sent de la gêne dans l'un ; on trouve que l'auteur prend trop de liberté dans l'autre. Entre ses scrupules et son goût pour l'éclat, Bourges n'avait pas encore trouvé son ton. La mise au point est faite dans *Le Crépuscule des Dieux*. Ce livre paraît en 1884. C'est la meilleure œuvre de Bourges et elle lui vaut tout de suite des témoignages de sympathie des Goncourt, de Mirbeau, de Régnier. R. Schwab écrit encore aujourd'hui que la publication de ce livre représente *une grande date dans l'histoire du roman universel*. C'est une idée qu'on peut soutenir,

1. Il ne fut jamais terminé. Un épisode de cette œuvre parut dans la *Revue de Paris* après la mort de Bourges. (Livraison du 15 décembre 1928.)

l'essentiel étant, comme on verra, de s'entendre sur la signification de cette date.

Dans le *Crépuscule*, Bourges a transposé l'aventure du duc de Brunswick qui, pendant des années, avait étonné et scandalisé les Parisiens. Étonné par l'élégance de ses voitures, de ses chevaux, son faste, l'énormité de sa fortune, le nombre de ses perruques et de ses maîtresses. Scandalisé par ses crises d'ébriété, ses basses orgies, son goût pour le maquillage et sa princière impudence. Aux Italiens, dans sa loge, on le voyait souvent, la langue pendante (il trouvait fatigant de la garder dans sa bouche) entouré de valets de pied qui s'occupaient à faciliter ses mouvements et d'« *affreuses drôlesses* » qui lui prodiguaient les marques de leur passion dans l'espoir (vain) de réussir à le ruiner. Cet étrange fantoche devait mourir à Genève en 1873, léguant sa fortune à cette ville, à charge d'élever à sa mémoire un monument copié sur le tombeau des Scaliger de Vérone. (On peut voir aujourd'hui cette pièce montée près du lac, parmi les géraniums.)

Tel est le modèle de Charles d'Este, duc souverain de Blankenbourg, que Bourges a peint dans le *Crépuscule*. Ce prince ayant pris parti contre la Prusse et contre Bismarck doit fuir brusquement son duché, envahi par les troupes de l'ennemi. Ayant organisé un rapide déménagement des chefs-d'œuvre qui remplissent son palais, il gagne Paris, où il mène une vie absurde et fastueuse entre ses maîtresses, ses courtisans, ses valets, et les cinq enfants que lui ont donnés trois femmes différentes.

L'essentiel du roman tient dans le récit des intrigues qui opposent gourgandines et valets également désireux de puiser dans le prodigieux trésor d'écus et de bijoux entassés dans le coffre du duc. Mais ce n'est pas le duc, ce sont ses fils qui s'éprennent des gourgandines et s'engagent avec elles dans de dangereuses aventures. Après maintes tribulations d'alcôve, l'un d'entre eux, convaincu d'avoir triché, doit fuir Paris ; un autre égaré par la jalousie essaie d'empoisonner son père, puis tire sur lui mais le manque et c'est finalement ce père détesté qui l'abat. Un troisième, qui était amoureux de sa sœur, mais se trompait sur la vraie nature de ses sentiments est poussé par une des maîtresses du duc, la diabolique Belcredi, à accomplir l'acte incestueux et, accablé de remords, se suicide, tandis que la jeune fille court se réfugier dans un couvent. Une autre fille du duc meurt de consomption. Bref il n'y a plus nul espoir de voir se prolonger la lignée des Este qui avaient été jadis aussi « *puissants que les Habsbourg, aussi nobles que les Bourbon* ».

Quelques années plus tard on retrouve en Allemagne le duc vieilli et accablé. Il assiste à Bayreuth à une représentation du *Crépuscule des Dieux* et médite prophétiquement sur la disparition des princes (*les dieux*, auxquels il s'assimile) et à la montée des couches populaires qu'il méprise. En cet instant cet homme dont nous n'avons connu que la sottise, fait preuve d'une intelligence qui étonne et son destin prend une valeur symbolique tout à fait inattendue. La surprise ne dure pas trop ; Charles

d'Este reprend son rôle ridicule et meurt grotesquement sur une chaise percée.

Il y a dans ce roman des descriptions somptueuses ; le style est ferme, rapide, d'un mouvement qui rappelle celui de Flaubert, les situations décrites sont à la fois vraisemblables et imprévues. Et le mascaret de vices évoqués atteint à une ampleur qui parfois étonne. Mais on ne peut longtemps s'abuser : cette grandeur est celle des compositions académiques et ce livre est entièrement *fabriqué*. C'est un riche cabinet de marqueterie, où sont venus s'accumuler quelques-uns de ces bijoux compliqués qu'on hésite également à garder ou à vendre. Le défaut le plus grave, c'est que l'auteur ne *croit pas à ses personnages*. Il a pour eux l'indifférence d'un couturier (fatigué) pour ses mannequins. Il juxtapose des aventures possibles et les conte avec une vivacité incisive qui a pu faire penser à Saint-Simon. Mais dix aventures entassées sur un homme ne suffisent pas à lui donner la vie.

Aucun des personnages de Bourges n'est conçu de l'intérieur. Chacun d'eux est formé de fragments de livres, de traits tirés de mémoires, de pièces de théâtre, de journaux. L'épisode des amours incestueuses des enfants du duc est tout entier inspiré par la fameuse tragédie *Dommage que ce soit une Putain*. C'est John Ford transporté chez la Païva. Tout le livre se compose d'un tel entassement d'aventures qu'on est contraint d'y voir une chronique plus qu'un roman. Ou mieux encore une suite d'images, de tapisseries. Car le dessin d'une scène, son aspect plastique semble avant tout retenir l'attention de Bourges et il écrase ses personnages par de minutieuses descriptions de mobiliers, de costumes. Cette profusion de détails compose une atmosphère étouffante, une sorte d'empire du capiton installé dans une annexe du musée Grévin.

Bourges s'insurgeait contre la méthode de Sainte-Beuve qui lie la vie d'un auteur et son œuvre. Cette absence de fenêtres ouvertes sur l'air libre qui semble expliquer l'atmosphère du *Crépuscule* ne symbolise pourtant que trop bien la vie de l'écrivain. « Ayant donné sa démission de la vie », il ne vivait que par ses livres. Son erreur est d'avoir cru qu'on pouvait demander la force créatrice aux émotions d'autrui. Mais cette erreur est celle de tout un groupe d'écrivains qui, à la fin du XIXe siècle, a pris pour source d'inspiration les œuvres d'art du passé. Le succès du naturalisme les avait par réaction précipités vers le monde de l'art qui, pour eux, avait une existence aussi réelle que le bois de Boulogne. Ils retrouvaient là les chefs-d'œuvre aimés et leurs créateurs. Dans cette cité des songes, dont l'ameublement et le personnel étaient interchangeables, ont passé ou se sont à jamais fixés Villiers de l'Isle-Adam, Huysmans, Schwob, Montesquiou, Wilde et autour de Jaloux une bonne partie des écrivains qu'il a décrits dans ses *Souvenirs littéraires*. Ils représentaient le petit bataillon d'esthètes d'une fin de siècle dont l'humeur était volontiers bric-à-brac, palmarium et bijoutière.

La vie de Bourges est un exemple singulièrement frappant de

leur tendance à transporter toutes les émotions dans le monde de l'*art*. Bourges écrit à sa fiancée : « *Je t'aime, mon cher trésor, de tout mon Beethoven, de tout mon Shakespeare.* » Il lui propose de loger dans un tableau : « *J'ai trouvé au Louvre dans un Albane le château que nous habiterons, le château pour nous, notre château.* » A défaut de sa femme il voudrait aimer Cosette ou Modeste Mignon. Il est hanté par les femmes de Ghirlandajo, il se promet de prendre comme héroïne de roman une figure de Holbein et écrit : « *Il n'y a personne que j'aime autant que les Primitifs, oui, que j'aime comme hommes.* »

Un des nombreux dangers de cette vie en art, où l'on raffine et sublimise ses sensations c'est qu'on risque de se gâter le goût. Une constante référence à la vie est nécessaire si l'on ne veut pas en arriver comme des Esseintes à préférer entre toutes les plantes celles qui paraissent fausses. Il était logique qu'enfermé dans sa serre littéraire Bourges fût en proie à de périlleuses tentations. Ce n'est pas par l'effet d'un hasard qu'il a considéré Paul de Saint-Victor, dont l'emphase et les outrances de style sont insupportables, comme le grand critique du XIXe siècle. Aimant la violence et le romanesque baroque, il lui arrivait de confondre ses chers Élisabéthains et Paul Féval ou Eugène Sue. Aussi son second grand livre : *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* restera-t-il comme le modèle des œuvres où le drame glisse le plus facilement dans le mélo, où la poésie peut le plus rapidement se charger des accessoires de la préciosité, où les qualités les plus fines dégénèrent le plus mystérieusement en défauts détestables.

L'action débute le 24 mai 1871 dans le cimetière du Père-Lachaise. Les derniers défenseurs de la Commune tiraillent entre les tombes. Parmi ces soldats à « *mufle de tigre qui hurlent et ricanent* », quelques-uns, d'humeur romantique, invectivent Paris : « *Brûle, brûle, brûle, ville maudite. Fais une flamme gigantesque de tes masures, de tes palais, de tes théâtres.* »

Parmi ces communards se trouve Floris. Il est fils d'un grand-duc de Russie mais ignore son origine. Une maîtresse jalouse l'a arraché à sa mère et on l'a élevé pauvrement en Hollande. Ce jeune homme nous le retrouverons tout à l'heure sur un ponton parmi de misérables prisonniers promis à la mort. Mais soudain grâce aux patientes recherches d'un fidèle de la grande-duchesse, Floris est arraché à cet enfer et, monsieur Thiers aidant, rendu à sa famille et à son rang. Le grand-duc, son père, n'a mis qu'une condition à ce changement de destin, c'est que Floris épousera la jeune princesse de Bourbon et Bragance. Le jeune homme a hésité car il est amoureux d'une merveilleuse jeune fille naguère aperçue dans une île. Hésitation inopportune : la fiancée qu'on lui propose est précisément la jeune fille dont il rêve.

Évidemment la coïncidence est absurde. Mais l'auteur ne s'en soucie pas. Il écrit moins un roman qu'un grand « poème » philosophique. Tiré de l'enfer, et soudain transporté en plein bonheur, voyant tous ses vœux comblés, menant une vie exquise dans une Dalmatie qui ressemble à

la vallée du Lignon de *L'Astrée*, Floris n'éprouve qu'ennui et dégoût. Ne songeons pas à le lui reprocher. Il n'est que la pièce maîtresse d'une démonstration. L'auteur entend prouver qu'au sein du bonheur même l'homme n'est occupé qu'à forger son infortune.

Floris se lasse donc de sa femme et devient follement amoureux de sa belle-sœur Josine, une petite héroïne bien touchante, séduisante comme Ophélie qu'il violera... puis épousera lorsqu'après maintes catastrophes sa femme aura disparu. L'auteur nous transportera alors sur les côtes d'Arabie où, victime d'un naufrage, la belle et douce Josine sera transformée en cadavre puant. L'accident nous vaudra, en manière d'épilogue, un immense exposé de « scepticisme transcendantal et de pessimisme absolu ».

L'habitude d'accrocher à des personnages des situations tirées des Élisabéthains se retrouve dans *Les Oiseaux*. Les caractères n'ont aucune cohésion. Les passions se développent au-dessus des hommes, comme des théorèmes. On ne cesse de vivre dans un univers factice. Une moitié du roman est logée dans des paysages simili-Watteau que traverse une musique simili-Mozart. Au milieu de parcs féeriques, de palais fastueux, les héros en proie à des passions furieuses s'agitent sans émouvoir. Quand ils s'apaisent l'auteur monte des fêtes d'un luxe inouï, dont le faste minutieusement évoqué rappelle le Véronèse et annonce le d'Annunzio des jours de luxe. Puis soudain dans un impétueux mouvement pré-claudélien, Bourges nous transporte au milieu du désert et fait exploser un grand opéra du désenchantement autour du thème qui lui tient à cœur : *Todo es nada.*

Ce roman tour à tour violent et mièvre, plus irréel encore que le *Crépuscule*, marque une étape dans l'évolution de Bourges. Celui-ci ne demande plus seulement au monde de l'art une inspiration romanesque ou décorative, il veut grâce à lui évoquer les grands mystères du destin de l'homme. Ce projet qui inspire la fin des *Oiseaux* est à l'origine de *La Nef* à laquelle Bourges se consacra pendant trente ans. Pendant trente ans, « *portant en lui*, comme le dit Schwab, *un Musée* (et une bibliothèque) *plus foisonnant d'inquiétude sublimée que jamais œil n'en vit* », il s'abîme en Eschyle, Milton, Shelley, Keats et élabore cette œuvre qui sous forme de dialogues tragiques ne nous offre rien de moins qu'une « *vue cyclique des rapports des hommes et des dieux* ». De ce travail d'alchimie littéraire, Jaloux a prédit *qu'il compterait parmi les gloires les plus hautes de notre pays*. Prophétie approuvée par Valéry Larbaud qui écrit à son tour : « La Nef *est une des grandes œuvres poétiques de notre époque.* »

La postérité ratifiera-t-elle ces jugements ? Je crains qu'elle ne voie plutôt dans *La Nef* un travail d'humaniste, estimable et froid, une épopée de bureau. Il faut déjà quelque intrépidité pour suivre sans faiblir cet immense dialogue qui affronte, cinq cents pages durant, Prométhée, Zeus, les Titans, les Argonautes et une foule d'autres personnages dont les jeux de la foudre et les destructions d'étoiles ne tarissent pas l'élo-

quence. Au milieu des avalanches de planètes, ces héros intrépides usent du style noblement mythologique qu'admirait tant le jeune Bloch, l'ami de jeunesse de Marcel Proust : « *Que tes filles éclatantes, les Kharites, prennent la coupe en main et, ouvrant leurs ailes sur Gaïa, y versent le safran du nectar, plus fluide et plus étincelant que les gouttes d'or de Héleor.* » Parfois le tournoi à cent épisodes qui oppose Prométhée et Zeus prend nettement l'allure d'un débat philosophique poursuivi devant un jury de Sorbonne. Prométhée n'est pas très intelligent et la discussion avec lui, tout en restant somptueuse, a des raideurs de manuel. Pour rompre la monotonie de cette polémique il se produit alors des incidents de coulisse brièvement consignés par l'auteur : « *Nouvelle explosion de soleils. PAUSE.* » Ou encore : « *Le vol des gorgones s'arrête. UN SILENCE.* »

Et pourtant on éprouve un peu de remords à formuler ces objections. Elles se lient toutes à une constatation : on n'écrit pas une épopée à froid. Mais il y a longtemps qu'on ne parlerait plus de *La Nef* si l'on ne pouvait dire aussi qu'il y a dans cette œuvre quelques passages d'une froide, mais réelle beauté et surtout que les idées développées sous une forme si artificielle ont parfois une étonnante profondeur. On peut très bien soutenir que le Prométhée de Bourges, en essayant de refaire l'humanité dans un monde par lui vidé des dieux, a construit, ainsi que l'a écrit Robert Kemp, une sorte de « *portique ornemental au pessimisme contemporain* ». On demeure frappé aussi par cette idée que développe Élémir Bourges : l'homme ne peut détruire que les dieux qu'il a créés lui-même ; ce sont les « *ombres de ses songes* » ; mais le Verbe échappe à son intelligence et à ses attaques. Enfin, quand dans sa conclusion Bourges affirme que la Liberté reste maîtresse du monde, car la nécessité est fille du temps et que le temps n'est qu'une forme projetée par notre esprit, on demeure interdit comme en face des presciences d'un grand esprit.

Car, il faut en convenir, il y a parfois dans ces œuvres manquées des images, des intuitions qui nous convainquent de l'éminente qualité de Bourges. C'est d'ailleurs ce qui rend son cas attachant et pathétique. Les admirateurs rassemblés au *Divan* n'avaient pas tout à fait tort en parlant du génie de leur ami. Mais leur jugement était jugement de sourcier car ce génie, on ne peut que deviner sa présence douloureuse au plus profond d'œuvres que gâtent une humeur collectionneuse et on ne sait quelle conscience acharnée et malheureuse absolument opposée à la libre création de l'artiste. Ce qui a manqué à Bourges c'est la force de se libérer de certaines modes intellectuelles de son siècle. Fasciné par le beau travail en chambre que représente *La Tentation de Saint Antoine*, il a cru qu'à force de méditations sur les valeurs littéraires il réussirait à unir en de vivantes synthèses l'art et la philosophie. Cette conviction l'a poussé dans une impasse où sont venus mourir avec lui, en dépit ou à cause de son talent, plusieurs genres littéraires. Car précisément parce qu'il représente un admirable effort et met en œuvre des qualités rares le très estimable *Crépuscule des Dieux* peut être symboliquement consi-

déré comme marquant la mort du roman historique considéré comme genre littéraire. Avec *Les Oiseaux s'envolent* le roman esthétique s'est affaissé dès son premier élan. Quant à *La Nef*, elle a probablement scellé la dalle funéraire de l'épopée philosophique. Ainsi le destin de ce travailleur acharné aura été, si l'on en appréhende la valeur allégorique, de clore trois grandes demeures littéraires. Peut-être pourrait-on comparer son destin à celui de son Prométhée : cloué sur le fauteuil de son bureau, il n'a pas cessé de dialoguer avec des ombres. Entré en littérature comme un moine au couvent, il s'est consacré tout entier à la gloire des lettres pures sans se douter que le vrai courant littéraire passait chaque jour un peu plus loin de lui, sans comprendre que ce n'est pas avec la littérature qu'on fait de la littérature mais avec la vie.

ANDRÉ MAUROIS ET ALAIN

Qui mieux que Maurois sait aujourd'hui expliquer clairement une question compliquée? Il est le virtuose de la clarté, et sa modération qui exige en toutes choses l'harmonie et l'équilibre le contraindrait à faire autour de lui de l'ordre si sa conscience ne l'y portait pas déjà comme à un devoir. Ayant entrepris d'exposer la philosophie d'*Alain*, il a su en un petit ouvrage qui vient de paraître chez Domat, mais dont une partie avait été publiée déjà dans cette revue, nous rendre sensibles la sagesse et l'originalité d'esprit de celui qu'il considère comme un de ses maîtres. En Alain, Maurois voit un fils spirituel de Montaigne, mais sa propre sagesse l'inscrit lui-même dans cette lignée. Une parenté existait donc entre eux, avant même qu'ils se connussent, de caractère.

L'admiration de Maurois pour Alain ne comporte guère de réserve. Ce n'est pas assez de dire qu'il lui donne Montaigne pour patron. Il fait davantage, il affirme que dans cent ans l'œuvre d'Alain sera dans l'histoire littéraire de notre temps ce qu'est celle de Montaigne dans le sien. C'est possible et Maurois met bien en lumière ce qu'il y a de vigoureux, d'équitable et d'original dans la pensée de ce sage du radicalisme. Et de réconfortant aussi. On peut vivre avec Alain et tout ce qu'il dit de la liberté humaine, de la puissance de la volonté, de la nécessité de l'optimisme est fait pour rendre la vie vivable.

Son analyse des passions, ses réflexions sur les beaux-arts et aussi sur *l'art de penser*, tout cela est d'une pénétration et d'une finesse déliée qui enchantent. J'aime aussi ses formules politiques et cette heureuse définition du bourgeois et de l'ouvrier : « *...est bourgeois quiconque vit de persuader, prolétaire celui qui vit de faire...* »

Mais il me semble qu'il y a dans cette forte pensée d'Alain une contradiction que, sauf erreur, je ne le vois pas très soucieux de résoudre : défenseur de l'esprit, Alain, au-delà de Marx, retrouve Platon. Comment accorder cela avec sa conception d'un univers sans loi, d'un univers indiffé-

rent? Alain dit aussi : le monde ne veut rien, le monde est inertie et il ajoute que la physique découle de là. Il est des physiciens pourtant qui pensent le contraire et pressentent partout le passage de grandes forces qui sont la vie même.

Mais c'est tout le problème du spiritualisme qui s'insinue par cette faille. Et même si sur ce plan on ne pense pas comme Alain, on l'admire de traduire en un style si vivant et si animé, tout comme s'il s'agissait d'un roman de l'esprit, des réflexions si larges et si profondes. Peut-être est-ce avant tout un artiste, bien que ce soit tout de sa pensée que Maurois par l'élan affectueux de sa chaleureuse intelligence nous porte à aimer.

EUROPE CENTRALE

Les mémoires de Bounine, le lauréat du prix Nobel (publiés par Calmann-Lévy), traduisent l'horreur que lui inspira la révolution russe dont il fut le témoin. « *Ce fut un spectacle insoutenable* », une marée de meurtres et de pillage. Bounine réussit à quitter son pays en 1920. Il nous propose de quelques écrivains russes célèbres des portraits qu'on n'oubliera pas. Quand on jugea les ministres tsaristes, Alexandre Blok se moquait « *de la façon la plus abjecte* » des inculpés. Alexis Tolstoï, dit Tolstoï III, détestait les bolcheviks, mais il sut les flatter en écrivant un drame obscène sur la tsarine. Sa servilité lui valut de devenir un des hommes les plus riches de Russie. Il fit une magnifique collection d'objets d'art et se composa une cave de qualité. « *Qui n'est pas un imposteur à l'heure où nous vivons?* » disait-il un jour à Bounine. Celui-ci déclare n'avoir pas de raison de se montrer plus indulgent à l'égard de Gorki qu'il dépeint comme un homme orgueilleux, mal élevé, doué d'un tempérament d'histrion et de profiteur. On croit volontiers que la Révolution russe a dû faire fleurir la lâcheté chez beaucoup d'écrivains : c'est un métier où, en régime de dictature terroriste, il est particulièrement malaisé de ne pas se déshonorer. Mais, d'après Bounine, on a trouvé là-bas des poètes et des romanciers qui ont passé toutes les espérances.

Intéressant comme témoignage, le livre de Bounine est un peu décevant du point de vue littéraire. Ses souvenirs sur Tchekov sont assez plats et son portrait de Tolstoï ne supporte pas un seul instant la comparaison avec celui que son ennemi Gorki nous a laissé.

— On retrouve Alexis Tolstoï, si sévèrement jugé par Bounine, dans un recueil de *Nouvelles Soviétiques* publiées par R. Tarr et G. Cannac (Plon). Son œuvre est représentée là par une nouvelle patriotico-bolchevik qui rappelle certains récits d'inspiration Déroulède publiés chez nous il y a cinquante ans. Au reste c'est le ton général du livre, où tous les auteurs célèbrent à l'envi la bonté, le courage, le patriotisme de leurs

compatriotes. Quand un ex-bourgeois paraît c'est un être bas et rusé. Les intentions édifiantes de cette littérature en altèrent les couleurs. On devine pourtant sous le vernis hagiographique de réels talents. De Benjamin Kavérine, par exemple, le récit des aventures d'un enfant russe qui suit les troupes et combat avec elles est émouvant. Très curieux le conte de Boris Gorbatov, *La camarade Vovnitch*, qui évoque le séjour d'une jeune fille, chargée du service de radio, dans un poste du grand Nord. De Valérie Guerassimova, *Un Homme tout court* donne de stupéfiants aperçus sur la conception du devoir en Soviétie. A signaler aussi les nouvelles de Valentin Kataev et de Grossman. On croit discerner très aisément dans tout cela les concessions faites aux maîtres bolchevicks. Mais peut-être est-ce une illusion et pensons-nous à tort que les sentiments qui nous paraissent conventionnels parce que trop conformes au catéchisme officiel sont jugés tels par ceux qui les dépeignent. Le terrorisme communiste est plus embarrassant pour les critiques que celui que traque chez nous, sur le plan du langage, Jean Paulhan.

— On peut s'étonner que la publication, l'an dernier, de *L'Enfant du Danube* de John Pen (traduction Sylvie Viollis, *Gallimard*) ait passé à peu près inaperçue. C'est un roman d'une vigueur, d'une valeur humaine exceptionnelles qui évoque la vie d'un enfant hongrois dans l'entre-deux-guerres. Fils naturel d'une bonne, le petit Bela, après avoir connu à la campagne une misère effroyable, est envoyé à Budapest où on l'engage comme groom dans un palace. Aucun salaire ; il est nourri, mais il n'a pas d'argent pour prendre le tramway et il lui faut marcher huit heures chaque jour pour se rendre du faubourg où il habite jusqu'à l'hôtel et en revenir. La double description du misérable immeuble où il vit avec sa mère et du palace où il travaille est vraiment extraordinaire : cent personnages surgissent devant nous qui ont une merveilleuse intensité de présence. La misère de Bela s'atténue le jour où, grâce à la sympathie d'un chien, il devient groom d'ascenseur, situation « à pourboires » qui lui vaut également de passer de nombreuses nuits dans la chambre d'une très ardente cliente de l'hôtel. Les amours du jeune Bela et de « Son Excellence » (il s'agit de la femme d'un ancien ministre) sont un épisode presque hallucinant de cette autobiographie (tout porte à croire en effet que ce roman est un livre de souvenirs, mais aucune précision ne nous est donnée sur l'auteur). La société hongroise n'y est pas épargnée, mais si les généralisations de l'auteur sont certainement injustes, certain « son de vérité » nous convainc pourtant que les tragiques et déplaisants tableaux qu'il nous propose évoquent des faits observés. John Pen a de la sympathie pour certains communistes avec lesquels il a été en rapports, mais la terre de liberté est pour lui l'Amérique où il semble qu'il soit maintenant réfugié. Quelles que puissent être ses opinions politiques, son talent est d'une bien rare vigueur. Son roman fait penser aux beaux livres que Gorki a écrits sur sa propre enfance. Il ne leur est certainement pas inférieur. Il faut lire *L'Enfant du Danube*.

JEAN CASSOU, BERNARD BARBEY, C.-F. LANDRY, ÉDOUARD PEISSON

Le charmant romancier des *Harmonies Viennoises* se retrouve dans *Le bel Automne* (Julliard) qui évoque sous une forme très libre un épisode de la vie de Turner. Les détails de cette étrange aventure sont mal connus, mais il est exact que le peintre Turner, couvert de gloire et d'argent, s'est à la fin de sa vie réfugié sous un faux nom (M. Booth), à Chelsea, pour y vivre loin d'une société qui lui était devenue insupportable. On peut relire à ce sujet la biographie de Marcel Brion. On y verra comment Turner fut retrouvé par sa gouvernante qui le tenait pour définitivement disparu. Cassou a transformé ce qui n'était peut-être qu'une fugue en une retraite d'une grâce romantique et imaginé le charmant personnage de Stella dont le peintre devient amoureux. C'est donc un vrai roman que Cassou a construit sur la vie de l'artiste, un très gracieux et mélancolique roman où il a su allier avec beaucoup de bonheur un solide pessimisme expérimental et l'éternelle jeunesse d'un idéalisme qui n'a jamais osé s'affirmer que sous le masque des fictions.

— Il y a d'excellents tableaux (vie des officiers en Allemagne occupée, existence tourbillonnante des derniers représentants du Tout Paris) dans *Chevaux abandonnés sur le Champ de Bataille* de Bernard Barbey (Julliard). Mais le drame évoqué (un homme épouse la fille de sa maîtresse, morte depuis quelques années ; la jeune femme, sentant que son mari est hanté par le souvenir de la disparue désespère d'être jamais heureuse et se tue) conserve un caractère un peu abstrait.

— Romancier suisse, comme Bernard Barbey, C.-F. Landry publie *La Devinaize* chez Flammarion. De très fines qualités poétiques, une chaude et communicative ferveur s'affirment dans cette peinture de la vie d'un enfant que la mort de son père arrache soudain à un monde de rêveuse douceur. La dernière partie du roman, consacrée à la recherche d'un trésor, est moins bien venue. Mais il s'agit là, inconstestablement, d'un écrivain très heureusement doué et qui a une vision du monde très personnelle.

— *Une certaine Nuit* d'Edouard Peisson (Grasset) est une œuvre sincère et vivante qui s'étaie sur cette belle connaissance des gens et choses de la mer qui caractérise l'auteur. On regrette un peu que ce roman soit fait de deux histoires assez artificiellement liées : celle d'un marin qui « mis à terre » par le fameux décret de 1922 ne se console pas d'avoir dû renoncer à la vie du large ; celle d'une jeune femme qui abandonnée avec son enfant par son amant et recueillie par un tôlier de Marseille ne peut supporter les attentions de cet homme et se suicide. Mais ce tôlier sentimental dessiné avec un humour nostalgique est un des plus curieux personnages de la galerie Édouard Peisson.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — Leur réélection... La plupart des députés ne pensent plus guère à autre chose et c'est ce souci lancinant, parfois torturant, qui a dominé en mars le jeu parlementaire.

On sait que le Cabinet Pleven s'était — non sans beaucoup de restrictions mentales de la part des ministres M.R.P. — rallié à un projet de réforme électorale comportant deux tours de scrutin. L'Assemblée nationale ayant émis sur la question une série de votes négatifs et contradictoires, M. Pleven jugea habile d'échouer la barque gouvernementale plutôt que de la laisser se briser. Le 28 février, sans poser la question de confiance, il monta à la tribune pour annoncer la démission du Cabinet.

Le Président de la République fit alors appel à M. Georges Bidault qui esquissa une tentative sur le thème : « des socialistes à de Gaulle ». Tentative vouée à l'échec, mais ayant une valeur « indicative » en ce qu'elle constituait un discret appel du pied frappé par le M.R.P. à l'adresse du R.P.F.

M. Queuille, mandé ensuite à l'Élysée, s'éclipsa vite : l'heure propice n'était pas encore venue. M. Guy Mollet, troisième partant, persévéra plus longtemps et comparut même devant l'Assemblée. La majorité absolue, nécessaire à « l'investiture », lui fut refusée ; mais le secrétaire général de la S.F.I.O. n'en trouva pas moins là l'occasion de développer un programme « économique et social » qui sera utilement repris sur les affiches électorales du parti.

Le terrain ainsi déblayé, M. Queuille rentra en scène, et, à la suite d'un discours d'une extrême prudence, obtint, à une forte majorité, son investiture. Sachant qu'un remaniement ministériel profond ferait plus de déçus que d'heureux, le vieux routier radical garda, dans le gouvernement

qu'il constitua, tous les membres du Cabinet précédent, moins toutefois M. Giacobbi et avec la seule adjonction de M. Bidault. Dix jours de crise pour rien.

Là-dessus un fait nouveau se produisit : le général de Gaulle déclara que son parti ne soutiendrait aux élections que les candidats s'en réclamant exclusivement. Quelques jours plus tard, en écho, le parti radical répudia lui aussi la « double appartenance ». Honte donc aux « bigames » même lorsqu'ils sont aussi sympathiques que M. Chaban-Delmas.

Cependant la réforme électorale n'avait pas avancé d'un pas. Le 15 mars le débat reprit devant l'Assemblée, le Gouvernement n'intervenant point. Le même jour le principe de scrutin de liste majoritaire « à tour unique avec apparentement » fut adopté.

Tour unique avec apparentement : cette expression obscure masque une formule résolvant assez bien le problème qui hante les veilles de la majorité : « Comment assurer aux membres de cette majorité le maximum de chances de réélection tout en réduisant au minimum les chances des communistes et des gaullistes ? »

En effet, avec ce mécanisme, les listes « apparentées » qui, dans un département donné, obtiendraient *ensemble* au moins 50 p. 100 des suffrages, enlèveraient la *totalité* des sièges, la répartition étant faite entre ces listes proportionnellement au nombre de voix recueillies par chacune. Ce serait là une prime magnifique donnée d'une part aux sortants, qui sont presque obligatoirement têtes de liste, d'autre part aux partis de l'actuelle majorité, seuls susceptibles de « s'apparenter » entre eux.

Malheureusement pour elle, la majorité de l'Assemblée nationale n'est pas seule à avoir voix au chapitre. A l'heure où ces lignes sont écrites, il apparaît fort probable que le Conseil de la République ne ratifiera pas l'ingénieuse combinaison. Mais si le Conseil de la République, s'exprimant à la majorité absolue, peut bloquer un texte voté au Palais-Bourbon, il n'a pas le pouvoir constitutionnel de lui en substituer un autre et on risque de se retrouver en présence du néant, ou plus exactement du maintien du système proportionnel actuel. Ce qui, soit dit en passant, ne serait pas sans satisfaire en secret un plus grand nombre de députés qu'on ne pense.

Le voyage du président de la République en Amérique a entraîné la suspension provisoire de ces jeux compliqués. Seront-ils terminés à temps pour que les élections puissent avoir lieu au mois de juin comme beaucoup le désirent, ou affectent de le désirer ? Ce n'est nullement certain. Et puis il faudra tout de même bien que le Parlement s'occupe un peu de ce qui devrait être sa tâche essentielle : le vote du budget ou, tout au moins, de cette loi « des maxima » qui, contrairement à tous les principes, tend à remplacer le budget. N'oublions pas que, depuis le début de 1951, nous vivons sur le régime des douzièmes provisoires, source de bien étranges abus.

Les cellules communistes ont profité de la carence du pouvoir pour

déclencher, dans les services publics, une grève par échelons qui a surpris les syndicats eux-mêmes. Le Gouvernement a capitulé et des augmentations de salaires, dont certaines d'ailleurs légitimes, ont été accordées dans la confusion. Une hausse des prix ne peut manquer de s'ensuivre et déterminera de nouvelles revendications. Le parti communiste a marqué un point et M. Gromyko doit être satisfait.

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.

André Gide. — Que la mort d'André Gide ait été un grand événement, cela ne pourra jamais être contesté. Ni, non plus, qu'il y ait eu quelque surprise à voir récemment, en chaîne nationale, pour des confidences de haut-parleur, le noble solitaire qui, jusqu'à ses dernières années, s'était voulu insaisissable et avait ostensiblement tenu pour presque dégradantes ce qu'il appelait « les faveurs cuisinées ».

Sa pensée, le plus intelligent de ses amis, quand ils débutèrent, l'avait surtout jugée émue et vagabonde ; mais, déjà, André Gide la voulait agissante et sans compromission. Il a magistralement tenu parole. Pendant plus d'un demi-siècle n'a-t-il pas pu, comme il l'avait dit du poète dont il rêvait d'être le disciple, se sentir assez isolé parmi « des gens de lettres qui spéculent, confondent gloire et succès, n'acquièrent l'un qu'aux dépens de l'autre et ne doivent qu'à l'apparente actualité de l'œuvre, la bruyance des applaudissements immédiats, la vulgarité de leur public sans choix, puis l'immortel mépris ou l'immortel oubli qui les attendent » ?

Quand, pour lui, si tard, vint l'heure des vastes auditoires non choisis, il se trouvait avoir pris, contre l'oubli, tant d'excellentes précautions que certaines d'entre elles intrigueront aussi par leurs voltes de contradiction. Le souci d'une immortalité inverse de celle qu'avant 1900 il se plaisait à promettre aux grands fournisseurs littéraires et le soin passionné de bien distinguer entre une gloire authentique et ses dérisoires contrefaçons n'avaient point attendu, chez l'auteur des *Nourritures Terrestres*, le nombre des années. Lorsqu'on connaîtra ses deux longues correspondances avec celui qui l'invitait à voir plus haut que Flaubert et celui qui le suppliait de ne pas refaire, d'abord, des Esseintes, dans le temps où il allait essayer divers pseudonymes, André Walter, Bernard Durval, Zan-bal-dar, Claude Moreau, l'on admirera, mieux encore qu'aujourd'hui, plusieurs de ses réussites exemplaires : l'étonnante unité d'une vie, ivre cependant d'inquiétudes inconnues ; le labeur ininterrompu de qui, jusqu'à la fin, aima le risque, le défi, l'aventure et les éloignements brus-

qués par l'humeur ; enfin l'heureuse et impeccable contrainte d'art, vers une perfection classique, de l'homme qui exigea la liberté jusqu'aux licences, jusqu'à leur expérimentation et même leur enseignement.

Tout cela, il faut bien le dire puisqu'il tenait à la vérité, accompli, non sans quelque contention, estimée protestante par les uns, théâtrale par les autres. La cape, le chapeau, le pas ne contribuaient-ils pas, d'autre part, à singulariser une silhouette qui ne pouvait plus facilement faire admettre qu'il la préférât inaperçue ? Quant aux raffinements appuyés, scandés, de son élocution, dans la moindre circonstance et pour le moindre interlocuteur, pouvaient-ils suffire à diriger, vers un festival de Comédie-Française le plus savant professeur d'émancipation et d'affranchissement ? Mais que sont ces interrogations infimes et leur étonnement éphémère à côté de sa souveraine démonstration d'intelligence introspectrice et de désintéressement ?

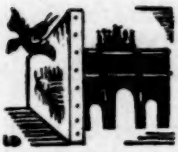
Si l'on en juge par quelques fragments, les textes à venir, signés de son nom, apporteront des lumières nouvelles et précieuses sur une âme qui se disait volontiers ombrageuse et vulnérable, que d'autres disaient profonde et douce, et sur une curiosité à laquelle, longtemps, l'infatigable écrivain espéra pouvoir réserver, dès que les plaisirs viendraient à s'éteindre ou à lui sembler vains, les délices d'une longue retraite toute studieuse.

Il n'est déjà plus très vraisemblable que les livres d'André Gide, qui lui attachèrent un public peu à peu moins clairsemé, demeurent les préférés de la postérité. Celle-ci, de génération en génération, dans cette prose de haute lignée retenue par les scrupules ou les nuances, animée par la ferveur et le génie de subtilité, exceptionnelle par l'excellence du goût et un amour passionné, mais fort pudique des mots, n'en découvrira pas moins les inépuisables richesses littéraires dont il a augmenté notre patrimoine. Peut-être, une Bible dans une main, un Rimbaud dans l'autre, le montrera-t-on, quelquefois, évangélisant ou satanique, heureux d'associer pour des effets libérateurs ou lyriques, les postulations antinomiques formulées et mises à la mode par l'auteur des *Fleurs du Mal*. Mais si quelque ingrate jeunesse, à défaut de pouvoir rivaliser, se targue, dès maintenant, de le croire dépassé, d'autres viendront, moins défavorisés par le temps et l'inculture, pour lesquels deux mille pages de lui seront à la fois une lecture enchantée et l'une des grandes leçons de style.

Dans ces premières semaines de son destin posthume, les moins récents de ses admirateurs, non inquiets pour lui de l'avenir, interrogés ou s'interrogeant sur la nature de leur émotion, se trouvent peut-être hantés, en toute simplicité, par certaines de ses lignes, tristes ou touchantes comme des soupirs, et que c'est bien l'heure d'entendre. Puis-je indiquer, pour finir en le faisant relire, celles dont le pathétisme m'émeut, ces jours-ci, particulièrement ? « ... Les trois-quarts de la vie se passent à préparer le bonheur ; mais il ne faut pas croire que pour cela le dernier

quart se passe à en jouir. On a trop pris l'habitude de ces sortes de préparations et quand on a fini de préparer pour soi on prépare pour les autres ; de sorte que le moment propice est remisé par delà la mort... » Enfin, de la plume qui parut à beaucoup s'efforcer de tout écrire et parut à quelques-uns y parvenir, cet aveu, presque inutile, mais voilé : « ... Et je compris, ce soir-là, que chaque âme emporte dans la tombe, pour l'y cacher à jamais, du secret... »

HENRI MONDOR,
de l'Académie française.



Jongkind et Boudin. — Aquarellistes français. — Brianchon au Pavillon de Marsan. — Nés l'un en 1822, l'autre en 1824, morts à peu d'années d'intervalle au déclin du siècle, tous deux élèves d'Isabey, ayant connu les mêmes incompréhensions, liés d'une amitié qui ne se démentit jamais, Jongkind et Boudin, précurseurs des Impressionnistes, se plaisent à être réunis dans un même hommage.

Boudin aimait à dire qu'il était entré avec ses camarades par la porte que Jongkind avait forcée. C'est au Hollandais qu'il songeait quand, soucieux d'élargir son métier, il écrivait sur ses carnets : « *Ne pas mollir. Oser. Pousser dans le frais ; bien écrire sa peinture. La fermeté toujours et dans tout.* » Aux abords de 1865, tous deux séjournent à la ferme Saint-Siméon avec Courbet, avec Monet, communient dans le même cidre et le même azur. Boudin, originaire du Havre, est ici dans son élément. Jongkind retrouve la nacre, l'humidité et la mobilité nerveuse des ciels natals.

Par delà la mort, l'entente des deux maîtres continue. La voix impérieuse de Jongkind domine celle de son ami. Mais ceux mêmes qui préfèrent en art les vertus mâles s'accorderont à admirer chez Boudin cette pudeur et ce timbre délicieux qui suppléent à la force et font aimer jusqu'aux hésitations, jusqu'aux murmures.

Le duo auquel Alfred Daber a présidé dans sa petite galerie si propice à la musique de chambre, témoigne des soins qu'il a pris à ne choisir que le meilleur. La place était trop comptée pour qu'on pût montrer, à côté des peintures, ces aquarelles où l'un et l'autre ont mis le plus précieux de leur génie : Jongkind sa force elliptique, sa réceptivité merveilleuse à tous les événements atmosphériques, Boudin ses pouvoirs contemplatifs, ses charmes modestes.

Une ravissante exposition, chez Lorenceau, consacrée aux *aquarellistes français du XIXe siècle*, est venue à point combler cette lacune. Jongkind et Boudin s'y retrouvent aux côtés de Géricault, de Barye, de Delacroix, de Guys ; leurs leçons éclairent Pissarro, Cross et Signac. A l'inverse des virtuoses qui s'ingénient à dissimuler sous des rehauts spongieux l'armature constituée par les traits de plume ou de crayon,

tous ces peintres laissent transparaître les indications premières. La couleur renforce le dessin sans qu'il y ait nécessairement coïncidence. Encre, mine de plomb, fusain, noir abstrait, deviennent vraiment des matières par un miracle pareil à celui qui permet au blanc pur de devenir ton.

— A quel point Maurice Brianchon reste dans la lignée de ces maîtres si spécifiquement français — Jongkind même — voilà qui éclate au Pavillon de Marsan où ce jeune, arrivé à la cinquantaine, a réuni l'œuvre de plus de vingt années. Souvent, face à la mer, comme les pensionnaires de Saint-Siméon, Brianchon a joué avec le vent, avec les nuages, avec les mâts, les tentes, les cabines, les chaises de plage, les baigneuses habillées ou nues, et fait s'accorder délicieusement l'ambre des corps avec l'or des sables, les robes et les linges avec les caprices du ciel. La connaissance de ses moyens et de ses limites, un sens exquis de la mesure, la finesse d'un œil habile à percevoir les plus subtiles différences entre les tons, entre les valeurs, une intuition très sûre des ressources de chaque technique permettent à Brianchon de demeurer égal à lui-même aussi bien lorsqu'il peint à l'huile, à la gouache ou à la détrempe, que dans ses décorations ou ses costumes de théâtre, ses tapisseries, ses illustrations. Il n'a jamais cherché à dissimuler ce qu'il devait à Degas, à Manet, à Seurat, à Vuillard, à Bonnard, à Matisse. Il est mieux qu'un disciple : il les continue. C'est surtout dans ses paysages — bords de Seine, Bois de Boulogne, champs de courses, plages bretonnes ou normandes — c'est aussi dans les nombreuses compositions que lui inspirèrent des personnages de théâtre ou des travestis, que son goût et son ingéniosité ont trouvé de nouvelles sources de féerie. Ce magicien méthodique dose prudemment ses effets, vise toujours au difficile et mène en grand metteur en scène ses jeux savants. Tant de certitude dans le goût, tant de finesse inquiéteraient presque si la modestie foncière de Brianchon, sa crainte de tout brio et de toute emphase n'empêchaient son art de dégénérer en artifice et son contrôle sur lui-même en inhumanité.

Ballet, par Brianchon.

CLAUDE ROGER-MARX

L'Opéra de Vienne. — Il était un petit navire. — La troupe de l'Opéra et l'Orchestre philharmonique de Vienne sont venus donner au théâtre des Champs-Élysées trois représentations et deux concerts symphoniques, sous la direction de Karl Boehm et de Clemens Krauss. Ces diverses séances ont obtenu un grand succès auprès d'un public en majorité international que ne rebute pas le prix relativement élevé des places.

Un double sentiment partageait l'auditoire : l'instinct de dénigrer un ensemble étranger que précède une telle réputation ; le parti-pris, au contraire, de louer qui venait de franchir les frontières françaises.

En fait, l'orchestre offre de merveilleux éléments. Le quatuor est moelleux et lyrique, supérieur, sans doute, à ses rivaux parisiens par la profondeur de la sonorité, la longueur d'archet et une sorte d'application passionnée que les instrumentistes dédient à leur chef. L'harmonie, en revanche, n'a pas la qualité des bois ni des cuivres français, réputés dans le monde entier pour leurs qualités aussi bien sonores que techniques. Dans l'ensemble, un orchestre de virtuoses, comme celui du Conservatoire de Paris, me paraît sinon supérieur à l'orchestre de Vienne, du moins plus apte à triompher de certaines partitions éclatantes et vétilleuses, celles de Ravel par exemple. Cela dit, la formation viennoise a noblement traduit, sous la direction un peu lourde de M. Krauss, des textes classiques de Mozart, Haydn, Beethoven, Wagner et Strauss.

Légère déception du côté vocal : nul larynx exceptionnel. Madame Christel Goltz, qui incarnait Léonore, dans *Fidelio*, n'a pas une voix capable d'emplir sans effort la vaste salle des Champs-Élysées. Elle avait pour partenaires un ténor sans éclat, une basse excellente et un soprano léger qui introduisait dans ce sombre drame un élément de frivolité viennoise un peu déplacée peut-être, mais si parfaitement séduisante qu'on lui pardonna volontiers cette légère erreur de style.

La première représentation de *Il était un petit navire...*, à l'Opéra-Comique, s'est achevée sous les huées. On était venu, cependant, avec le ferme désir de s'amuser : le souvenir glorieux de Chabrier, la réussite d'*Angélique* témoignaient en faveur de la fantaisie lyrique. Est-il défendu de rire, après tout, sous prétexte qu'on est au Palais-Favart ? N'oublions pas l'épithète « comique », si rarement justifiée !

Mais on ne rit pas sur commande. Un premier acte... disons gentil, un second à la fois morne et turbulent, un troisième tout bonnement inepte substituèrent progressivement les sifflets aux sourires. Comment s'égayer des lourdes facéties du livret d'Henri Jeanson ? Et que diable cet homme d'attaque et d'esprit allait-il faire dans cette galère marseillaise où, pour se distraire sans doute, les forçats de la troupe lyrique se

racontent des histoires dont on ne voudrait plus sur la piste du Cirque Médrano? Une pochade servant de lever de rideau aurait passé, où trois actes déchaînèrent l'agacement du public, et ses invectives. L'artillerie de l'orchestre ne mit point entre la salle et la scène un écran protecteur assez efficace pour permettre aux infortunés chanteurs de lancer sans encombre les refrains de Germaine Tailleferre. De sa loge, M. Bondeville assistait sans plaisir à un spectacle dont il n'était pas responsable — l'ouvrage était reçu dès 1946 — mais qui n'est visiblement pas à sa place sur une scène nationale. Gardons-nous de confondre les deniers publics avec les fortunes privées et de prendre l'Opéra-Comique pour un théâtre d'essai!

BERNARD GAVOTY

Raymond Queneau à l'Académie Goncourt. — Écrire que l'élection de M. Raymond Queneau à l'Académie Goncourt a produit un effet de surprise, ce n'est pas s'élever contre un choix sympathique à plus d'un titre : c'est enregistrer le sentiment du Paris des lettres au soir même de l'événement.

Depuis, on s'est efforcé d'expliquer, sinon de comprendre, le sens du vote des académiciens de chez Drouant. D'aucuns ont malignement parlé d'une Académie Gallimard, comme si le fait que Philippe Hériat, Armand Salacrou et Pierre Mac Orlan publient aux couleurs de la N.R.F. pouvait entraîner la moindre conséquence. D'autres ont avancé que Raymond Queneau, poète du Café de Flore et de la Rose Rouge, se trouvait en somme topographiquement l'héritier le plus désigné du bon Léo Larguier, habitant et chantre du quartier de Saint-Germain-des-Prés.

Ce sont là raisons d'après coup, qui ne valent qu'autant qu'elles témoignent de l'ingéniosité de leurs auteurs. La vérité est que l'Académie Goncourt manifeste un souci de rajeunissement qu'on voudrait voir s'étendre à d'autres compagnies. Dans un temps où la relève des générations ne saurait s'établir sans heurt — à cause du terrible hiatus des années noires — les Dix, dès qu'ils sont atteints dans leur nombre rituel, affirment par leurs suffrages leur volonté de suivre le train du monde. Philippe Hériat et Armand Salacrou, à peine quinquagénaires, Pierre Mac Orlan, jeune d'une jeunesse intérieure sur quoi les années ne mordent pas, tels étaient leurs derniers élus. Raymond Queneau, quadragénaire à fin de bail décennal (il est né le 21 février 1903), épouse normalement le cours de cette tradition récente. A défaut de plus jeunes que lui — sinon Jean-Paul Sartre, du moins Albert Camus, dont on dit, malicieusement peut-être, qu'ils n'ont pas daigné répondre aux appels discrets qui leur étaient faits — l'auteur du *Chiendent* et de *Saint-Glinglin* s'imposait jusqu'à l'évidence.

Sans doute aussi faut-il considérer l'élection de ce surréaliste tout ensemble impénitent et repenti comme un signe que l'Académie Goncourt entre dans la maturité. Je sais tout ce que je dois aux Dix, et je n'en ai jamais parlé qu'avec un respect tendre. C'est ce qui me permet d'avancer aujourd'hui qu'en choisissant Raymond Queneau, ils ont, inconsciemment sans doute, désiré d'affronter sur son propre terrain l'Académie rivale. Le pittoresque et savant meneur de jeu des *Exercices de Style* sera à leur compagnie ce qu'ont été Vaugelas et Furetière aux Quarante de Richelieu : à la fois un mainteneur et un excitateur du langage.

Bien plus que par son œuvre personnelle — menue, étrange et réservée aux *happy few* — c'est par son goût de la grammaire et son sens hardi du vocabulaire que Raymond Queneau peut jouer une partie originale dans le concert des Dix. Il est, en son temps et toutes proportions gardées, l'héritier de cette *écriture artiste* chère à Jules et Edmond de Goncourt. Par là, son élection, loin de s'affirmer insolite et révolutionnaire, apparaît au contraire comme logique, rassurante jusqu'à l'excès, et, en quelque manière, bourgeoisement inscrite dans le ciel des fatalités académiques.

FRANCIS AMBRIÈRE

A la recherche d'un filon nouveau. — Le cinéma romancé se meurt, parce qu'il a consommé presque toute sa matière première. Il ne lui reste plus de romans, plus d'histoires. Il en a laminé trente mille en vingt-cinq ans. Le voici contraint de reprendre les mêmes, éternellement. Nous avons revu *les Filles du Docteur March*, et *Topaze* et je ne sais combien de *Fantômas*, de *Trois Mousquetaires* et de *Cyranos*. Tout cela, pour ne pas parler des plagiats plus sournois.

Des auteurs dramatiques ont dit qu'il y avait quatre situations. C'était une boutade, mais il est certain que leur nombre est limité et que, désormais, on ne trouvera plus beaucoup d'intrigues originales.

Il faut donc que le cinéma se tourne vers d'autres directions. Il l'a déjà fait, d'une manière plus ou moins timide, mais significative. Nicole Védrès a tourné des films d'histoire contemporaine et un reportage sur l'état de la science, *La Vie commence demain*. Alain Resnais nous a raconté l'histoire de Van Gogh en ne montrant que ses tableaux. On a aussi évoqué la vie de saint Louis avec des images d'époque. Le fameux *Utrillo* vient de sortir et l'on attend un très prochain *Colette*. Il s'agit de « courts métrages », mais qui ne jouent pas un simple rôle de remplissage dans les programmes. Certains spectateurs se sont dérangés uniquement pour voir le petit film, parfois *en dépit* du grand qui l'accompagnait au programme.

Walt Disney pense assurément comme nous. Il ne lui reste plus guère d'histoires à animer, d'autant plus que le romanesque lui convient moins que la fantaisie. Même dans *Melody Cocktail*, on le trouve un peu essoufflé. On ne conserve un grand espoir que pour l'*Alice* qu'il prépare.

Mais, déjà, il a muni son arc d'une seconde corde : le grand documentaire. Il y a encore beaucoup à chasser dans ce domaine, avec le sens de l'observation et de l'humour. *La Vallée des Castors* l'a prouvé, après l'*Ile des Phoques*.

Avec tout cela, je crois que notre cinéma va évoluer. Il est condamné à trouver autre chose, et assez vite. Une minorité active le sait, et cherche.

Oh! Le roman survivra sans doute, mais peut-être à l'intention exclusive de ceux et de celles qui ont la mémoire très courte, et qui pourront s'émouvoir éternellement aux mêmes tourments du même mélodrame.

JEAN FAYARD

La Bibliothèque Forney. — Le Conseil municipal de Paris, revenant sur un projet qui date déjà d'une vingtaine d'années, envisage de nouveau le transfert de la bibliothèque Forney à l'Hôtel de Sens dans les parties restaurées qui pourraient être rapidement aménagées.

La bibliothèque Forney est installée — mal et trop à l'étroit — au 12 de la rue Titon, dans le faubourg Saint-Antoine. C'est une bibliothèque d'art, qui prête à domicile et qui est un précieux instrument de travail pour tous les artisans parisiens et notamment pour les ébénistes de ce quartier.

Elle serait fort bien à l'Hôtel de Sens, encore que cette élégante construction du XVe siècle doive mieux convenir encore à une annexe du Musée des Arts Décoratifs consacrée au moyen âge. On s'étonnera aussi que la restauration de cet hôtel entreprise il y a une vingtaine d'années ne soit pas encore terminée : mais on ne s'est pas contenté de restaurer, hélas, on a reconstruit.

En somme il serait plus raisonnable de transporter la bibliothèque Forney dans un des deux anciens hôtels qui subsistent rue de Charonne, l'hôtel de Chabanais ou l'hôtel de Mortagne. Elle resterait dans ce faubourg Saint-Antoine où réside une grande partie de ses lecteurs et elle permettrait de sauver un bel édifice du XVIIe qui sans cela ne tardera pas à disparaître. Je pense surtout à l'Hôtel de Mortagne, qui est laissé dans un état de délabrement lamentable — comme l'autre d'ailleurs — qui fut construit en 1650 par Delisle-Mansart et dans lequel Vaucanson créa sa collection de machines que le roi acheta après sa mort. Ce fut notre

premier Musée des Arts et Métiers. Il est juste qu'il soit affecté à une bibliothèque consacrée aux arts et aux métiers. Son architecture serait plus en harmonie que celle de l'hôtel Tristan de Salazar avec une telle destination et il offrirait en outre la place nécessaire pour des expositions temporaires artisanales et même pour un musée consacré aux chefs-d'œuvres de l'ébénisterie et de la ferronnerie de nos maîtres parisiens.

La rue de Charonne est restée une des rues les plus vivantes et les plus pittoresques de Paris, elle mérite, après avoir perdu tous ses anciens couvents — Les Filles de la Croix, Notre-Dame de Bon-Secours, la Madeleine de Trainel — de conserver au moins cette très noble et élégante demeure qui fut celle de l'ambassadeur du Portugal.

GEORGES PILLEMENT

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

UN ARTICLE D'ARAGON

Dans un ouvrage de A. Rossi, *les Communistes français pendant la drôle de guerre* (Les Iles d'Or), on trouve le fac-similé d'un tract « *Pourquoi* Ce Soir *a été saisi* » publié au lendemain du pacte germano-soviétique. On y lit l'article d'Aragon qui « aurait pu paraître » si le « Gouvernement Bonnet-Daladier » n'était intervenu. Voici les premières lignes de cet article : « *J'estime et en ceci je diffère grandement de bon nombre de mes confrères que le pacte de non-agression germano-soviétique sert la paix et désorganisant le système d'alliance de M. Hitler, masque un échec de celui-ci.* » Les auteurs de ce tract communiste souhaitaient qu'une pensée si juste et si profonde ne demeurât pas ignorée du public français. Peut-être leur point de vue n'est-il plus aussi résolument le même aujourd'hui.

□ □

LES IDÉES DE MARTIN-CHAUFFIER

Dans *la Voie Libre* qui vient de paraître chez Flammarion, Martin-Chauffier écrit : « *Si la paix est menacée elle ne peut l'être aujourd'hui que par les Etats-Unis... Le cardinal Mindszenty n'était pas un martyr de la religion, mais un prélat qui couvrait de sa pourpre la politique la plus réactionnaire.* » Mais il refuse l'identification Moscou-socialisme. Ainsi le titisme français commence à se manifester. Sa lucidité est partielle : prétendre que l'U.R.S.S. qui a organisé une formidable armée dans un monde désarmé ne menace pas la paix est une proposition aussi étrange que celle touchant les vues fascistes du cardinal. On retrouve d'ailleurs dans tout le livre l'insupportable ton des « incorruptibles » qui, parce qu'ils ne cèdent pas tout à Moscou, croient devoir se montrer féroces sur tous les autres chapitres.

□ □

L'ENFANT EN PROIE AUX IMAGES

par Armand Lanoux *(Labergerie)*

On peut détraquer l'esprit des enfants en leur laissant voir des films érotiques ou terrifiants. Telle est la thèse développée par Armand Lanoux. Thèse à laquelle les photos présentées, les exemples cités donnent une impressionnante solidité. Témoignages de médecins : le système nerveux de certains enfants est dangereusement ébranlé par des séquences d'assassinat vues au cinéma ; des filles de douze ans qui avaient vu *le Diable au Corps* n'ont pu travailler pendant huit jours ; de jeunes assassins ont reconnu qu'ils avaient *copié* un meurtre vu au cinéma, etc. Un juge d'enfants déclare : « Sur dix enfants que nous voyons au tribunal, sept vont au cinéma quatre fois par semaine, l'un d'eux y a été quatorze fois en quinze jours. »

LE PROBLÈME DU SUDSLESVIG

SIGNALONS une brochure de Hans Magle traduite par René Guichard et Emil Toussieng sur ce problème peu connu. Le Sudslesvig, portion sud de l'ancien duché de Slesvig, groupe trois cent vingt-cinq mille habitants sur cinq mille deux cents kilomètres carrés. La majorité serait danoise — et aspirerait à être rattachée au Danemark (édité par *Diplomatic Press*, 13 Cotswold Gardens. Londres NW2).

□ □

L'EXISTENCE AUTHENTIQUE

par Ignace LEPP

(Éditions de la Colombe)

C'EST le mérite de l'existentialisme que d'avoir déblayé les pseudo-spiritualismes post-kantiens et marqué vigoureusement qu'une philosophie codifiée, et acceptée de l'extérieur, pouvait difficilement s'accorder avec une expérience authentique. Et il y a plus de vingt ans que Gabriel Marcel, dans son « Journal Métaphysique », invitait les chrétiens à substituer cette expérience vitale — *Erlebnis* — à une théodicée apprise.

De nombreux philosophes chrétiens reprennent une à une les analyses classiques et s'efforcent de leur substituer un contenu existentiel. Dans son dernier ouvrage, M. l'abbé Lepp tente une synthèse ambitieuse de ces notions en les intégrant dans une perspective spiritualiste. D'autre part, il adopte volontairement un style très simple, de manière à se rendre accessible à tous les non-spécialistes.

On regrette un peu que le souci de la vulgarisation l'ait parfois emporté sur la précision des termes et on aurait aimé le voir pousser plus avant ces analyses, les analyses consacrées à la liberté, à la faute, à l'angoisse, à l'engagement, à la disponibilité ou à la mort.

Néanmoins, tel qu'il est, ce livre peut rendre de grands services, et offrir une agréable introduction à l'étude des problèmes fondamentaux qu'il soulève.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, André Vilboeuf, Maicès, Claude Tolmer, Sibertin-Blanc, Livia Dubreuil et Paul Bret.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1257-3-51.

Avec une préface de l'auteur
et l'appréciation de quelques résistants notoires

MORT POUR RIEN

Pièce en quatre actes

par **ALFRED FABRE-LUCE**

" Œuvre intelligente "

(Thierry-Maulnier, *La Revue de Paris*)

" M. Fabre-Luce est maître en l'art de faire mat dans le minimum de coups "

(Bourget-Pailleron, *La Revue des Deux Mondes*)

" Un drame d'amour basé sur un cas assez neuf, un noble débat d'idées, une langue de théâtre excellente "

(François Le Grix, *Écrits de Paris*)

ÉDITIONS DE L'ÉLAN

CALMANN - LÉVY

Collection " LIBERTÉ DE L'ESPRIT "

DIRIGÉE PAR RAYMOND ARON

B.-H. LIDDEL HART

DÉFENSE DE L'EUROPE

Le plus célèbre critique militaire de notre temps traite ici des problèmes les plus urgents posés par la défense de l'Europe.

Un volume grand in-8° . . . . . **630** frs

Collection " TRADUIT DE "

ROBERT NEUMANN

COLIN-MAILLARD

Roman

Le jeu de l'homme sa vie durant.

Un volume. . . . . **530** frs

Un document capital

MAURICE RECLUS
DE L'INSTITUT

LE PEGUY QUE J'AI CONNU

L'homme
L'ami
L'écrivain

Un volume **250.** »

HACHETTE

RJ
"On dit: l'écurie Julliard"
BERNARD GRASSET
Nouvelles Littéraires
CELOU ARASCO . . . . . Les Joies de La Tulipe
GEORGES ARNAUD . . . . . Le Salaire de la Peur
BERNARD BARBEY . . . Chevaux abandonnés sur le champ de bataille
Elisabeth BARBIER . . . . . Serres Paradis
Pierre BOULLE. . . . . William Conrad
Gérard BOUTELLEAU . . . . . Ventriloques
Jean CASSOU . . . . . Le bel Automne
JEAN-LOUIS CURTIS . . . . . Haute école
MAURICE DRUON . . . . . La Chute des Corps
FRANÇOISE D'EAUBONNE. . . . . Le Complexe de Diane
PIERRE FISSON . . . . . Les Princes du Tumulte
JEAN-JACQUES GAUTIER. La Demoiselle du Pont-aux-Anes
LOUIS GERMAIN . . . . . Mémoires d'un incendiaire
RENÉE PIERRE GOSSET . . . . . Cochon de métier
JOSÉ-ANDRÉ LACOUR . . . . . Notre Ami Dimitri
PIERRE MAGNAN . . . . . Le Monde encerclé
JEAN MASARES . . . . . Comme le Pélican du Désert
MICHEL MOURRE . . . . . Malgré le blasphème
CHRISTIAN MURCIAUX . . . . . La Porte des Galions
JACQUES ROBERT . . . . . Les Dents longues
JACQUES ROBICHON . . . . . La Mise à mort
SA DERNIÈRE SAISON

PAYOT - 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106 - PARIS

Vient de paraître :

A. S. BALACHOWSKY, Chef de service à l'Institut Pasteur de Paris

LA LUTTE CONTRE LES INSECTES

Principes - Méthodes - Applications

Préface de **Jacques TRÉFOUEL**, Membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Médecine, Directeur de l'Institut Pasteur de Paris

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique**. Avec 56 figures et 8 planches hors-texte . . . . . **1.000** fr.

La bataille contre les ennemis des plantes s'organise scientifiquement.

Général L.-M. CHASSIN

HISTOIRE MILITAIRE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Nouvelle édition revue et augmentée

Préface du **Général DE LATTRE DE TASSIGNY**

Ouvrage couronné par l'Académie Française

Un vol. in-8° de 536 pages avec 37 cartes de la **Collection de Mémoires, Études et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre** . . . . . **1.200** fr.

SIR WILLIAM DAMPIER, Senior Tutor of Trinity College, Cambridge

HISTOIRE DE LA SCIENCE

ET DE SES RAPPORTS AVEC LA PHILOSOPHIE ET LA RELIGION

Un volume in-8° de 608 pages de la **Bibliothèque Scientifique**. Traduit de l'anglais d'après la deuxième édition par René SUDRE . . . . . **1.800** fr.

" La structure vaste et imposante de la science moderne est peut-être le plus grand triomphe de l'esprit humain. Mais le récit de son origine, de son développement et de ses accomplissements est une des parties les moins connues de l'histoire." Sir William DAMPIER.

JEAN HUGAR ET FREDERIC BRAUE

LA MAGIE DES CARTES

Un volume in-8°, traduit de l'anglais par Pierre LANOÉ, **maître-magicien**. Avec 121 figures dans le texte . . . . . **800** fr.

Deux techniciens et praticiens des manipulations enseignent d'après une admirable méthode l'exécution de tous les tours possibles, du facile au difficile et du simple au compliqué.

G. MENSCHING, Professeur à l'Université de Bonn

SOCIOLOGIE RELIGIEUSE

Le rôle de la religion dans les relations communautaires des humains

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique**. Traduit par Pierre JUNDT . . . . **600** fr.

" Les valeurs éternelles, créatrices de communauté, et qui sont supérieures à toutes les controverses de notre temps. "

MICHAEL A. MUSMANNO, Enquêteur et juge aux procès de Nuremberg

DIX JOURS POUR MOURIR

La fin de Hitler, d'après les témoins oculaires

Un vol. in-8° de la **Collection de Mémoires, Études et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre** . . . . . **600** fr.

Le résultat d'une enquête unique, qui dura trois ans.

Général L. SACCO, Ancien chef du Bureau du Chiffre de l'Armée italienne

MANUEL DE CRYPTOGRAPHIE

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique**. Édition française par le Capitaine J. BRÈS, d'après la troisième édition italienne revue par l'auteur. Préface du Lieutenant-Colonel R. LEGER. Avec 112 figures, graphique et tableaux . . . . . **1.200** fr.

Un document important, de haute valeur et de grande utilité.

WOU TCH'ENG-EN

LE SINGE PÈLERIN

OU LE PÈLERINAGE D'OCCIDENT (SI-YEOU-KI)

Un volume in-8°. Traduit du chinois par Arthur WALEY. Version française de George DENIKER. . . . . **700** fr.

Le plus célèbre des romans chinois.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, QUAI DE CONTI, PARIS

JEAN GUITTON
LE TRAVAIL INTELLECTUEL
Conseils à ceux qui étudient et à ceux qui écrivent.
Un vol. ..... **330 fr.**

JEAN BARUZI
CRÉATION RELIGIEUSE
et Pensée contemplative. I. La mystique paulinienne et les données autobiographiques des Épîtres. — II. Angelus Silesius (Collection *Les Religions*). In-8° carré ..... **450 fr.**

SCHELLING
LETTRES sur le Dogmatisme et le Criticisme
Texte allemand en regard. Introduction de J.-D. Reynaud, trad. de S. Jankélevitch (Collection « *Bibliothèque philosophique* »)..... **285 fr.**

GABRIEL MARCEL
LE MYSTÈRE DE L'ÊTRE
Tome I : *Réflexion et mystère* (Collection *Philosophie de l'Esprit*).... **390 fr.**

MAX SCHELER
LA SITUATION DE L'HOMME DANS LE MONDE
Dernier écrit que Scheler ait préparé pour l'impression (*Même collection*) ..... **210 fr.**

MICHÈLE-F. SCIACCA
LE PROBLÈME DE DIEU ET DE LA RELIGION DANS LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE
Traduit par J. Chaix-Ruy (*Même collection*)..... **525 fr.**

PIERRE LACHIEZE-REY
LE MOI, LE MONDE ET DIEU
Nouvelle édition revue et augmentée. Cette étude des problèmes les plus difficiles est écrite dans un style clair qui la rend accessible à tout esprit cultivé (*Même collection*) ..... **345 fr.**

LOUIS R. FRANCK
HISTOIRE ÉCONOMIQUE et SOCIALE des ÉTATS-UNIS de 1919 à 1949
Premier volume d'une nouvelle « Collection historique » dirigée par Paul Lemerle, directeur à l'École des Hautes Études. Avec chronologie des grands événements, tableaux statistiques et documents historiques..... **430 fr.**

BERNARD SHAW
MON PORTRAIT EN SEIZE ESQUISSES
Le dernier ouvrage de Bernard Shaw, celui où il se dépeint tel qu'il est avec une désinvolture qui amuse et désarme ses contradicteurs. Un volume avec un bois en frontispice..... **240 fr.**

ARNIM
ISABELLE D'ÉGYPTE
Introduction, traduction et notes par René Guignard, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger (Collection bilingue) ..... **495 fr.**

WEBSTER
LE DÉMON BLANC
Introduction et traduction par Robert Merle, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes (Collection bilingue). **450 fr.**

ARDEN DE FAVERSHAM
Introduction, traduction et notes de Félix Carrère, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse. Document d'une rare valeur sur l'époque élisabéthaine. Le traducteur l'attribue à Thomas Kyd (Collection bilingue)..... **390 fr.**

HOFFMANN
LA PRINCESSE BRAMBILLA
Introduction et trad. de P. Sucher (Collection bilingue)..... **570 fr.**

JACQUES GUILLET
THÈMES BIBLIQUES
Études sur l'expression et le développement de la Révélation
L'auteur ressaisit, à travers l'histoire de quelques images de la Bible, les richesses de la religion d'Israël et le mouvement qui la conduit à Jésus-Christ (Collection « *Théologie* »)..... **495 fr.**

J. A. JUNGMANN
MISSARUM SOLLEMNIA
Explication génétique de la messe romaine. Tome I (Collection « *Théologie* »). In-8° carré..... **600 fr.**

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST
Nouvelle traduction littérale avec une introduction par l'abbé L. Baudry, qui étudie à fond la question si controversée de l'auteur..... **420 fr.**

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

LES BELLES LECTURES

SÉRIE BRUGES

admirablement présentée, sur beau papier

APOLLINAIRE

L'Hérésiarque et Cie

450 fr.

HENRY JAMES

Le Tour d'Écrou

roman 450 fr.

JEAN COCTEAU

Le Grand Écart

roman 450 fr.

Opium

avec dessins de l'auteur 600 fr.

STEFAN ZWEIG

La Confusion des Sentiments

roman 450 fr.

OSCAR WILDE

De Profundis

450 fr.

KATHERINE MANSFIELD

Journal

450 fr.